

VAN DAMME programme explosif pour 1993 !





Belgique : 146 FB - Espagne : 550 Pts
Suisse : 6,50 F - Canada : $ 5,75 - RCI : 1520 CFA

SOMMAIRE



C'EST ARRIVE PRES DE CHEZ VOUS : P. 32.

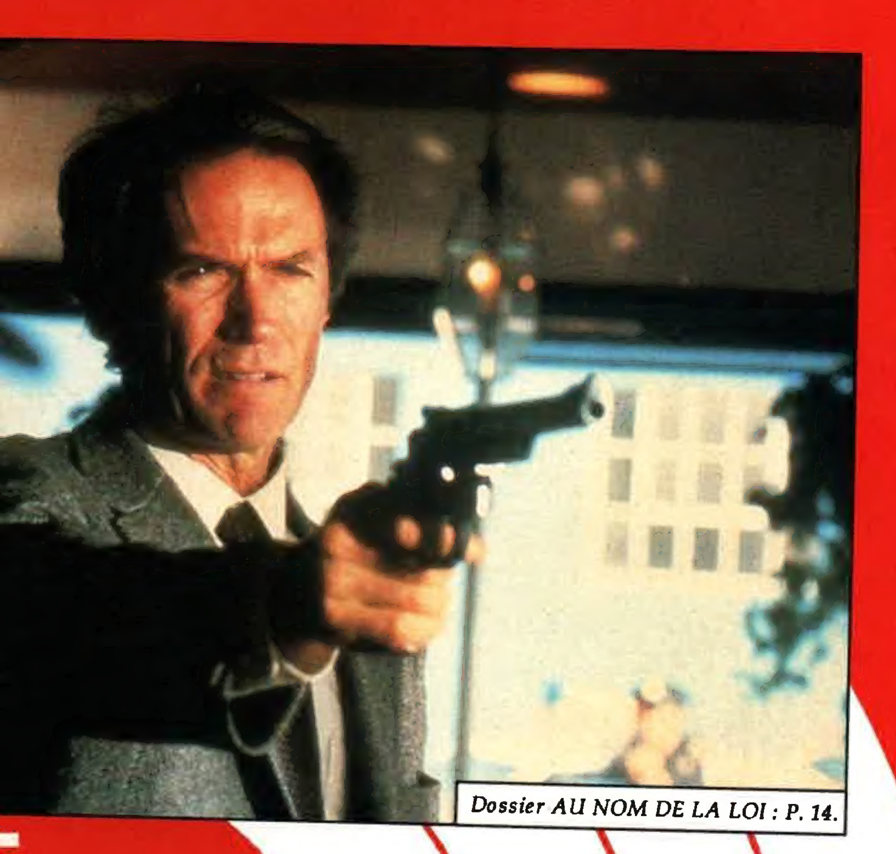
IMPACT 41, une publication **Jean-Pierre PUTTERS/ MAD MOVIES** **rédaction** 4 rue Mansart, 75009 Paris

directeur de la publication Jean-Pierre Putters **rédacteur en chef** Marc Toullec **comité de rédaction** Didier Allouch - Marcel Burel - Vincent Guignebert - Jean-Pierre Putters - Marc Toullec **secrétaire de rédaction** Vincent Guignebert **collaborateurs** Bill George - Cyrille Giraud - Guy Giraud - Jean-Philippe Renoux - Jack Tewksbury **correspondants** Emmanuel *Los Angeles* Itier

maquette Vincent Guignebert

composition Les Folies Mansart **photogravure** Axes **impression** Jean Didier **distribution** NMPP **dépôt légal** Octobre 1991 **commission paritaire** n°67856 **n°ISSN** 0765-7099 **n°41** tiré à 70 000 exemplaires

remerciements Cat's - Clarice Coufourier - Firmin Dartois - Françoise Dessaigne - Florence Farel - Myrtho Joannon - Christophe Jouvet - Anne Lara - Etienne Lerbret - Fanny Louie - Marie-Christine Malbert - Olivier Margerie - Elizabeth Meunier - Yolande Michelin - Richard Murphy - Maggie O'Donnell - Gilles Polinien - André Paul Ricci - Jean-Luc Zylberman



Dossier AU NOM DE LA LOI : P. 14.



JEUX DE GUERRE : P. 36.

ÉDITO

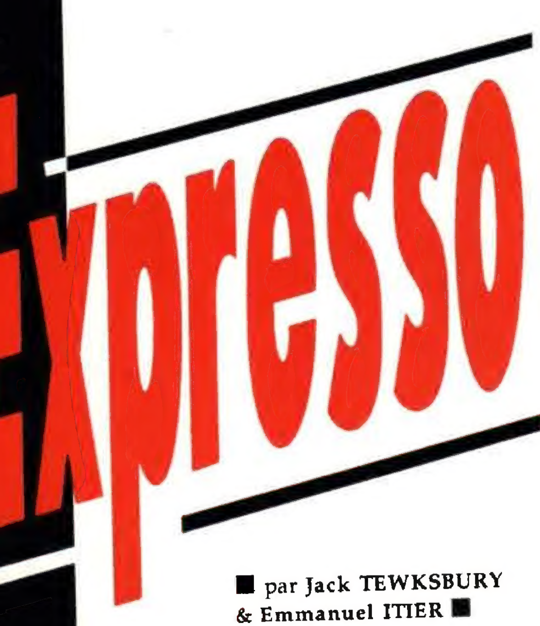
C'est à ne plus rien y comprendre. **Impitoyable** rameute la grande foule aux Etats-Unis et le public français le boude. Le contraire des pronostics. Pour faire bonne mesure, la France fait la moue à **Reservoir Dogs** qui, à l'instar d'**Impitoyable,** bénéficie d'une presse enthousiaste. Que les Etats-Unis fasse la fête à **Impitoyable** est une énigme, un cas quasi-unique dans les annales du box-office. Un film moralement dur, sans concession à tous les niveaux, lent, excluant toute fioriture, séduit une audience portée sur les produits pré-digérés, boursoufflée de second degré. Réputé plus intelligent, le public français fuit le film, son tempo pas vraiment speed et son manque de bang-bang. Sacré paradoxe. Le cas de **Reservoir Dogs** est jumeau. L'effet de curiosité passé, le film de Quentin Tarentino s'écroule. Le bouche-à-oreille tant sollicité ne s'installe pas, la presse publie des critiques dithyrambiques en vain... Nous, à notre modeste échelle, on a l'impression de pisser dans un violon. Et pendant ce temps, **L'Arme Fatale 3** dépasse les 800.000 entrées sur Paris. Désespérant.

Autre motif de désespérance ces temps-ci, le retour de la censure dans les kiosques. *Pulsions* et *Hot Vidéo*, deux revues de charme, pour ne pas dire de cul, vont disparaître, non faute de lecteurs, mais sous la pression de la Commission Paritaire. Cet organisme délivre des numéros à toutes les publications. Sans ce visa, un journal voit sa TVA grimper de 5 à 18 %. Economiquement, c'est évidemment intenable. Autant mettre la clef sous le paillasson pour éviter la banqueroute. La presse n'étant actuellement pas dans une période faste, une telle mesure paraît saugrenue. Saugrenue et castratrice. Priver une revue de charme de son numéro de commission paritaire, et ce sont les bonnes vieilles lois sur le film X qui reviennent à la charge... La Commission Paritaire censure le sexe, mais ne devrait-elle pas plutôt pas sabrer les feuilles de choux facho, les gazettes à ragots. Et sans *Hot Vidéo*, sans *Pulsions*, sur quoi notre vaillante jeunesse va-t-elle se pignoler ? Pas sur *A Tout Chien* et *A Tout Chat* tout de même, bien que ces estimables magazines soient remplis de créatures à poils. Angoissante question.

De l'autre côté de l'Atlantique, Harvey Keitel, le flic cocaïné de **The Bad Lieutenant**, a décidé de ne rien couper à sa magistrale branlette sur la portière d'une voiture. Résultat : **The Bad Lieutenant** sort classé NC 17, et évite de justesse le X, ce ghetto insalubre et financièrement peu rentable car très taxé, contre qui cinéastes et producteurs sont prêts à charcuter leur bébé de celluloïd. Abel Ferrara, le réalisateur de **The Bad Lieutenant**, s'est refusé aux fatidiques coups de ciseaux. Pas question d'édulcorer ce film vénéneux, histoire de le réduire à l'état de court-métrage visible par les électeurs de George Busch ou de Ross Perot. Un dernier truc marrant (!) à signaler : la nudité intégrale d'Anne Parillaud dans **Innocent Blood**, un film hollywoodien de John Landis où "Nikita" joue les vampires. Alors que la pudibonderie est de rigueur dans le cinéma américain depuis des lustres, que le topless constitue les sommets de l'audace (seul **Basic Instinct** enfreint la règle), un film à priori anodin désappe presque systématiquement son interprète. Pourquoi donc ? Mais, mazette, Anne Parillaud n'est pas américaine ! Elle est française, ce n'est donc pas la même chose !

Marc TOULLEC

Expresso



■ Dustin Hoffman & Andy Garcia dans HERO ■

■ par Jack TEWKSBURY & Emmanuel ITIER ■

Héros Pointé

Le scénariste David Webb Peoples a le vent en poupe. Clint Eastwood vient de porter à l'écran un manuscrit qu'il trimballe depuis longtemps, **Impitoyable**, et le réalisateur britannique Stephen Frears (**Les Liaisons Dangereuses, Les Arnaqueurs**) met la dernière main à **Hero**, une comédie traitant du cas d'un faux héros, Bernie LaPlante (Dustin Hoffman). Petit délinquant qui trafique des téléviseurs volés dans ses périodes fastes, Bernie conduit un soir sa guimbarde, et un avion bondé de passagers lui tombe quasiment sur la tête. Aussitôt, il retrouve ses instincts de boy-scout et porte secours aux survivants. Parmi ceux-ci, une journaliste télé très connue (Geena Davis). Désireux de passer incognito, Bernie met les voiles une fois les passagers tirés d'affaire. Mais la paternité de cet acte héroïque est convoitée par John Bubber (Andy Garcia) qui, grâce au hasard, se substitue à Bernie et accepte tous les honneurs...
Stephen Frears s'évade des tonalités sombres et souvent âpres propres à ses précédents films. Si **Hero** débute comme une tragédie, comme un **Airport**-minute, la suite ne broie pas forcément du noir et sert de support à une vigoureuse mise en boîte de l'héroïsme, de l'opportunisme et de la manipulation des média. Avec tout l'humour au vitriol qu'on lui connaît, Stephen Frears ne doit pas caresser tous les sauveurs de l'humanité à la petite semaine dans le sens du poil. Peut-être devrait-on projeter de force le film à Michel Creton et Laurent Cabrol, deux héros de la démagogie satisfaite !

Les Grands Espaces



■ *Ashley Hamilton & Jennifer McComb dans THE WILDLANDS* ■

Kenya, Tanzanie, Bostwana et Zimbabwe. **The Wildlands** ne mégote pas pour retrouver le souffle épique de la grande aventure. Les plus beaux paysages de ces quatre pays servent donc de toile de fond à ce film inconditionnellement écolo. Les méchants sont bien sûr des braconniers, des chasseurs d'ivoire sans scrupules. C'est leur ligne de mire qu'évitent deux tourtereaux, l'Américain Michael et la British Elizabeth, un couple d'occidentaux condamné à survivre dans un environnement aussi hostile que photogénique, propre à donner un remake dans la savane du tristement célèbre **Lagon Bleu**. Tombé dans la plus profonde des disgrâces pour avoir commis le plus foireux des plagiats d'**E.T., Mac et Moi**, le réalisateur Stewart Raffil, dont le **Philadelphia Experiment** était plutôt sympa, dirige **The Wildlands**. Le tournage ? Un cauchemar à hautes températures peuplé de serpents, de moustiques... La vedette ? Ashley Hamilton, fils du bellâtre hollywoodien George Hamilton. Souhaitons lui moins d'UV et de sourires *Pepsodent*, et davantage de talent que papa George !

● Hésitant encore entre un remake de **La Créature du Lac Noir** et une adaptation de *"Beast"*, le livre de Peter Benchley (*"Les Dents de la Mer"*) sur les agissements d'une pieuvre géante, John Carpenter ajoute un nouveau projet à son agenda, **Pin Cushion**, un thriller futuriste dans la lignée de **New York 1997**. Le thème s'en approche d'ailleurs beaucoup : un mercenaire convoie un vaccin qui doit enrayer une épidémie mortelle ravageant les Etats-Unis. Du sur mesure pour le cinéaste des **Aventures d'un Homme Invisible**. Datant de 1989, le projet **Pin Cushion** devait, à l'origine, être notamment interprété par Jamie Lee Curtis ou Cher.

● Compagnon maure de Kevin Costner dans **Robin des Bois**, pistolero battu à mort par le shérif Gene Hackman dans **Impitoyable**, Morgan Freeman passe à la mise en scène avec **Bopha**, biographie partielle du fameux prélat sud-africain. Avec Danny Glover et Malcolm McDowell.

● Le scénario de Frank Darabont (**Le Blob**), **Rita Hayworth and Shawhank Redemption** suscite l'enthousiasme du tout Hollywood. Tom Cruise souhaiterait interpréter le rôle principal, un jeune banquier emprisonné à tort après la mort de sa femme et de son amant, tandis que Harrison Ford se verrait bien dans celui de son compagnon de cellule. Rob Reiner aimerait mettre en scène, mais Darabont ne vendra son script qu'au studio qui lui permettra de réaliser lui-même le film.

● Réalisateur de **La Mort vous Va si Bien** qui ne vaut que par ses effets spéciaux (sortie mi-décembre en France) et producteur de **The Public Eye** où Joe Pesci fait preuve de sobriété (!), Robert Zemeckis réalisera au printemps 93 **Houdini**, une biographie du célèbre magicien déjà incarné par Tony Curtis en 1953 et Paul Michael Glaser dans un téléfilm de 1976. *Industrial Light and Magic*, dont l'emblème est justement l'illusionniste Mandrake, prend en charge les effets spéciaux.

EXPRESSIMO

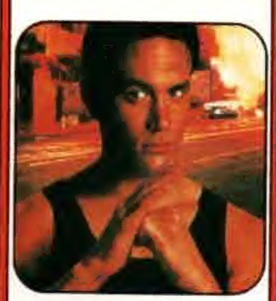
● Sharon Stone devient la grande emmerdeuse d'Hollywood. Très capricieuse, la foufoune argentée de **Basic Instinct** refuse la botte des plus grosses pointures : Clint Eastwood pour **In the Line of Fire** (Rene Russo la remplace) et Jack Nicholson pour **Wolf**. Elle se permet même de planter **So I Married an Axe Murdered** à quelques semaines du tournage pour se consacrer à **Sliver**, un projet plus sûr dans la mesure où le script porte la signature de Joe Eszterhas (**Basic Instinct**) et la réalisation celle de Phillip Noyce (**Jeux de Guerre**). L'histoire, inspirée d'un roman d'Ira Levin, plongera la blonde sulfureuse, désormais rédactrice en chef, au centre d'une affaire criminelle mêlant voyeurisme, passion et meurtre. *"C'est la première fois que l'on explore ainsi le tabou du voyeurisme sans tomber dans les clichés commerciaux"* affirme le producteur Robert Evans, lequel vient de signer un chèque de 2, 5 millions de dollars à sa star chérie.

● Deux semaines de retard pour le tournage de **Heaven and Earth**, le nouveau Oliver Stone, un film qui porte évidemment sur le Vietnam à travers la vie d'une Vietnamienne sur quarante ans, du colonialisme français à la débâcle américaine. Cause de ce contretemps : la mousson. *Le Studio Canal +* et *Warner Bros* produisent cette fresque pas bien éloignée de notre cocardier **Indochine** semble-t-il.

● Bien du taf pour Sheldon Lettich, le complice de Van Damme sur **Full Contact** et **Double Impact**. A peine aura-t-il bouclé **Only the Strong**, un film d'arts martiaux, qu'il devra s'atteler à **G.I. Joe**, la première aventure à l'écran de la célèbre poupée guerrière.

● Toujours en service, Charles Bronson raccroche un temps ses pétoires de justicier pour une adaptation du fabuleux roman de Jack London, *"Le Loup des Mers"*. C'est réalisé par le vétéran Michael Anderson (**Orca**, **L'Age de Cristal**). Buriné à souhait, Bronson y endosse la vareuse de Loup Larsen, marin d'une cruauté incroyable auquel se heurte le naufragé Christopher Reeve. Ce **Loup des Mers** est une production télé.

● C'est finalement John McTiernan qui tournera à partir de novembre prochain le nouveau Schwarzenegger, **The Last Action Hero**. Toujours au programme du réalisateur de **Predator** et **Piège de Cristal** : **Princess of Mars** avec Tom Cruise et **Captain Blood**, remake d'un classique du film de pirates, où Kevin Kline devrait succéder à Errol Flynn.



■ *Brandon Lee dans RAPID FIRE* ■

● A l'approche du 20ème anniversaire de la mort de son papa, Brandon Lee s'active. Vient de sortir aux Etats-Unis **Rapid Fire** de Dwight Little, une histoire de vengeance très classique et violente. Brandon Lee entame également le tournage de **The Crown** du réalisateur australien Alex Poyas (connu pour ses pubs) dans lequel l'héritier du Petit Dragon incarne un justicier masqué écumant les rues chaudes de Los Angeles. En hommage au Frelon Vert dont Bruce Lee était le fidèle assistant ?

● Après un succès (**Trois Hommes et un Bébé**) suivi de quelques bides cinématographiques, Tom Selleck entend bien ne plus prendre de risques. Il retrouve donc les chemises à fleurs et la grosse moustache du flic Magnum pour **Magnum : The Movie**. Malgré des rides que de multiples liftings ne parviennent plus à dissimuler, Roger Moore fait quant à lui partie de la distribution du **Saint**, format cinéma, que mijote en ce moment Phillip Noyce (**Jeux de Guerre**). L'ex-James Bond de nouveau dans la peau de Simon Templar ? Difficile à avaler ! Toujours en matière de séries passant le cap du grand écran, David H. Twohy (**Timescape**) met la dernière main au scénario du **Fugitif** sans que son interprète ne soit clairement désigné...

● Du procès dans l'air pour Steven Spielberg. *Amblin* vient d'annoncer la mise en chantier d'un certain **Small Soldiers**, à la grande surprise du scénariste Barry Spinello, lequel avait contacté en 1988 la boîte de Steven Spielberg pour mettre en images son manuscrit, **Adrian and the Toy Soldiers**, l'histoire d'un gamin qui utilise ses jouets vivants pour sauver la ferme de ses parents. A l'époque, le projet n'avait pas abouti car les séquences d'animation s'intégraient fort mal à l'action live. Aujourd'hui, ce n'est plus le cas et les avocats des deux parties planchent sur leurs dossiers.

● Après la ghost-story **Doppelganger**, le réalisateur Avi Nesher (**TimeBomb**) s'attèle à un film d'espionnage, **The Ramadan's Heat**. Ancien membre des Commandos Israéliens, Avi Nesher mettra ainsi toute son expérience militaire au service d'une histoire concernant un Américain impliqué dans les forces sionistes en guerre contre le terrorisme palestinien.

● 25 millions de dollars. C'est ce que demande le producteur Dino de Laurentis à *Universal* pour avoir tenté de lui piquer les droits de la séquelle du **Silence des Agneaux** et refusé de distribuer **Army of Darkness : Evil Dead III**. Suite à une bataille frénétique, un accord vient d'être conclu : *Universal* sortira le volet final de la saga **Evil Dead** et co-produira de concert avec De Laurentis la suite des bouffes cannibales de Hannibal Lecter.

● Tandis que commence à peine le tournage de **The Jurrasic Park** avec Jeff Godblum dans un rôle refusé par William Hurt, Steven Spielberg annonce projet sur projet. **Zorro**, le remake de **La Fracture du Myocarde**, **La Liste Schindler** (concernant les Juifs Polonais pendant la Deuxième Guerre Mondiale) et... **Mister Magoo**, le fameux Ricain myope, chauve et gaffeur popularisé par une longue série de cartoons. C'est naturellement Danny DeVito qui interprète ce très cocasse détective, véritable cauchemar pour opticiens. Steven Spielberg planche également sur **The Plastic Man**, d'après la bande, dessinée et sur **The Devil's Advocate** de Joel Schumacher, dans lequel Al Pacino incarnerait Satan !

● Génial dans **Fisher King**, pesant et permanenté dans **Hook**, Robin Williams ne recule jamais devant les difficultés. Le voici donc incarnant de nombreux personnages sur une durée de 6000 ans dans **Being Human**, une réalisation Bill Forsyth (l'excellent **Local Hero**). Tant que ça ne ressemble pas à **La Belle Histoire**, c'est du tout bon !

● Sylvester Stallone reprend du poil de la bête. On dit déjà le plus grand bien de **Cliffhanger**, et **The Demolition Man** s'annonce sous les meilleurs auspices. Produit par le mogul Joel Silver et réalisé par un débutant, Marco Brandilla, **The Demolition Man** provoque la vive inquiétude des assurances. Les assureurs de Stallone ont même voulu rendre caduque le contrat devant le danger occasionné par des cascades fulgurantes. L'ex-Rambo, doté d'une prime de risques de plusieurs millions de dollars, s'est néanmoins résolu à mouiller sa chemise. Wesley Snipes fait partie de la distribution.

Les Beautés du Poste

● En comparaison, ces grues de Cagney & Lacey sont des boudins. Les deux nouvelles femmes flics de la télévision américaine, grande pourvoyeuse de keufs en jupons (***Mme Colombo***, ***Sergent Anderson***), sont certainement les plus craquantes de mémoire de téléphage : la black-beauty Robin Givens (**Rage in Harlem**) et Pamela Gidley, comédienne inconnue pour l'instant mais dont l'incroyable sensualité blafarde irradie **Liebestraum**, un inédit de Mike Figgis présenté au dernier festival d'Avoriaz. Ces deux comédiennes, vedettes de la série ***Angel Street***, incarnent respectivement Anita King et Dorothy Paretsky. La première vise le grade de Capitaine, la seconde, issue d'un milieu populaire et mère célibataire, n'a de cesse de se faire accepter par les machos du commissariat.



■ *Robin Givens* ■

Au départ revêches à l'idée de s'associer (c'est le lot commun de tous les couples de flics), Anita et Dorothy finissent par s'entendre comme larrons en foire. Elles mettent à mal d'un épisode à l'autre le très phallocrate Brannigan, flic spécialisé dans les blagues sexistes. Meurtres, drogue, violences raciales et harcèlement sexuel sont les thèmes abordés par les premiers épisodes de la série. Rien de bien novateur donc dans les rues de Chicago, sinon deux superbes créatures dans les bras desquelles se précipitent les malfaisants habituels.



■ *Pamela Gidley* ■

Petites Savates



■ *Rocky, Colt & Tum Tum, les 3 NINJAS* ■

● *"Imaginez que les petits-enfants de Bruce Lee se retrouvent seuls chez eux"* envoie la productrice Martha Chang, soucieuse d'épouser le succès des **Karaté Kid** autant que celui de **Maman, J'Ai Raté l'Avion**. L'union naturelle de ces deux titres génère **3 Ninjas**, le premier film d'arts martiaux produit par *Walt Disney*. Si le concept des ninjas juniors n'est pas vraiment révolutionnaire, quelques séries Z s'en étant déjà emparé, il fait ici ses débuts dans le spectacle visible par tous. Les stars sont ainsi trois frangins infernaux, Rocky, Colt et Tum Tum, entraînés par leur grand-père ninja (Victor Wong, un abonné des films de John Carpenter). Kidnappés par de méchants ninjas car papa bosse pour le FBI, les karatékas en kimono-pampers vont vite faire regretter à leurs agresseurs cette malheureuse initiative...
De la violence light pour les familles, des bagarres cartoonesques, des vilains sortis d'une opérette de Francis Lopez...: Du tout cuit pour le réalisateur Jon Turteltaud, qui a auparavant dirigé les jumeaux culturistes David et Peter Paul dans le très farfelu **Thing Big**.

TV

○ La grosse nouveauté chez ***Les Simpsons*** cette saison : Maggie parle. Le bébé qui passait son temps à sucer goulûment sa choupette va enfin prononcer ses premiers mots. Autres surprises de l'année : Bart tombe amoureux, Marge travaille, et Homer rencontre Dieu !

○ Drew Barrymore assure sa reconversion dans la petite lucarne. La jeune fiancé de E.T. est aujourd'hui la co-vedette (avec Jennifer Beals) de ***2000 Malibu Road***, une série créée par Joel Schumacher, qui raconte les heurts et malheurs de quatre jeunes femmes partageant une magnifique maison au bord de la plage.

○ Après ***Le Frelon Vert*** et ***Kung Fu***, ***Raven*** marque le grand retour des séries karaté sur les chaînes US. Mettant en scène un ex-assassin adepte des arts martiaux et autres ninjateries, cette série diffusée cet été sur *CBS* a rencontré un tel succès que la chaîne lui a aussitôt offert une place de choix dans la grille de rentrée. Le héros est interprété par le nouveau venu Jeffrey Meek et son mentor n'est autre que "l'homme qui valait trois milliards", Lee Majors !

○ La nurse diabolique de **La Main sur le Berceau**, Rebecca De Mornay, retrouve le thriller à l'occasion d'un téléfilm produit par *HBO*, **Blind Side**. Mariée à Ron Silver, Rebecca subit la terrible vendetta de Rutger Hauer qui a perdu sa famille dans un accident de la route, dont les coupables ne sont autres que le couple vedette.

○ Après l'immense succès de ***Beverly Hills 90210***, un soap de luxe contant les amours tortueuses de jeunes américains propres sur eux, on craignait une déferlante de séries du même genre, et on avait raison ! Car pas moins de cinq séries-carbone ont vu le jour dans la foulée sur les networks. Ce sont : ***Class of 96***, ***Melrose Place*** et ***The Heights*** (*Fox*), ***Going to Extremes*** (*ABC*) et ***The Round Table*** (*NBC*). A vrai dire, on est content d'être français !

● Pas abattu par le bide de son pourtant sympa **Espion Junior**, la coqueluche des midinettes US, Richard Grieco, vedette de la série **21 Jump Street**, retente l'aventure cinématographique avec **Born to Run** d'Albert Magnoli. Son rôle : celui d'un rebelle risquant sa vie dans des courses clandestines de bagnoles. Un peu tenté par les lauriers posthumes de James Dean le Grieco, non ?

● Après le bouclage de **Blue Ice**, un thriller d'espionnage avec Michael Caine et Sean Young réalisé pour le câble, Russel Mulcahy (pas très en forme dans **Highlander le Retour** et **Ricochet**) s'attèle à **The Real McCoy**, dans lequel Kim Basinger incarne une experte en cambriolage de banques tentée par une retraite anticipée. Val Kilmer et Terence Stamp sont également de la fête.

● Victime d'une crise cardiaque, le président des Etats-Unis est remplacé par un sosie. Toujours très inspiré, Ivan Reitman (**Un Flic à la Maternelle**, **SOS Fantômes 2** et autres somptueux navets) se sert de cet argument pour **Dave**, une comédie que fréquentent Kevin Kline, Sigourney Weaver, Frank Langella et même Oliver Stone dans un petit rôle. S'agit-il là d'un remake de **La Gueule de l'Autre** de Pierre Tchernia avec Michel Serrault ?

● Les grands monstres de l'Age d'Or du cinéma fantastique reprennent du service. Suite à son très attendu **Dracula**, Coppola songe sérieusement à un **Frankenstein** adapté par Jim Hart, scénariste de **Dracula** et de **Hook**. Mais deux autres **Frankenstein** sont en cours d'élaboration, l'un chez Jon Peters, ancien boss de la *Columbia*, l'autre chez *Warner*, que pourrait réaliser Tim Burton avec Arnold Schwarzenegger dans le rôle du monstre. Pas honteux de son **Esprit de Caïn** (il y a pourtant de quoi), Brian de Palma trime actuellement sur un **Dr. Jekyll & Mr. Hyde** avec Jack Nicholson sous le maquillage du célèbre buveur de potion magique. Nicholson, toujours, aura entre-temps tourné **Wolf**, de Mike Nichols, une relecture du mythe du loup-garou.

● Distribution trois étoiles pour le prochain Tony Scott, **True Love** que devait tourner William Lustig : Christian Slater, Patricia Arquette (soeur de Rosanna), Val Kilmer, Dennis Hopper, Brad Pitt et même Gary **Dracula** Oldman. Ce road-movie dans la lignée de **Bonny & Clyde** porte la signature de Quentin Tarentino, le cinéaste autodidacte et génial d'un **Reservoir Dogs** que le public parisien a honteusement boudé.

The Twin Peaks Girls



Lara Flynn Boyle — Sherilyn Fenn — Madchen Amick

● Elles sont trois à fréquenter le bahut de *Twin Peaks*, cette parcelle de "twilight zone" aux allures de bourgade peinarde : Sherilyn Fenn, Madchen Amick et Lara Flynn Boyle. Trois beautés, trois révélations dont la découverte incombe entièrement à David Lynch. Paradoxalement, toutes trois sont absentes de **Twin Peaks** le film, mais leur carrière cinématographique s'annonce sous les meilleurs auspices. Sherilyn Fenn, après s'être très sagement effeuillée dans **Ruby** et s'être livrée à son classique numéro d'allumeuse dans **Des Souris et des Hommes** de Gary Sinise, reprend un rôle abandonné par Madonna, celui de la femme-tronc amoureuse de **Boxing Helena**, une réalisation Jennifer Lynch, fille de David. Une famille de fous et un personnage digne du **Freaks** de Tob Browning. Dans le genre déjanté, Sherilyn Fenn rempile grâce à **Three of Heart** de Yurek Bogayenicz. Son personnage : une femme bisexuelle qu'un type tente vainement de séduire. Encore en projet pour la brune pulpeuse : **Triple Indemnity** de Carl Reiner, où en compagnie de cette folle de Sean Young, Sherilyn jouera les belles de nuit que fréquente trop assidûment un flic (Armand Assante).
Madchen Amick, elle, prend moins de risques. Tout juste sortie des griffes de son boyfriend félin (**La Nuit Déchirée**), elle file une love-story doucereuse avec James Spader, promu architecte dans **Dream Lover** de Nicholas Kazan.
Copine de Laura Palmer, Lara Flynn Boyle tourne quant à elle frénétiquement. Ses taches de rousseur font merveille dans **Where the Day Takes You** de Marc Rocco, où elle incarne une jeune paumée s'en allant tenter sa chance à Hollywood. Résultat : elle couche sous les ponts et fait la manche ! Sous la direction d'Alan Rudolph, Lara Flynn Boyle est, dans **Equinox**, Beverly, une jeune femme timide, solitaire, aimant la poésie, et que le destin confronte à des jumeaux radicalement opposés dans leur caractère. Mais la comédienne s'épanouit encore davantage grâce à la secrétaire intermittente que son boss soupçonne d'empoisonner, via la nourriture. Le film en question : **The Temp** de Tom Holland. Lara Flynn Boyle bouclera 1992 par **Red Rock West**, de John Dahl, au bras de Nicholas Cage, un petit malfrat confondu avec un tueur recherché par toutes les polices des Etats-Unis.

La Castagne



● Le chorégraphe des combats de **Opération Dragon**, **Karaté Kid** et des **Tortues Ninja**, Pat Johnson, une liste impressionnante de champions de kickboxing, catch, kung fu et karaté, un entraîneur formé dans les forces israéliennes... **Shootfighter**, l'un des derniers avatars de la vague des kickboxing movies, ne se prive de rien. Et surtout pas de la présence du volumineux et féroce Bolo Yeung. Président de la ligue des réalisateurs de Hong Kong et auteur d'un ouvrage sur les techniques de combat de Bruce Lee, Bolo Yeung s'est fait des rôles de sadique une spécialité maison. De **Opération Dragon** à **Double Impact** en passant par plus de cent films chinois, on l'a vu casser la gueule aux héros et flanquer de solides corrections à des adversaires par trop inégaux. Eh bien, Bolo retourne casaque dans **Shootfigher**, signé Pat Alan. Il est Shingo, un gentil maître des arts martiaux féru de philosophie bouddhiste, opposé à Teng, un combattant avide de pouvoir et d'argent. Leur antagonisme dure depuis des années. Shingo reprend du service lorsque ses élèves sont impliqués dans une série de tournois clandestins où tous les coups sont permis et où sévit le perfide Teng... Du muscle, des arcades sourcilières éclatées, des lèvres en bouillie, des geysers de sang, des coups bas... Il y a de tout dans **Shootfighter**, y compris Maryam D'Abo, la James Bond Girl de **Tuer n'est pas Jouer**. Une présence quasi-extraterrestre dans cet univers de mecs.

Michel Qissi

● **Un Belge d'origine marocaine incarne un combattant thaï dans un film américain ; tel est le parcours assez ubuesque de Michel Qissi. Depuis Bruxelles où il croise Jean-Claude Van Damme pour devenir son pote, sa trajectoire ne manque pas de piquant, même si elle se fait longtemps dans l'ombre de la star d'*Universal Soldier*. Mais Michel Qissi vole désormais de ses propres ailes...**

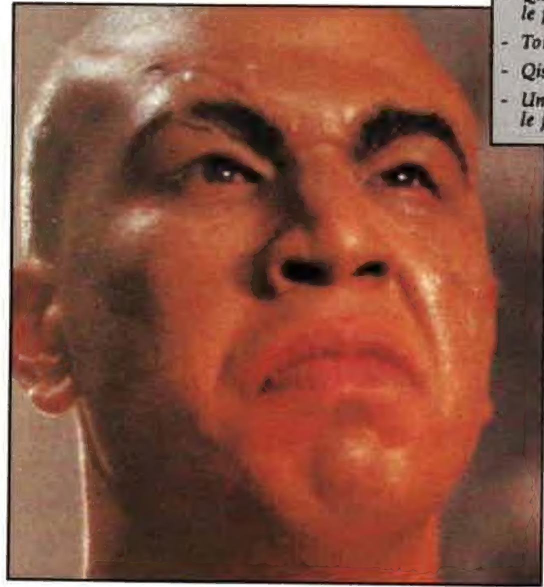
Votre carrière est étroitement liée à celle de Jean-Claude Van Damme. Pourquoi donc ?

Nous sommes des amis d'enfance. J'avais 12 ans et Jean-Claude 14 quand nous nous sommes rencontrés dans un gymnase. Devenus amis, nous avons vendu des savons et des shampooings pour nous faire un peu d'argent de poche. Nous faisions du porte à porte. En 1982, nous avons décidé de partir pour Los Angeles. Au début, c'était vraiment très dur. Nous étions à la rue. Lorsqu'on trouvait des types pour nous héberger, c'étaient des homosexuels. Comme ils n'obtenaient rien de nous, ils nous viraient au bout d'une ou deux semaines. Malgré la déconfiture, on y croyait encore. On avait encore le sport, Dieu, la volonté et une chance. Un beau jour, nous y sommes allés au culot. On a abordé le producteur Menahem Golan à la sortie d'un restaurant. A l'époque, Menahem Golan, c'était Chuck Norris, Michael Dudikoff, complètement notre créneau. Il nous a donné sa carte de visite. Au lieu de le contacter par téléphone, Jean-Claude et moi sommes allés à son bureau. Une fois le garde à l'entrée amadoué, nous avons attendu un moment qu'il nous reçoive. Dans son bureau, Jean-Claude s'est livré à son fameux grand écart, il a montré ses muscles. Mais rien à faire, Menahem Golan ne

Le Faux Thaï de Bruxelles

De haut en bas et de droite à gauche :
- *Michel Qissi, arborant le rictus favori de l'abominable Tong Po dans* ***Kickboxer.***
- *Qissi (12 ans) et Van Damme (14 ans) : le photomaton des kickboxers.*
- *Tong Po (Qissi) dérouillé par Van Damme dans* ***Kickboxer.***
- *Qissi, méchant tondu dans* ***Backlash.***
- *Une date historique : Michel Qissi, un pote, et Van Damme le jour même de leur arrivée à Los Angeles !*

sourcillait pas. Alors on a carrément joué à quitte ou double. Jean-Claude a déclaré qu'il incarnait le méchant face à Arnold Schwarzenegger dans **Predator**. En fait, il ne faisait que porter le costume du monstre, mais ça, Menahem Golan ne le savait pas. Sa secrétaire a aussitôt appelé le responsable du casting de **Predator**, lequel lui a répondu que *"Oui, Jean-Claude Van Damme est bien l'adversaire d'Arnold Schwarzenegger dans* ***Predator****"*. Quel coup de pot ! Dix secondes après, Menahem Golan sortait le script de **Bloodsport** et nous proposait un agent et un avocat pour défendre nos intérêts.



Des débuts difficiles donc. Abandonner ne vous est jamais venu à l'idée ?

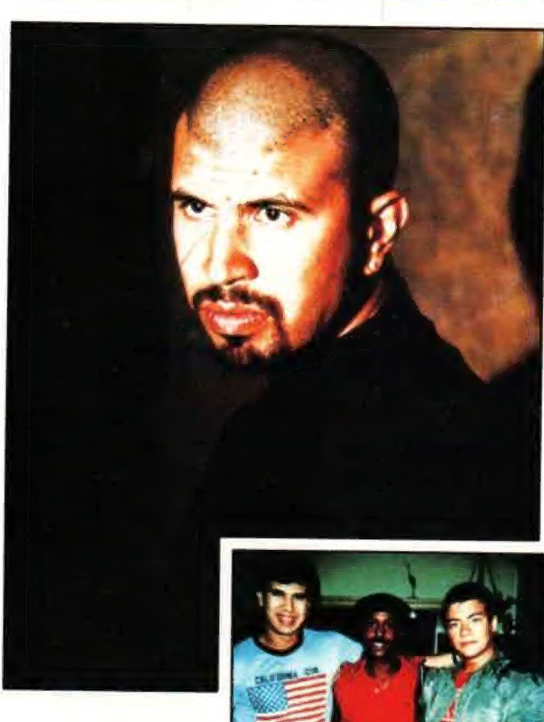
A deux ou trois reprises, Jean-Claude a failli craquer, mais nous avons tenu bon. Revenir à Bruxelles aurait été une véritable humiliation. Beaucoup de gens nous attendaient au tournant, prêt à rire de ceux qui ont tenté le rêve américain. Rien que cette perspective nous a poussés à persévérer à Los Angeles. Avant **Bloodsport**, nous avions néanmoins fréquenté les plateaux de cinéma. En 1984, dans **Breakdance**, Jean-Claude et moi jouions des figurants dans une séquence de course sur la plage. Contre la volonté du metteur en scène, Jean-Claude a sauté pour faire son grand écart. Comme il dissimulait les autres figurants, le plan a sauté au montage ! Il y a aussi eu **Monaco for Ever**, une toute petite production où Jean-Claude jouait un karatéka homosexuel. La production nous a uniquement payé les repas, l'essence. Pas un dollar de cachet. Aujourd'hui, certaines personnes menacent de diffuser le film à la télévision. Cela irrite Jean-Claude, mais il devrait ne pas y prêter attention. Tout le monde sait qu'il n'est pas homosexuel.





Dans *Kickboxer*, vous vous distinguez particulièrement en interprétant un vilain mémorable, Tong Po. On ne peut pas dire que vous lui ressemblez beaucoup au naturel !

Durant la préparation de **Kickboxer**, j'ai fait toutes les académies de boxe thaï de Los Angeles afin de découvrir celui qui pourrait devenir Tong Po.



Malheureusement, tous les combattants s'avéraient de bien piètres comédiens et ils étaient de taille trop modeste. Nous avons testé un comédien mais cela a mal tourné. Reste que j'avais l'intention d'incarner Tong Po car, sur le tournage de **Cyborg**, le maquilleur m'a assuré qu'il pouvait me transformer en asiatique. Evidemment, les producteurs de **Kickboxer** ne m'ont pas pris au sérieux. Avec la complicité de Jean-Claude, j'ai monté un coup pour les convaincre. Jean-Claude, en partance pour Bruxelles, s'est engagé à trouver l'acteur idéal. A son retour, je lui ai donné mes photos, crâne rasé, yeux bridés. Il les a montrées aux producteurs enthousiastes. Lorsque je leur ai annoncé le subterfuge, ils ont eu du mal à me croire. J'ai enlevé ma casquette et ils m'ont sauté au cou ! Cependant, Tong Po n'a pas été aussi positif qu'il aurait pu l'être pour ma carrière. Au générique, le personnage était ainsi crédité *"avec Tong Po dans son propre rôle"*. Tout le monde, y compris les professionnels, a pensé que Tong Po était réellement un bonhomme sorti le temps d'un film de son village des montagnes en Thaïlande. Heureusement, **Kickboxer 2** a rattrapé le coup, bien qu'à l'origine je ne voulais pas y figurer, la vedette, Sasha Mitchell, n'étant pas un spécialiste des arts martiaux.

Vous avez repris le personnage de Tong Po dans un film sud-africain, *To the Death*...

Non, mais c'est ce que voulait le producteur. Tong Po, je le garde précieusement pour un projet personnel, un film qui va casser la baraque. J'ai accepté de figurer dans **To the Death** à une condition. Sorti du fait que je me suis de nouveau rasé la tête pour me rapprocher de Tong Po sans vraiment l'utiliser, j'ai obtenu le montage, la chorégraphie et la réalisation des séquences d'arts martiaux. Darrel Roodt, le metteur en scène, n'y tenait pas, mais voyant que j'acceptais de ne pas être mentionné au générique en tant que tel, il a donné son feu vert. Reste qu'il a bouclé les effets sonores dans son coin. Sur dix coups portés, il manque bien deux ou trois impacts. Il faut avoir une bonne oreille pour le remarquer. Personnellement, ça me choque ! Ne pas être crédité au générique pour toutes les fonctions que j'ai assumées ne m'importe pas tellement. J'ai l'habitude ; de **Bloodsport à Full Contact**, j'ai très étroitement colloré à tous les films de Jean-Claude en demeurant constamment dans l'ombre. Concernant **Bloodsport**, nous avons supplié Menahem Golan de nous laisser remanier le montage. Il a cédé. Heureusement, car dans sa première version, **Bloodsport** n'aurait jamais obtenu le succès mondial que vous connaissez.

Là, vous venez de tourner coup sur coup deux nouveaux films d'arts martiaux, *Backlash*, et *Terminator Woman* dont vous êtes aussi le réalisateur...

En fait, **Terminator Woman** est le titre qu'un vendeur de droits indélicat a donné à **Backlash** ! Du coup, le film ressemble à une série Z. Ces gens n'avaient juridiquement pas le droit de faire ça. Mais je dois parvenir à un accord, même à mon désavantage, pour m'entendre avec eux. Ma femme a écrit **Backlash**, je l'ai réalisé, j'ai recruté les combattants, des vrais, contrairement à ceux que des producteurs entraînent pendant deux mois pour les balancer ensuite sur un ring. Dans **Backlash**, vous verrez une athlète incroyable, Karen Shepard, de loin la meilleure dans son domaine. J'espérais obtenir la participation de chorégraphes de Hong Kong, mais les producteurs locaux sont du genre exclusifs. Pas question de me donner les coordonnés des gens que je recherchais ! Quant à moi, je joue dans **Backlash** Alex Gatalee, un sale type, trafiquant de tout, y compris de blanches ! J'aime jouer les vilains, les ordures. Cela me permet de me battre, chose que j'évite dans la vie. Neuf fois sur dix, la diplomatie règle tout...

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** ■

FROID EQUATEUR

de Enki Bilal
(*Humanoïdes Associés*)

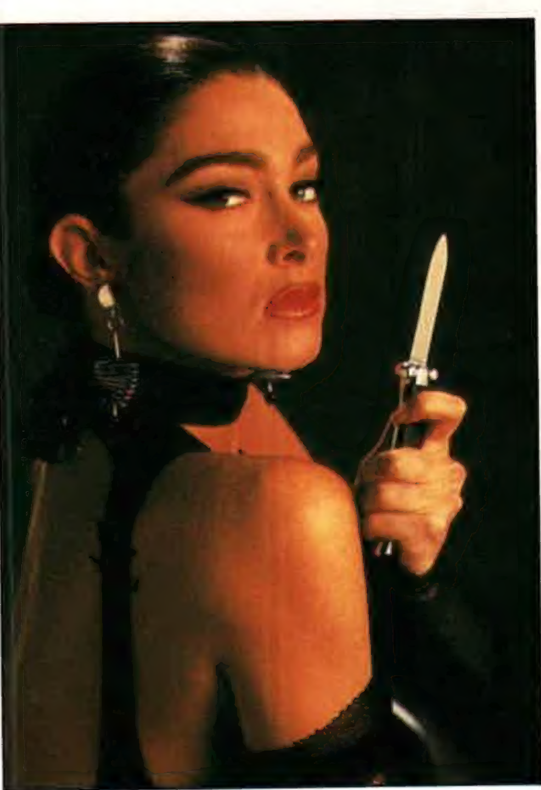
Douze ans après l'ouverture de **La Foire aux Immortels**, six ans après la sortie de **La Femme-Piège**, Enki Bilal clôture la trilogie Nikopol. Ces longs délais de réflexion ont permis à l'histoire de développer son propre souffle, sous une forme d'autant plus libre que l'auteur illustre ses idées personnelles. Le talent de Bilal est si évident que sa renommée dépasse de loin le cadre restreint de la bande dessinée. Bilal n'a pas hésité à tenter des incursions dans d'autres modes d'expression : collaborations diverses avec le cinéaste Alain Resnais, notamment pour **La Vie est un Roman**, exposition géante sur le parvis du CNIT à la Défense, illustrations diverses... Inspiré à ses débuts dans *Pilote* par le pointillisme à la Moebius très en vogue au début des années 70, Bilal a vite trouvé son style à lui. Malgré la présence de Jean-Louis Trintignant et de Carole Bouquet, la sortie de **Bunker Palace Hotel** dans les salles obscures en 89 n'avait guère suscité l'enthousiasme. **Froid Equateur** marque donc le retour à la BD d'un de ses plus grands artistes. Le trait est toujours aussi somptueux, oscillant entre la beauté et la déliquescence, les couleurs directes contribuent à donner une consistance quasi métaphysique aux personnages et aux décors. Et l'on retrouve les thèmes favoris de l'auteur, son attirance pour la communication, le cosmopolitisme et l'Europe de l'Est. Nikopol père et fils (alias Bruno Ganz), la femme-piège aux cheveux bleus, Horus et Anubis continuent à se rechercher ou à s'éviter dans un périlleux chassé-croisé. La vision que Bilal donne du futur n'est pas des plus optimiste, mais la lecture est allégée par les quelques notes d'incongru ou d'humour qui parsèment l'histoire. L'action se déroule dans le Grand Est africain, où sévit par une bizarrerie de la nature un micro-climat au froid glacial. Ainsi recomposée, l'Afrique de Bilal évoque la Russie. Les civilisations ont subi le même traitement, et les grands animaux africains semblent être considérés comme des habitants à part entière. De nouvelles échelles de valeurs et de codifications ont été établies, et une audacieuse synthèse de boxe et d'échecs (le chessboxing) est devenue la plus populaire des manifestations. Dans cet univers inédit, aux décors futuristes déjà dégradés par les vicissitudes du temps, les humains sont des pions sur l'échiquier des Dieux égyptiens. En dépit de l'insuccès de sa première tentative, Bilal ne renie pas sa passion. En tout cas, les images qu'il produit sur papier sont si belles qu'une adaptation éventuelle pour un autre support serait forcément vouée à l'échec.

■ Jean-Philippe RENOUX ■

Ancien mystique et bête noire du clergé batave du temps de sa folle jeunesse, Paul Verhoeven travaille dur sur une vie de Jésus-Christ revue et corrigée selon ses convictions. Ce sera **Christ : The Man**. Le cinéaste de **RoboCop** et **Basic Instinct** devrait déclencher des émeutes cent fois plus délirantes que celles provoquées par Martin Scorsese à l'occasion de **La Dernière Tentation du Christ**. Les intégristes préparent déjà leurs bombes incendiaires. Plus bigot, le producteur Dino De Laurentiis annonce quant à lui carrément une série de films inspirés des chapitres les plus éloquents de la Bible. Charlton Heston sera-t-il de la fête, c'est la grande question ?

Cat Woman

On ne dénombre guère plus de deux femmes karatékas vraiment performantes à l'écran : Cynthia Rothrock et Karen Shepard. Il faudra désormais compter avec une petite nouvelle, Cat Sassoon. Cat Sassoon est une professionnelle, une vraie, lauréate du titre de Championne de Karaté pour l'Amérique du Nord. Eternellement en quête de nouvelles têtes qui accepteraient de tourner pour pas trop cher, Steven Seagal et Van Damme étant hors de prix, Roger Corman l'a immédiatement recrutée. Une très bonne affaire vu que la dame est belle, athlétique, et comédienne honorable pour ses débuts cinématographiques. Dans **AngelFist** de Cirio Santiago, Cat Sassoon incarne laconiquement Kat Lang, dont la sœur, témoin du meurtre d'un colonel par des terroristes philippins, est assassinée. Réclamant vengeance et ne pouvant obtenir l'aide des autorités, elle décide de faire justice elle-même. Via un tournoi de kickboxing, Kat retrouve l'abominable Bantoc pour lui faire sa fête.
Juste après le tournage de **AngelFist**, Cat Sassoon enchaîne sur une autre production Roger Corman, **Bloodfist IV Die Trying** de Paul Ziller, dont la vedette est Don "The Dragon" Wilson, star maison des arts martiaux. Une fois encore, il personnifie un innocent accusé du meurtre de son meilleur ami. Pour se disculper et retrouver sa fille kidnappée, il devra démanteler un cartel international. Que fait Cat Sassoon dans cette histoire ? Elle joue les méchantes tigresses avec une délectation que l'on savoure d'avance.



■ *Cat Sassoon dans BLOODFIST IV DIE TRYING* ■

Kung Fu : le Retour !

Vraiment, tout arrive à la télévision américaine. *Warner Bros* ressuscite une série aujourd'hui légendaire, ***Kung Fu***, initialement intitulée ***The Warrior***. Et pas de ***Kung Fu*** sans David Carradine évidemment. Les scénaristes changent d'époque. Du far west, ils passent à une ville fictive mais contemporaine, Metro. Kwai Chang Caine étant mort depuis des lustres, c'est son arrière petit-fils, John Caine (David Carradine), en provenance du monastère de Shaolin, qui assure la succession. Mais John est lui-même père de Peter, enfant né d'une liaison furtive. Parti peu avant la naissance, John Caine n'est guère porté en haute estime par sa progéniture. Bon gré mal gré, le père et le fils finissent par se réconcilier, John Caine allant jusqu'à prêter main forte à son héritier de flic dans la lutte contre un syndicat du crime dont l'ambition est de contrôler tout Metro. Vendeurs de crack, et gangs ne feront vraiment pas le poids contre les arts martiaux à tendances moralistes. La série ***Kung Fu : The Legend Continues*** sera diffusée aux Etats-Unis début 93.



■ *David "KUNG FU" Carradine et son légendaire coup de pied !* ■

ataque dirêct

A *impact*, vous êtes tous des sales cons qui ne réspéctent que dalles... on ce demande comment vous osez parler cinéma ! heu... si les films dont vous parlez pour vous c'est du cinéma, pour moi c'est rien que des produits cousus et emballé (genre **arme fatale 3, aliens** etc...)! vous y connaissez rien en cinéma, vous êtes parfois pire que ce torchon de *cinénews* ! quand à vos lecteur, c'est que des pauvres emmerdeurs qui bavent devans ce connard de Vandamme, surtout le débile de service Arnaud Lockenaud (qui préfére une merde avec Vandamme plutôt qu'un chef d'oeuvre comme **a clockwork orange)** tener ! j'vous file même mon adrésse si vous avez un problême : **Remy Vié**, 11 bis quai d'Alger, 34200 Séte, et allez vous faire foutre !

Bon allez, les mecs, tous à vos stylos, l'heure de la vendetta a sonné !

la gaffe totale

Cher Marc Toullec, après des années à ne jurer que par *Mad* et *Impact*, à vous défendre de toutes les critiques, après t'avoir, toi, presque idolâtré pour l'immense travail que tu fournis régulièrement et pour les articles que tu as pondus par le passé, voilà qu'un dossier est venu magistralement tout gâcher. En effet, profiter de la sortie imminente d'**Alien 3** pour faire un dossier, c'est très bien.
Par contre, arriver en 10 lignes à nous dire que le final est un des plus beaux moments de la trilogie tout en le décrivant, là je dis non ! Tu devais bien te douter en écrivant ton article que 98 % des lecteurs qui allaient te lire à parution n'auraient pas vu le film. Il est peut-être des gens que cela indiffère, mais je n'en fais pas partie. (...) Sans rancune.

Olivier Blanc

Ton attaque est valable, et on a du mal à trouver une parade. Comment faire de l'info, expliquer les raisons pour laquelle le studio a décidé de changer la fin, sans décrire la scène en question. Nous avons privilégié l'info, ce qui est une grosse erreur. Avec toutes nos plates excuses...



■ *Promis, on ne gaffera pas sur* ***Alien 4*** *!* ■

la mort du cheval blanc

Messieurs,
je ne peux rester impassible devant la lettre d'Alex Monneau qui affirme à propos de **Twin Peaks**, je résume : "J'ai rien compris, c'est génial". Le fait de ne rien comprendre à un film peut-il rendre fier ? Je ne pense pas. Je tiens cependant à éclairer sa lanterne par rapport à la scène du cheval. Il est à noter que lorsque Mme Palmer "voit" ce cheval (que ce soit dans la série ou dans le film), elle se trouve dans un état proche du coma (disons qu'elle dort (*ouais, d'accord !*). Ne savez-vous vous pas que voir un cheval dans un rêve, ce qui est très rare, est synonyme de mort. Ce qui explique le sommeil très agité de Mme Palmer qui, en voyant ce cheval dans son rêve, comprend qu'un de ses proches va mourir. Fin de la leçon. Pour conclure, je déplore que ce détail ait échappé aux journalistes d'*Impact*.

Nicolas Herscouici

Voilà ce qu'on appelle une énigme vite résolue. Sur ta lancée, il ne reste plus maintenant qu'à éclairer notre lanterne sur les nains qui parlent à l'envers, les géants lumineux, les bûches et les tringles à rideaux ? Cap' ?

avis à la population

L'association Abraxas présente les "Rencontres de court-métrage fantastique". Une sélection de trente films dits "courts" sera projetée, abordant des thèmes aussi divers que l'insolite, la peur, la science-fiction, l'onirique, l'horreur, le gore, la gerbe, aaaarrrggghhh (mais c'est qu'on s'emporte vite, on dirait !). Bref, ça se passe les 2, 3 et 4 novembre, de 21 h à 23 h, à Paris (Mairie du XVème arrondissement, 31 rue Péclet). Bonne nouvelle, c'est gratuit !



Equipée sauvage pour Jean-Claude Van Damme dans Nowhere to Run

NOWHERE TO RUN

&HARD TARGET

Van Damme cuvée 1993.

Premier choc : *Nowhere to Run*, western moderne sous le soleil de Californie.

Deuxième choc : *Hard Target*, chasse à l'homme dans la grisaille de la Louisiane.

Dans les deux cas, des histoires simples et fortes, mises en images par des réalisateurs-béton, des personnages qui n'ont de cesse de fuir, d'échapper à la mort.

En 1993, Van Damme court le marathon.

■ *Van Damme et Kieran Culkin : l'évadé et le gosse dans un tableau bucolique (Nowhere to Run)* ■

Il n'arrête pas Van Damme, il n'arrête plus de tourner, d'enchaîner projet gouleyant sur projet prometteur. D'accord, **Universal Soldier** n'a pas vraiment tenu toutes ses promesses. Les détracteurs de la star belge sont demeurés sur leurs positions, ses fanas n'ont rien trouvé à redire. En gros, ce film, avec une carrière tout juste moyenne au box-office nord-américain, n'a pas surpris. Van Damme y est fidèle à lui-même ; le nombre de ses admirateurs n'a pas grandi tandis que son partenaire, Dolph Lundgren, en sort couvert de lauriers. L'œil mauvais et les mâchoires serrées lui vont si bien.

Universal Soldier, c'est désormais du passé. L'avenir est à **Nowhere to Run** et **Hard Target**, deux titres plus solides qu'à l'accoutumé ; ils bénéficient, derrière la caméra, de metteurs en scènes chevronnés dont le talent se situe à quelques bonnes coudées de celui d'un Roland Emmerich, simple technicien doué. Robert Harmon, le réalisateur de **Nowhere to Run**, n'est pas un mercenaire de la pellicule. Depuis son palpitant **Hitcher** en 1985, il n'aura tourné qu'un film, **Les Yeux d'un Ange**, édifiante amitié entre un chien et une petite fille. Remonté à son insu et édulcoré pour plaire aux visiteurs de Disneyland, **Les Yeux d'un Ange** ne trouve pas grâce auprès de son metteur en scène qui s'empresse de le renier. La signature de Robert Harmon constitue donc un gage de qualité ; ce réalisateur-là, plus que tous ceux avec qui Van Damme a travaillé, sait composer des images à la fois belles et efficaces, des images qui possèdent l'âpreté et la sécheresse des meilleurs westerns.

Le western, **Nowhere to Run** en est d'ailleurs un, version modernisée et remise au goût du jour de **Shane, L'Homme des Vallées Perdues**, un classique tourné en 1953 par George Stevens. Là, un mystérieux cow-boy venant de nulle-part (Alan Ladd) s'arrête un temps dans la ferme d'un couple menacé d'expulsion par leur voisin, un puissant propriétaire terrien. Le pistolero inconnu se fait du jeune fils un copain et corrige les méchants avant de disparaître à l'horizon. J'arrive, je tire et je repars, **Nowhere to Run**, c'est du pareil au même, une histoire archétypale, forte. Evadé de prison, coursé par la police, le personnage de Jean-Claude Van Damme ressemble à celui d'Alan Ladd. C'est du jour au lendemain qu'il débarque dans l'existence d'une jeune et jolie veuve (Rosanna Arquette), mère d'un gamin d'une dizaine d'années. Comme dans **Shane**, elle cultive vaille que vaille une propriété suscitant la convoitise brutale de son voisin avide d'un lopin supplémentaire pour étendre son domaine. Malgré les menaces de plus en plus pressantes, les intimidations renouvelées, elle s'accroche à sa ferme, à ses quelques hectares de sol fertile sur lequel pousse de la vigne. Van Damme finit par se fâcher tout rouge et apprend rigoureusement la politesse aux hommes de main du vilain capitaliste local.

Le scénario, à priori linéaire et très prévisible, se place dans la mouvance de quelques classiques du cinéma américain. Les pionniers nouvellement installés sur une terre et malmenés par un riche propriétaire, ça donne aussi bien **Shane, L'Homme des Vallées Perdues** que le plus récent **Pale Rider** de Clint Eastwood. Pas possible d'innover dans le genre, tellement les personnages, emblématiques, respectent une tradition fortement ancrée dans le cinéma américain. Mais les traditions, les schémas classiques, possèdent aussi une force unique, mille fois éprouvée. Joe Eszterhas, le scénariste, connaît la musique. Lui qui vient de mêler sexe, passion, manipulation et violence dans **Basic Instinct** met un bémol à ses tendances sulfureuses. Bien sûr, **Nowhere to Run** fournit quelques scènes chaudes entre Van Damme et Rosanna Arquette. Toutefois, l'intérêt du film de Robert Harmon est ailleurs, dans les rapports qui se nouent entre le fugitif Van Damme et le garçonnet de Rosanna Arquette, une relation père-fils. Et ça, pour l'ancien virtuose du kickoboxing cinématographique, c'est vraiment du neuf. Pour la première fois de sa jeune carrière, Van Damme interprète un personnage complexe, qui n'est pas uniquement motivé par la vengeance, un personnage qui éprouve des sentiments qui ne se résument pas au mutisme et à la colère. Pour la première fois, Jean-Claude Van Damme se risque à une histoire d'amour digne de ce nom, celle de **Universal Soldier** étant très superficielle, et à la cohabitation avec un gosse. Ne pas jouer juste face à un enfant peut ruiner un rôle.



■ *Love-story torride entre Rosanna Arquette et Van Damme (Nowhere to Run)* ■

La distribution de **Nowhere to Run** n'est pas uniquement fréquentée par Van Damme et Rosanna Arquette. Robert Harmon recrute deux gueules patibulaires à souhait pour incarner les méchants exploitants agricoles. Il y a d'abord l'homme de main, celui qui offre de jolies sommes à la fermière avant d'en venir à des méthodes plus radicales afin de l'éjecter de ses terres. Ce sale type, c'est Ted Levine, malheureusement grillé par Anthony Hopkins dans **Le Silence des Agneaux**. Sous la direction de Jonathan Demme, le comédien incarne le psychopathe androgyne Buffalo Bill, grand équarisseur de nénettes bien potelées. Son boss dans **Nowhere to Run** : Joss Ackland, dont le physique lourd,



■ *Van Damme en mauvaise posture : les menottes aux poings, il réintègre le panier à salade (Nowhere to Run)* ■

le regard cruel et ironique, la lippe baveuse, appellent inévitablement des personnages de salauds vicelards. Dans **L'Arme Fatale 2**, Joss Ackland est un diplomate d'Afrique du Sud particulièrement immonde dont se débarrasse Mel Gibson. Parfait pour **Nowhere to Run**. Une jolie partenaire, une histoire classique aux vertus solidement enracinées dans les traditions du cinéma américain, un cadre original (des vignes !), des méchants odieux à souhait, un gosse... Le Van Damme nouveau s'écarte sensiblement des précédents. Tourné pour un budget respectable de 15 millions de dollars, **Nowhere to Run** ne sortira que l'été prochain en France, soit seulement quelques mois, trois ou quatre au plus, avant **Hard Target**.

A peine un mois après la fin des prises de vues de **Nowhere to Run**, Jean-Claude Van Damme passe de la côte Ouest des Etats-Unis à la côte Est. Là, à la Nouvelle Orléans, il tourne actuellement **Hard Target**, sans doute son film le plus attendu à ce jour. Très attendu pour une excellente raison ; la personnalité de son metteur en scène, John Woo, le meilleur cinéaste de Hong Kong des années 90. Passé maître dans l'art du gunfight romantique, presque mélo, ce fervent disciple de Jean-Pierre Melville et du **Samouraï** avec Alain Delon signe avec **Hard Target** son premier film hollywoodien, un film spécialement écrit et conçu pour Jean-Claude Van Damme. De l'ouvrage sur mesure. L'aventure pour John Woo débute par la présentation de son chef-d'œuvre, **The Killer**, dans quelques festivals d'Amérique du Nord, Toronto, Sundance... Les critiques sont excellentes, et les professionnels sont frappés par la virtuosité extrême de la mise en scène et l'incomparable génie dans la chorégraphie des réglements de compte au révolver. A Hong Kong, John Woo est un réalisateur-vedette, celui qui bénéficie des budgets les plus importants et de la collaboration inconditionnelle des plus grandes stars. A Hollywood, il n'est rien. Mais, intrigués par la réputation du cinéaste et du culte dont il fait l'objet dans certains cercles, les grands studios le sollicitent de plus en plus, d'abord pour un remake de **The Killer** dont Walter Hill s'occupe avant d'abandonner la mise en scène. Dans la masse des scripts qui lui sont soumis, John Woo et son partenaire Terence Chang retiennent tout particulièrement un manuscrit en provenance de *Paramount*, **Hard Target**, une histoire directe, efficace, la meilleure possibilité pour le réalisateur chinois de démontrer son talent. A l'image de **Nowhere to Run**, **Hard Target** sollicite des références solidement liées à l'histoire du cinéma américain. Ce sont ici **Les Chasses du Comte Zaroff** et **Délivrance**. Comme le film de John Boorman, **Hard Target** se déroule dans le bayou de Lousiane, un environnement marécageux propice à une chasse au gibier humain. Et c'est justement de traque dont il s'agit ici. La proie : un marin cajun (Van Damme) qui vient au secours d'une jeune femme dont le père est malmené par une bande de rustres dégénérés. Mais, de fil en aiguille, le D'Artagnan se retrouve pris au piège. En fuite dans le bayou, il est poursuivi par des autochtones dépenaillés menés par Malcolm McDowell en personne. Sa connaissance du terrain et ses ruses multiples lui permettront de rendre la vie difficile à ses chasseurs...

Présent incognito à la première projection dans le cadre du dernier marché du film de Los Angeles de **Hard Boiled**, le dernier fleuron du thriller made in Hong Kong de John Woo, Van Damme s'enthousiasme. Il sait qu'il tient dans ce cinéaste percutant et parfaitement maître de sa technique celui qui saura le mieux mettre en valeur ses dispositions pour l'action. Mais, ombre au tableau, John Woo n'est pas homme à se laisser marcher sur les pieds, à céder inconsidérément des parts de terrain quant à la finition d'un film. A Hong Kong, ses engueulades avec le producteur Tsui Hark sont rentrées dans la légende. Van Damme étant du genre à mettre son nez partout, à palier aux carences d'un réalisateur, surtout en matière de scènes d'action, à donner énergiquement son point de vue, leur collaboration promettait d'être orageuse. Contre toute attente, les deux hommes s'entendent comme larrons en foire, la star ayant pour la première fois sous la main un metteur en scène capable de ficeler des bastons, avec ou sans flingue, et connaissant mieux que personne toutes les ficelles d'un montage ultra nerveux. John Woo à la barre de **Hard Target**, ce **Rambo** du bayou, ce sont mille poussées d'adrénaline assurées, ce sont des cascades filmées avec un sens aigu du cadre et de l'effet qui porte. C'est une fascination pour les flingues, les pétoires, les hécatombes lyriques. Evidemment, le réalisateur importé de l'enclave britannique ne pourra, du moins immédiatement, verser dans les mêmes débordements que ceux de **The Killer**, mais la participation de Sam **Evil Dead** Raimi à la production de **Hard Target** lui assure une vraie autonomie, Raimi étant un fervent admirateur de **Hard Boiled**, **A Better Tomorrow 1 & 2**, **Bullet in the Head**, les meilleurs exemples de l'exceptionnel talent de John Woo. Même privé de la plupart de ses habituels sbires, chorégraphes et cascadeurs kamikazes voués corps et âmes à sa cause, John Woo s'estime heureux et ne dissimule pas son bonheur. Hong Kong, c'est bien fini pour lui. Désormais, il y retournera uniquement pour les loisirs et pour rendre visite à des amis. Une fois fini le montage de **Hard Target**, le cinéaste chinois déraciné enchaînera sur un projet dont dire qu'il est prometteur est un pléonasme. Ce film au futur porte sur un scénario de Quentin Tarantino (**Reservoir Dogs**), un thriller dur interprété par des comédiens américains et chinois et dont le tournage devrait se partager entre Los Angeles et Hong Kong. Une petite escale par Bruxelles peut-être ?

■ **Cyrille GIRAUD** ■

DOSSIER

Au Nom de la Loi

première partie

par Marc TOULLEC

Depuis une vingtaine d'années, les flics américains déferlent sur les écrans par rangées compactes. Popularisé par Clint Eastwood, banalisé par les séries télé, valeur commerciale sûre, pilier du box-office, le policier prend mille visages, adopte mille comportements. Du ripoux au justicier, de Sidney Poitier à Clint Eastwood, le garant de la sécurité de l'honnête citoyen ne se limite pas seulement à une main de fer braquant un Magnum...





Purs et Durs

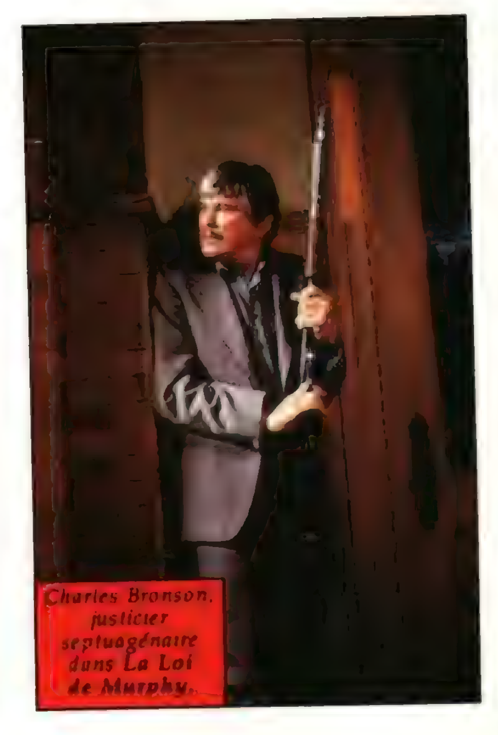
Les malfrats les plus dangereux sortent libres des tribunaux, la loi tombe dans le laxisme, l'indolence, la corruption même. Légalement protégés, les criminels narguent une police résignée. Mais tous les flics ne baissent pas les bras. De Dirty Harry à Steven Seagal en passant par Charles Bronson, les justiciers redressent la barre. Ils frappent dur, et visent juste en palliant les carences du système...


John Wayne sur les traces de Dirty Harry dans Un Silencieux au Bout du Canon.


Son magnum est plus causant que lui : Clint Eastwood dans L'Inspecteur Harry.

La justice, c'est le business de Harry Callahan, ce salaud de Harry. Super flic, individualiste, toujours dans le collimateur de ses supérieurs, toujours prêt à sortir le magnum et à caviarder de plombs des malfrats forcément bestiaux, irrécupérables... Contre la violence et la corruption gangrénant jusqu'aux fondements de la société, Harry Gallahan s'impose en dernier bastion moral contre le Mal. Selon lui, la fin justifie les moyens. Plutôt que de voir un assassin libéré sous caution ou grâcié par des tribunaux trop permissifs, l'abattre reste encore la meilleure solution, la meilleure thérapie. Dans le meilleur des cas, Harry Callahan est taxé d'ambigü, dans le plus extrême de fasciste. L'ironie sous-jacente, l'humour noir et sardonique de son interprète, Clint Eastwood, n'y changent rien : ce salaud de Harry est bel et bien le fils légitime du Juge Roy Bean, ce magistrat de la conquête de l'Ouest envoyant à la potence des diligences entières de pistoleros. Evidemment, plus l'assassin verse dans le monstrueux, plus les petites frappes sont droguées, plus le super flic recueille la sympathie de ses concitoyens. Et, par conséquent, du public. Pas celle des autorités, inévitablement compromises dans des magouilles politiciennes suspectes. Un peu plus et Harry irait régler leur compte aux cols-blancs, aux fonctionnaires solidement arrimés à leur fauteuil. A sa sortie, en 1971, **L'Inspecteur Harry** déclenche un tollé. Les contre l'accusent d'idéologie d'extrême-droite, de fascisme. Les pour, notamment tous les policiers américains, s'identifient soit aux victimes soit à l'Ange Exterminateur lui-même. Le fantasme collectif fonctionne à plein régime. Clint Eastwood refuse énergiquement l'étiquette que lui collent ses détracteurs. Il leur répond deux ans plus tard dans **Magnum Force**. Là, Harry Callahan devient un modéré par opposition à l'intégrisme aveugle d'une escouade de jeunes flics motorisés. Ils voient en leur aîné un mentor, un modèle, mais celui-ci refuse de servir d'alibi à ces vigilantes éliminant méthodiquement la racaille qui pollue New York. La mort accidentelle de quelques innocents ne remet pas en cause leur action. Effrayé par ce zèle criminel, Harry les liquide.

Au-delà de **L'Inspecteur Harry** et **Magnum Force**, Clint Eastwood poursuit la croisade de son personnage dans **L'Inspecteur ne Renonce Jamais**, **Sudden Impact** et dans une **Dernière Cible** semi-parodique. Il y a encore un peu de Harry dans le Ben Shockley de **L'Epreuve de Force**. Un Harry fané, porté sur la bouteille et blousé par un petit bout de bonne femme. D'une certaine façon, traduite par l'humour et la distanciation, Clint Eastwood désavoue les excès de Dirty Harry, mais en 1977, année de **L'Epreuve de Force**, l'image du flic irréductible, justicier, est déjà fortement ancrée dans le cinéma américain. Même John Wayne, pourtant atteint par la limite d'âge, marche sur les traces de Clint Eastwood dans **Un Pistolet au Bout du Canon** de John Sturges. Tout le monde il est pourri, tout le monde il est corrompu, excepté MacQ, le flic qu'incarne


Charles Bronson, justicier septuagénaire dans La Loi de Murphy.



Un Drôle de Flic

L'héroïsme, John McClane connaît pas. Jusqu'au jour où sa femme tombe entre les mains d'une bande de dangereux braqueurs. Au pied du mur, il en oublie sa couardise naturelle...



Héros malgré lui, malmené et têtu : Bruce Willis dans Piège de Cristal.

John McClane, policier new-yorkais, n'est assurément pas un justicier, un maniaque de l'autodéfense. Super-flic, il le devient par la force des choses, par obligation devant la détermination d'un gang de truands. C'est ainsi que Bruce Willis définit son personnage dans **Piège de Cristal** de John McTiernan et sa séquelle, **58 Minutes pour Vivre** de Renny Harlin. *"Je ne voulais pas interpréter un héros à la John Wayne ou à la Rambo. J'avais envie de montrer un type plutôt timide et vulnérable, contraint de se dépasser dans le feu de l'action. Je crois que l'on voit rarement cela dans un film d'action"*. Sans tambour ni trompette, le détective désinvolte et goguenard de la série ***Clair de Lune*** se positionne sur le marché du film hollywoodien encombré de buddy-movies et de flics radicaux style Steven Seagal. John McClane est un candide pris au piège de la violence, un têtu fonçant quoi qu'il arrive, ignorant encore que ses actes vont provoquer mille morts, mille explosions. Plus crédible qu'un simple personnage de bande dessinée, ce policier devient héros par hasard, par malchance. Que Holly, son épouse, n'ait pas été prise en otage par le distingué mais cruel Hans Gruber, qu'elle ne se soit pas trouvée dans un 747 détourné par les mercenaires de Ramon Esperanza, et McClane serait sagement resté chez lui à siroter un long drink devant un match de football. Mais dès qu'on le titille, McClane prend la mouche. Il n'appuie pas sur la touche "superhéros", mais, inconscient, téméraire, expérimente l'improbable, le très risqué. Un vrai funambule. Il punit les méchants et retrouve, dans **Piège de Cristal**, les faveurs de sa femme, décidée à divorcer. Devant les exploits de son mari, elle se rétracte, et c'est vraiment là le plus important pour ce veinard de John McClane !

le Duke. Succès oblige, John Wayne reprend du service dans **Brannigan** de Douglas Hickox. Ses méthodes radicales surprennent les policiers flegmatiques et traditionnalistes de Scotland Yard avec qui il doit collaborer pour extrader un trafiquant de drogue.

Mais John Wayne fait figure d'enfant de chœur face au plus connu des succédanés de l'Inspecteur Harry : Charles Bronson, déjà largement popularisé et doté du permis de tuer dans **Un Justicier dans la Ville**. D'architecte vengeant sa famille décimée par des loubards camés au policier vengeur, il n'y a qu'un pas que Bronson franchit allègrement. Le public de Clint Eastwood se reconnaît naturellement dans Lou Torrey, le policier vedette du **Cercle Noir** de Michael Winner. Aussi violent que les gangsters qu'il pourchasse, Torrey exécute sommairement les repris de justice, y compris un homosexuel qu'il écrase avec sa voiture ! Massif, de marbre, Charles Bronson répète inlassablement ce personnage au-delà de l'âge respectable de 70 ans. Qu'il soit flic (**La Loi de Murphy, Kinjite, Le Justicier de Minuit, Le Messager de la Mort**) ou bon citoyen contraint à prendre les armes (la série des **Justiciers dans la Ville** notamment), le comédien applique systématiquement les bonnes vieilles méthodes, l'alibi de la loi n'ayant plus qu'une importance relative. Les méchants doivent de toute manière périr. La nuance n'étant guère de mise, les proies de Charles Bronson sont souvent des homosexuels, des sadiques, des psychopathes... L'impunité propre à ses investigations musclées le place évidemment au-dessus des lois. La conscience tranquille, il protège les braves gens, ceux en qui s'identifie l'immense majorité des spectateurs.



Regard d'acier pour Charles Bronson dans Le Cercle Noir.



Burt Reynolds, un flic dur occasionnel dans L'Anti-Gang.



Joe Don Baker, un policier à la limite du fascisme dans Liquidez l'Inspecteur Mitchell.

Avec Clint Eastwood et Charles Bronson comme solides représentants, la police américaine vue par le cinéma américain se positionne nettement à droite. Au milieu des années 70, plus question de prévention, on donne allègrement dans la répression. Eastwood et Bronson se partageant les grandes métropoles, Joe Don Baker excerce ses talents dans un bled paumé du Tennessee. Interprète du shérif Budfort Pusser dans **Justice Sauvage** de Phil Karlson, il s'arme d'un gourdin et vire énergiquement de son patelin fonctionnaires véreux, bouilleurs de cru et tenanciers de boîtes de jeux. Porteur de l'étoile argentée, Budfort Pusser surenchérit sur la violence des repris de justice. Il s'impose en ange

■■■

Stallone présente la dernière mode du parfait vigilante dans un Cobra radical.

■■■

gardien d'une Amérique vigilante, conservatrice et repliée sur elle-même. Désormais citadin, Joe Don Baker persévère sur les chemins de sa **Justice Sauvage** dans **Liquidez l'Inspecteur Mitchell** de Andrew V. McLaglen. Tous les moyens, y compris les moins légaux, sont bons pour mettre hors d'état de nuire l'avocat du syndicat du crime. Obstiné, en butte à l'autorité de ses supérieurs, Mitchell décanille un maximum de malfrats et rétablit l'ordre. Ironiquement, Joe Don Baker trimballe sa carcasse d'Elvis Presley mal dégrossi dans **La Trahison se Paie Cash** signé Phil Karlson où, en propriétaire persécuté d'une boîte de nuit, il corrige avec toujours autant de douceur flics et notables marrons.



Stallone traque le terroriste dans **Les Faucons de la Nuit.**

Charles Bronson accusant de plus en plus le poids des ans, Clint Eastwood étant séduit par les sirènes du jazz et du honty tonk, la place est libre dans les années 80. Paradoxalement, le pourtant réputé violent Burt Reynolds ne tient pas vraiment à reprendre les rênes de l'auto-justice. Un seul film le jette dans le sillage de Dirty Harry, **L'Anti-Gang**. Muté des Stupéfiants aux Mœurs pour insubordination, son personnage, Tom Sharky, compromet un politicien véreux dans l'assassinat d'une journaliste. On reste cependant bien loin, malgré quelques exactions, des nettoyages par le vide de Bronson et Eastwood. Policier à l'écran, Burt Reynolds se sent bien plus à l'aise dans la peau du Lieutenant Phil Gaines, modéré, équilibré, dont le rêve est un voyage à Rome en compagnie d'une call-girl française. Peu avant de prendre l'avion, il meurt en s'opposant à des malfrats minables dans le casse d'un magasin. Désenchantée, cette **Cité des Dangers** de Robert Aldrich s'oppose fermement à la vogue des super-flics radicaux. Burt Reynolds s'adonnant aux spectacles de cirque des **Cannonball** ou à la mélancolie d'un **Banco**, qui va donc sortir les grosses pétoires pour punir les méchants ? Jack Palance tente sa chance dans le médiocre **Flic, Juge et Bourreau** de Charles Martin et disparaît de la circulation. Il ne tient pas la distance face à la férocité des nouveaux ambassadeurs de l'auto-justice (**Le Droit de Tuer, Philadelphia Security, Vigilante**).

Au crime, à la violence traumatisante, il faut évidemment un antidote efficace, un bras armé et musclé. Les nouvelles stars du film d'action, Arnold Schwarzenegger et Sylvester Stallone, s'y collent. Dans **Le Contrat** de John Irvin, Arnold personnifie Mark Kaminsky, agent du FBI limogé pour bavures et qui s'encroûte en shérif au fin fond du pays. Sur demande de son ancien chef, il reprend du service, infiltre l'Organisation dont il supprime tout l'état-major et la majorité des hommes de main. Mais l'incursion de Big Arnold dans le polar n'est que purement démonstrative. Stallone croit davantage à son rôle de justicier moderne, de super-flic super-équipé luttant contre de super-criminels. Son **Cobra** mis en images par George Pan Cosmatos ne



Arnold, très loin de la maternelle dans **Le Contrat.**

Avis Autorisé : Steve Rogers

Officier du Los Angeles Police Department, Steve Rogers n'est pas seulement un flic chevronné. Son expérience du terrain, il en fait bénéficier le cinéma. De Magnum Force à L'Arme Fatale en passant par F/X 2 et La Relève, il veille à la crédibilité des faux policiers hollywoodiens.

Selon vous, le cinéma propose-t-il des solutions réelles au problème de la criminalité ?

En règle générale, les films ne produisent jamais de bonnes idées dans ce sens dans la mesure où ils sont radicaux ; ils ne visent qu'à éliminer le méchant. En vérité, c'est loin de se passer ainsi. Les délinquants, on essaie de les contrôler, de prévoir leur prochaine attaque. Le cinéma permet surtout à la population de prendre conscience des problèmes. Il permet aussi de diffuser une meilleure image de la police. Après vision d'un film, le public est plus enclin à venir en aide aux forces de l'ordre.

Que pensez-vous de l'image qu'Hollywood donne de la police américaine ?

Cette image est artificielle, très glamour. Pour Hollywood, le flic est une espèce de Superman invincible. Au quotidien, la vie d'un policier est beaucoup plus dure que celle montrée à l'écran, plus morbide. De plus, le cinéma ne montre jamais la paperasserie inhérente au métier. Le policier ne passe pas son temps à courir à droite et à gauche, à poursuivre les truands. D'ailleurs, avec les nouvelles techniques d'investigation, l'arrivée de l'informatique, le flic bouge de moins en moins ; il devient un fonctionnaire comme un autre.

Et qu'en est-il des comédiens connus pour leurs rôles de flics ?

Les personnages de Clint Eastwood sont assez emphatiques, caricaturaux. Mais il est vrai que certains flics prennent un peu cette attitude de baroudeur, de grande gueule. Burt Reynolds n'est pas vraiment le meilleur flic du monde ; il joue dans un registre qui ne correspond pas à la réalité policière. Heureusement, il se rattrape par l'humour, un point commun à tous les corps de police. Quand on risque sa peau à tous les coins de rue, mieux vaut garder le sourire !

Ces personnages, ces comédiens vous influencent-ils dans votre façon de vous comporter ?

Hollywood n'influence pas vraiment notre travail. Mais, de 2 à 3 % des flics qui voient **Dirty Harry** ou **L'Arme Fatale**, se prennent pour Clint Eastwood ou Mel Gibson. En général, ils ne restent pas longtemps en vie ! Les gens ont toujours tendance à nous comparer à l'inspecteur qu'ils ont vu la veille dans une série télé, mais ils demeurent encore assez réservés envers nous. Pour eux, nous sommes surtout les emmerdeurs qui leur collent des prunes et des contraventions pour excès de vitesse. Ils ne réalisent pas à quel point ce métier peut être dangereux.

Les acteurs américains ont la réputation de se documenter à fond sur leur personnage. Est-ce également valable pour les rôles de policier ?

Oui, les comédiens viennent souvent passer quelques jours au commissariat. Ils observent notre comportement face aux criminels. Certains, comme Clint Eastwood ou Mel Gibson, sont vraiment des professionnels ; ils se soucient du moindre détail, parfois même du caleçon que le flic porte ! Et, bien sûr, ils s'intéressent à nos émotions, à notre façon de réagir lorsqu'un mec nous braque un pistolet en plein visage. Plus que la bagarre, c'est la psychologie du policier qui les passionne.

En tant que conseiller technique, que faites-vous sur un plateau de cinéma ?

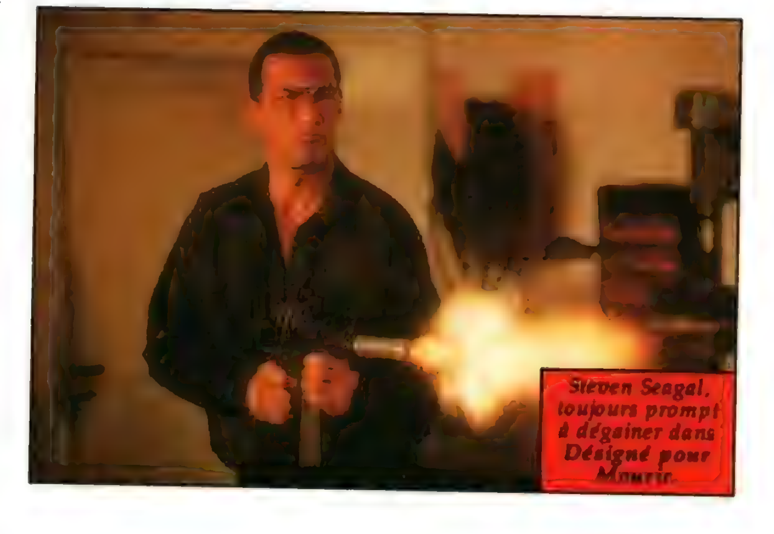
Je passe des heures entières endormi sur une chaise. Dans la main droite, je tiens une tasse de café froid et dans la gauche un croissant. En bref, j'attends qu'on vienne me demander conseil sur des détails. En général, la police s'occupe plutôt des problèmes pratiques d'un tournage. On contrôle la circulation, le flot des curieux, on prend en charge la sécurité des vedettes, on supervise les cascades ou les effets spéciaux pyrotechniques. Ce n'est pas vraiment passionnant, mais ça paie plus qu'une journée de patrouille.

Vous vous voyez en flic dans un film ?

Franchement, non ! Je préfère de loin mon travail de "vrai" flic, quelque chose de bien plus terre à terre. J'aime venir en aide aux victimes, secourir la veuve et l'orphelin. C'est mon truc. Bronzer près de la piscine d'une villa de Beverly Hills ou écumer les cocktails ne me tente pas vraiment.

■ Propos recueillis par **Emmanuel ITIER** ■

capitule jamais, ni face à la hiérarchie policière, ni face à des tueurs dégénérés, caricaturaux à l'extrême (des néo-nazis mystiques !). Véritable surhomme de bande dessinée, ersatz du Punisher, le dénommé Cobra largue les amarres avec la réalité. Faussement désinvolte et très fier de son ego, Stallone en rajoute trop, même dans la panoplie déjà bien achalandée du justicier solitaire. Le public ne l'a pas suivi. Stallone flic vaut bien mieux dans **Les Faucons de la Nuit** de Bruce Malmuth. Deke DaSilva, malgré 50 cadavres à son palmarès au Vietnam, y professe des méthodes douces, au besoin se déguise en femme pour, notamment, dégommer un dangereux terroriste international. DaSilva, un flic humain, faillible, en totale contradiction avec cette machine à tuer lobotomisée, fanatique, qu'est Cobra.



Steven Seagal, toujours prompt à dégainer dans Désigné pour Mourir.

Devant le faible retentissement de **Cobra**, Stallone déserte les commissariats. Chuck Norris s'y installe un temps sans laisser de souvenirs marquants.



Chuck Norris remplace Clint Eastwood dans Sale Temps pour un Flic.

Il arbore l'étoile de shérif dans **Oeil pour Oeil** de Steve Carver et **Horreur dans la Ville** de Michael Miller, reprend en mains un scénario à l'origine destiné à Clint Eastwood, celui de **Sale Temps pour un Flic** d'Andrew Davis. Mais Chuck Norris se montre nettement moins impitoyable que ses prédécesseurs. **Héros** de William Tannen se plie en quatre pour l'humaniser. Dernièrement, il noircit le flambleau sous l'influence de Steven Seagal pour les besoins d'une **Arme Secrète** où il compose un personnage de flic piégeant de l'intérieur un réseau de mafieux. Trop indécis, tempéré par la sagesse qu'enseigne la pratique des arts-martiaux, Chuck Norris ne peut accéder au même triomphe qu'un Steven Seagal, spécialiste des rôles de flics purs et durs, châtiant selon les préceptes de la loi du Talion les déviants aux lois du pays. En quatre films (**Nico, Echec et Mort, Désigné pour Mourir & Justice Sauvage**), Steven Seagal reprend le flambeau jadis brandi par Clint Eastwood et Charles Bronson, sans l'humour du premier mais avec toute la brutalité du second. C'est une fois encore le super-flic, doté de muscles d'acier, capable de tuer avec les mains, qui rétablit l'ordre. Cinéastes et scénaristes forçant au maximum le trait des trafiquants de drogue et autres tueurs, le flic possède d'excellents alibis d'autant que ses supérieurs, conscients de son efficacité, le laissent opérer en toute impunité. Steven Seagal ne plaisante jamais, il tue, il cogne dans la grande tradition des justiciers d'Hollywood. Et la philosophie des arts martiaux n'adoucit pas ses mœurs guerrières. A contrario, ça les décuple !

Les Deux Font la Paire

C'est devenu une obligation dans le polar : dès qu'apparaît un flic bien sappé à l'écran, on appréhende la présence d'un coéquipier en guenilles. Quand un Blanc tient le volant, on sait qu'un Noir sort le girophare... Tout flic appelle désormais son contraire dans le cinéma américain. Et comme la formule fait long feu, les commissariats se remplissent d'individus parfois cocasses...



Un duo qui ne se prend pas au sérieux : Gregory Hines et Billy Crystal dans Deux Flics à Chicago.



A couteaux tirés hier et comme larrons en foire aujourd'hui : Danny Glover & Mel Gibson dans L'Arme Fatale 3.

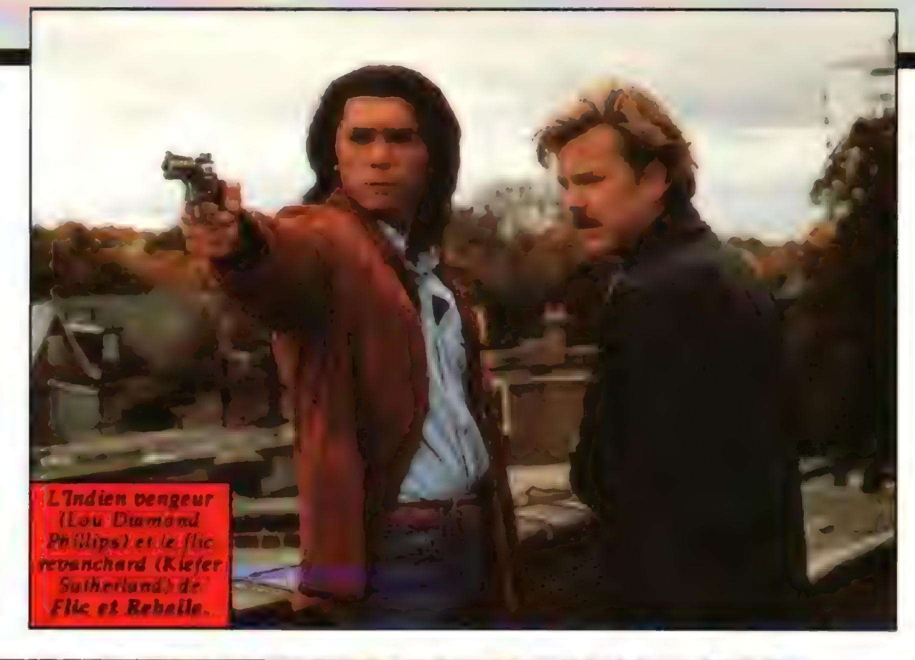
En 1975, la télévision américaine envoie ***Starsky et Hutch*** au créneau. En 1992, on ne compte plus les flics par deux. Associer deux flics, saupoudrer leur union d'une bonne dose d'humour, sans oublier les cascades et les coups de feu... Les scénaristes, sans gros efforts sinon de mettre dans la bouche de leurs protagonistes des répliques qui font mouche, inventent un genre, le buddy-movie, une bénédiction pour les producteurs en mal d'imagination. Question recettes commerciales, on gagne à tous les coups, ou presque. C'est simple comme bonjour ! Vous prenez deux flics ou assimilés (un avocat, un détective) contraints de cohabiter. Au départ, ils s'entendent comme chien et chat, ne peuvent se sentir, s'envoient des piques plutôt méchantes. Ces débuts belliqueux amènent les bonhommes à se connaître, à s'évaluer. Doucement, le scénario les pousse dans les bras l'un de l'autre. Au premier pépin grave, la tension baisse, le premier sauve la vie du second. Ils apprennent à mieux se connaître, se questionnent mutuellement et se révèlent leurs petits secrets, ça crée des liens. Complicité, amitié... Deux heures après leur premier croche-pied, les deux larrons sont les meilleurs amis du monde et font preuve d'une belle efficacité en coffrant le méchant.

Evidemment, varier les ingrédients d'une telle formule tient de l'exploit. Les codes et lois du buddy-movie sont impitoyables ; personne ne peut y déroger. Seule alternative : essayer toutes les combinaisons de partenaires aussi dissemblables que possible au départ de leurs aventures. Différences raciales, caractérielles, professionnelles... Le scénariste peut opposer tous les contraires ; il sait qu'avec un minimum d'habileté, il les rassemblera. C'est exactement ce qui se passe dans **L'Arme Fatale**, l'un des premiers films à adapter au grand écran une formule télévisuelle déjà éprouvée. D'un côté : Roger Murtaugh (Danny Glover), flic noir bien noté de ses supérieurs, compétent mais prudent, bon père de famille soucieux d'éviter les balles. De l'autre : Martin Riggs (Mel Gibson), un kamikaze encore marqué par le souvenir du Vietnam. Tête brûlée, il ne refuse jamais une mission suicide et flirte souvent avec la mort. A la Grande Faucheuse, il adresse avec insolence bras d'honneur et pieds de nez. Au risque d'y laisser sa peau. Et celle de Roger Murtaugh, suant sang et eau à l'idée d'une nouvelle journée en compagnie de son partenaire. Pour échapper aux missions cataclysmiques inhérentes à la présence de Riggs sur le terrain, il souhaite ardemment une mutation rapide. L'enquête menée à bien, le vilain trafiquant de drogue copieusement rossé et troué, Murtaugh et Riggs font le point ; ils sont bel et bien devenus les meilleurs potes du district. Un immonde diplomate sud-africain (**L'Arme Fatale 2**) et un ripoux (**L'Arme Fatale 3**) leur donnent du fil à retordre, mais les compères résistent à tout. Complémentaires, ils finissent même par former un excellent duo de comi-



Réunis pour le meilleur et pour le pire : Nick Nolte et Eddie Murphy dans 48 Heures de Plus

ques troupiers. Triste évolution qui débouche sur **L'Arme Fatale 3**, pitoyable numéro de clowns présenté par le producteur Joel Silver et le réalisateur Richard Donner.


L'Indien vengeur (Lou Diamond Phillips) et le flic revanchard (Kiefer Sutherland) de *Flic et Rebelle*.

Associer un Noir et un Blanc n'est désormais plus une grande nouveauté. Avant **L'Arme Fatale**, **48 Heures** tente fructueusement l'expérience, même si le flic n'y fait pas équipe avec un collègue. Le flic, Jack Cates (Nick Nolte), un teigneux à la gâchette facile, sort le gentil malfrat Reggie Hammond (Eddie Murphy) de prison. Un policier brutal, véritable bloc de granit, et un truand roublard, rusé, jamais en panne d'une bonne vanne : la recette miracle. Le couple orageux Nick Nolte/Eddie Murphy fonctionne à merveille sous l'impulsion d'un Walter Hill énergique. Quand ils reprendront du service dans un inévitable **48 Heures de Plus**, ce sera pour toujours se chamailler, se frapper et se sauver mutuellement la peau. Ils s'adorent et le traduisent dans la douleur. Les duettistes de **Deux Flics à Chicago** de Peter Hyams sont à 100 % flics. L'un, Ray Hughes (Gregory Hines) est noir, l'autre, Danny Costanzo (Billy Crystal) tout à fait blanc. Ils ont en commun un solide sens de la dérision, leur arme fatale contre les criminels. La rigolade, rien de tel pour déstabiliser les affreux ; le buddy-movie en use et abuse fréquemment, surtout lorsque l'un des flics affiche la silhouette lourde et pataude de Forest Whitaker, inspecteur frondeur, casse-cou et malin de **Deux Flics à Downtown**, une réalisation Richard Benjamin. En comparaison, son partenaire, un naïf piquant du nez dans le réglement, ne fait vraiment pas le poids. C'est toujours la même rengaine ; dans les duos de flics, il y en a toujours un pour voler, ou essayer de voler, la vedette à l'autre. Dans **Fatal Beauty** de Tom Holland, l'inspectrice Rita Rizzoli (Whoopi Goldberg) dégaine à tout va, se travestit, n'en fait qu'à sa tête. Cette Dirty Harry black et en jupons, hystérique, oublie même qu'un garde du corps (Sam Elliott) la seconde dans ses investigations contre de monstrueux dealers. Pas très équitable cette association. Elle l'est bien plus dans **Randonnée pour un Tueur** de Roger Spottiswoode, d'abord parce que le film renverse la logique de **48 Heures**. Le Noir n'est pas le truand sympa ou le rapper cool ; il est l'agent du FBI Warren Stantin (Sidney Poitier) sur la piste d'un tueur hargneux. L'emploi rustique du guide de montagne mal embouché échoue au Blanc (Tom Berenger). La coopération Noir/Blanc est décidément une valeur sûre pour un réalisateur en mal d'inspiration. Robert Carradine et Billy Dee Williams cohabitent dans **Au-Dessus de la Loi** de Jack Smith, Beau Bridges et le colosse Bubba Smith (un transfuge de **Police Academy**) font de même dans l'honorable **Duo de Choc**, une mise en scène Beau Bridges justement... Deux exemples de séries B. Mais le buddy-movie s'accommode à toutes les sauces. Celle, collante, de la série Z allie un sosie hideux de Mel Gibson à un clone de Tubbs (***Deux Flics à Miami***) pour les besoins d'un **Samouraï Cop** vraiment nécessiteux.


Le vrai flic (James Woods) et le faux (Michael J. Fox), ennemis/amis de **La Manière Forte**.

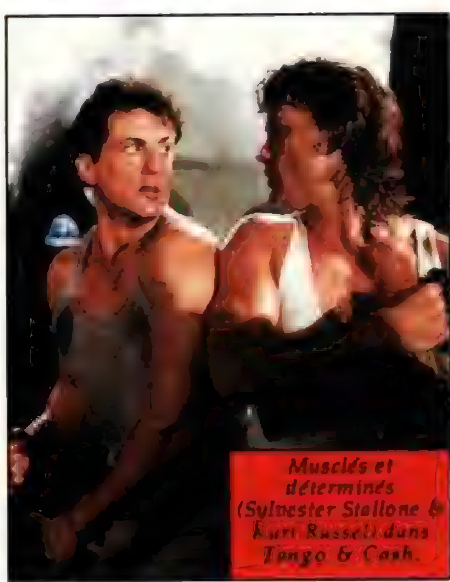
En règle générale, le buddy-movie limite le champ d'action des scénaristes au duo de flics. L'intrigue s'évapore tandis que les duettistes affichent tantôt leur ressemblance, tantôt leur dissemblance. Le privé ironique (Burt Reynolds) et le lieutenant aux mâchoires serrées (Clint Eastwood) dans **Haut les Flingues**, le jeune Dirty Harry (Kiefer Sutherland) et l'Indien (Lou Diamond Phillips) de **Flic et Rebelle** de Jack Sholder, le flic dur à cuire (James Woods) et le faux aventurier hollywoodien (Michael J. Fox) dans **La Manière Forte** de John Badham,

■■■


Une flic fofolle (Whoopi Goldberg) et un garde du corps solidaire (Sam Elliott) dans **Fatal Beauty**.


Deux as des arts martiaux (Dolph Lundgren & Brandon Lee) dans ***Dans les Griffes du Dragon Rouge***.

Le lieutenant impassible (Clint Eastwood) et le détective rigolard (Burt Reynolds) de ***Haut les Flingues.***



Musclés et déterminés (Sylvester Stallone & Kurt Russell) dans ***Tango & Cash.***

■■■

le raffiné et méthodique (Sylvester Stallone) et le prolo fonceur (Kurt Russell) dans **Tango & Cash** d'Andreï Konchalowki, le technicien des effets spéciaux (Bryan Brown) et l'armoire à glace pugnace (Brian Dennehy) dans **F/ X** de Robert Mandell et **F/ X 2** de Richard Franklin, l'individualiste franc-tireur (Dolph Lundgren) et l'Asiatique poli, discipliné (Brandon Lee) dans **Dans Les Griffes du Dragon Rouge** de Mark Lester, le yuppie du FBI (Kiefer Sutherland) et le farceur baba-cool (Dennis Hopper) dans **Flashback** de Franco Amurri, le bougon célibataire (Sylvester Stallone) et sa maman gâteau (Estelle Getty) dans **Arrête ou Ma Mère Va Tirer** de Roger Spottiswoode... D'invraisemblables cohabitations, contre-nature, hautement fantaisistes mais, généralement, l'alchimie opère sans efforts particuliers. Tout est bon dans le genre, y compris les additions les plus suicidaires. Le buddy-movie brasse de tout et se permet un peu n'importe quoi pour éviter les combinaisons trop connues. Cas unique : Roger Mortis (Treat Williams) et Doug Bigelow (Joe Piscopo), les superflics de **Flic ou Zombie** de Mark Goldblatt. Sous l'influence de rayons inconnus, le premier, mort asphyxié, se transforme en zombie qui, au terme d'un délai de 12 heures, se décomposera complètement. Un duo inédit composé d'un mort et d'un vivant.

Plus les partenaires sont dissemblables, plus le buddy-movie trouve sa raison d'être. Contraindre un flic américain bien lourdingue se baffrant de hot-dogs à travailler en commun accord avec un limier japonais très serein (**Collision Course** de Lewis Teague) est un cas extrême, prétexte à une opposition primaire. Dans **Black Rain** de Ridley Scott, le flic américain interprété par Michael Douglas, aveuglé par un sérieux désir de vengeance, ne prête que vaguement attention aux conseils de son collègue japonais. D'un côté, la brutalité yankee et de l'autre, la sagesse nippone. Personne ne l'emporte sur l'autre, même si la détermination reste un bon point en faveur de l'Américain. Plus les méthodes d'investigation diffèrent, plus le couple formé sera spectaculaire, complémentaire et source de gags prétendus désopilants. Quand l'avocat Peter Weller et le flic Sam Elliott collaborent immédiatement dans **Blue Jean Cop** de James Glickenhaus, la cohabitation perd beaucoup de son piquant. Idem pour Richard Dreyfuss et Emilio Estevez, les farceurs-voyeurs de **Etroite Surveillance** de John

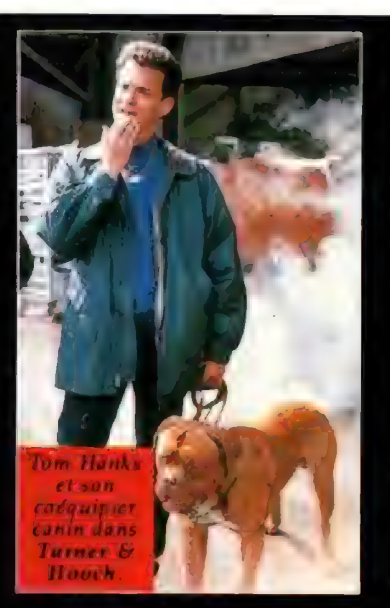


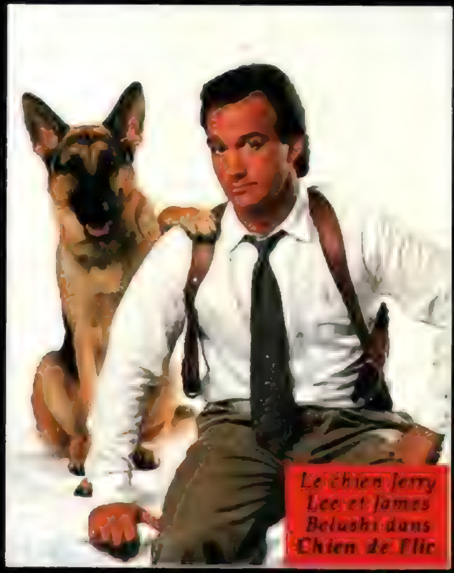
Le Russe (Schwarzenegger) et l'Américain (James Belushi) de ***Double Détente.***



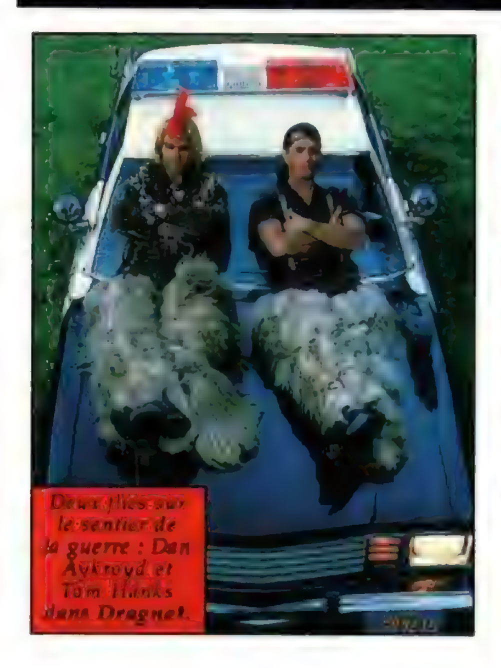
Une Vie de Chien

Le buddy-movie s'essouffle. Un peu de Canigou, quelques aboiements et autres coups de crocs lui redonneront-ils grâce auprès du public ? Pas forcément...


Tom Hanks et son coéquipier canin dans Turner & Hooch.


Le chien Jerry Lee et James Belushi dans Chien de Flic

Le spectateur se lassant des flics par deux conventionnels, les scénaristes américains gambergent et se souviennent avec nostalgie du bon vieux Rintintin de leur enfance. Un chien policier et un flic plutôt chien remplaceraient assez avantageusement le duo classique, le keuf discipliné et l'indiscipliné, le Noir et le Blanc... James Belushi, qui s'est offert ce mastodonte d'Arnold Schwarzenegger dans **Double Détente**, retrouve à quelques détails près le même personnage pour les besoins de **Chien de Flic** de Rod Daniel. Si le policier ne varie pas, le partenaire subit une étrange métamorphose et se présente sous la forme d'un berger allemand du nom de Jerry Lee. Le flic grognon n'en revient pas. Il sous-estime l'animal, l'animal le lui rend bien... Et là-dessus, l'histoire évolue comme elle évoluerait en présence d'un coéquipier extraterrestre, russe ou japonais. James Belushi et Jerry Lee formeront une paire inséparable. C'est exactement la situation que vit Tom Hanks dans **Turner & Hooch** de Roger Spottiswoode à la différence que son personnage est un maniaque de l'ordre et la propreté. Le bouledogue policier Hooch chamboule son quotidien réglé à la minute près et son appartement nickel. Mais plus les mini-catastrophes secouent Turner, plus l'estime du chien grandit. Ils forment finalement un couple très bien assorti.


Deux flics sur le sentier de la guerre : Dan Aykroyd et Tom Hanks dans Dragnet.


Gene Hackman & Willem Dafoe, les agents du FBI de Mississippi Burning


Les flics junkies (Jason Patric & Jennifer Jason Leigh) de Rush


James Caan et son partenaire Crad (Mandy Patinkin), héros de Futur Immédiat.


L'E.T. (Kyle McLachlan) et l'humain (Michael Nouri) de Hidden.

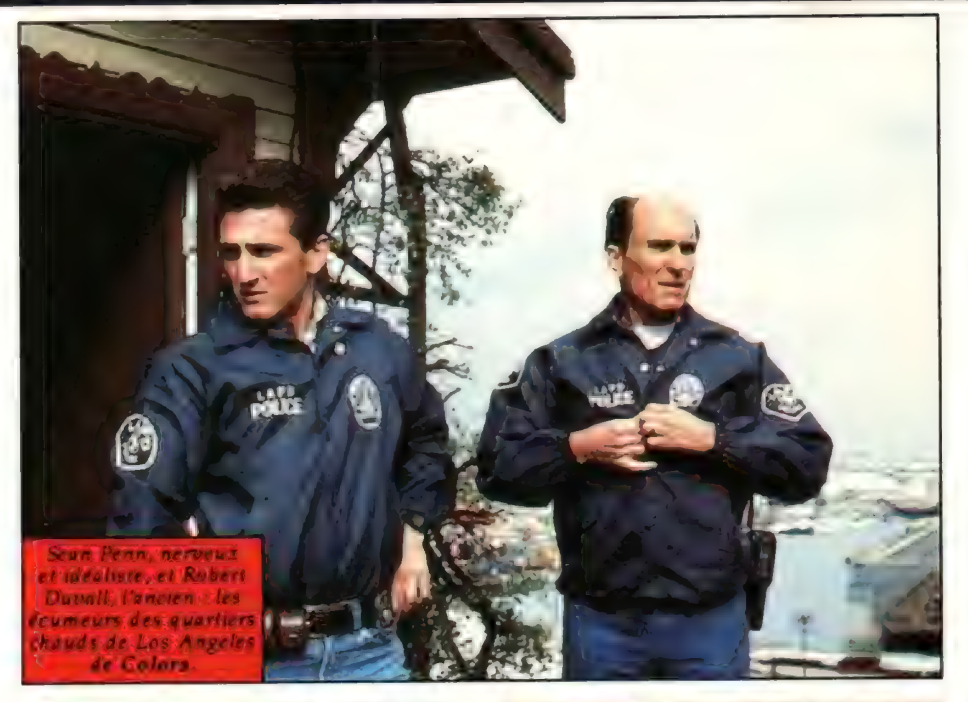
Badham. Dans un registre pseudo-comique, Dan Aykroyd s'essaie à deux reprises au flic tiré à quatre épingles, respectueux des règlements et de la hiérarchie, terriblement coincé mais doté d'un véritable flair. Ainsi, dans **Dragnet** de Tom Mankiewicz, il supporte Tom Hanks, hippie retardataire peu regardant sur la déontologie. Peu après, dans **Loose Cannons** de Bob Clark, il tombe sur Gene Hackman, un vieux de la vieille, déconneur, brutal. La logique imperturbable du premier s'adapte toujours aux intuitions, à l'instinct du second. Dans le genre, Jack Caine (Dolph Lundgren) s'accommode mal de la présence imposée d'un partenaire bien propre sur lui, un timide du FBI, dans la chasse au dealer extraterrestre (**Dark Angel** de Craig Baxley). Heureusement, le buddy-movie offre d'autres alternatives que le timoré et la grande gueule. Entre un flic tête brûlée de Chicago (James Belushi) et un Soviétique méthodique à la silhouette bulldozer (Arnold Schwarzenegger), le courant peut passer au terme de quelques plaisanteries (**Double Détente** de Walter Hill). Plus fort encore que la confrontation Est-Ouest, l'irruption d'extraterrestres dans le genre. Mais les origines de plus en plus lointaines de l'un des comparses ne modifient en rien les données du jeu. Rigide, froid, trop calme, Kyle McLachlan se fait très vite à la présence d'un policier terrien très terre à terre au demeurant (**Hidden** de Jack Sholder). Même le vétéran James Caan, d'abord méfiant à l'idée de collaborer avec un Crad, un flic chauve de l'espace, est tout heureux que naisse une réelle amitié (**Futur Immédiat** de Graham Baker). Plus tcharbé encore, **Upworld** de Stan Winston. Le turbulent Callagher (Anthony Michael Hall) écope d'un lutin, Gnorm, en provenance des entrailles de la Terre... Il paraît désormais bien difficile de surenchérir.

■■■

■■■

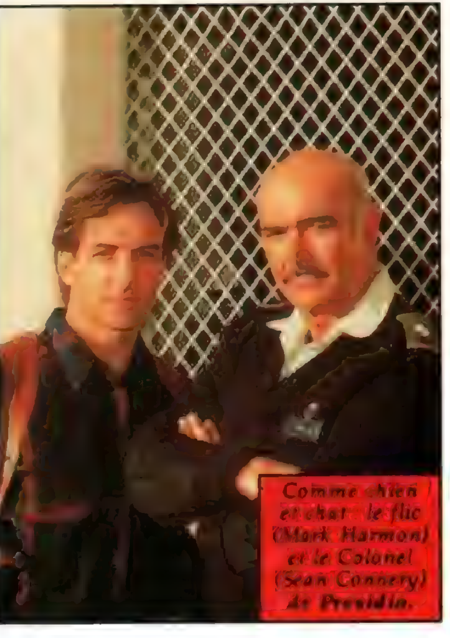
Associer un jeune flic qui en veut et un vieux routier désabusé permet souvent d'élever un peu le niveau. La formule fonctionne d'ailleurs à merveille dans **La Relève** où Clint Eastwood, réalisateur et comédien, n'accepte que fort mal la présence à ses côtés d'un bleu (Charlie Sheen). Lorsque le jeunot un peu fou-fou passe à l'action, le vieux flic individualiste reconsidère son partenaire. Quelques épreuves plus tard, les deux hommes ont comblé le fossé des générations. Même topo dans **Colors** de Dennis Hopper, mais dans un contexte nettement plus réaliste, la guerre des gangs dans les ghettos de Los Angeles. Robert Duvall est l'ancien, le blasé, Sean Penn son élève, le jeune chien fou. Inévitablement, le conflit aboutit à la naissance d'une relation père/fils. Le paternalisme est également au centre de **Presidio** de Peter Hyams. Le jeune flic (Mark Harmon) supporte mal l'autorité d'un Colonel (Sean Connery), son ancien instructeur. Retrouvailles orageuses d'autant que le junior dévoie la fille de l'officier. Solide expérience de l'un, idéalisme et impétuosité de l'autre, une recette aussi efficace, dans le buddy-movie, que l'affrontement de deux caractères belligérants en surface. Même Alan Parker dans son **Missisipi Burning** ne contourne pas ce cliché systématique : Gene Hackman est un agent du FBI aguerri, gardant toujours son sang froid, et Willem Dafoe, une recrue de fraîche date, prenant même parti pour une justice immédiate. Le vieux, indulgent, passe l'éponge : il reconnaît dans son partenaire l'homme qu'il fut vingt ans auparavant.

Si le buddy-movie égrène une longue liste de films mineurs et de navets, il a aussi ses chefs-d'œuvre, lesquels ne sont pas forcément les modèles du genre. **Colors**, **Police Fédérale Los Angeles** et **Rush** se soustraient ainsi des stéréotypes habituels. Dans **Colors**, pas question pour le réalisateur Dennis Hopper de jouer sur le duel verbal, les deux flics parlant déjà des langages différents de par leur grande différence d'âge. Ces hommes, crédibles, existent réellement ; on les rencontre tous les jours dans les quartiers sud de Los Angeles. De la même manière, Kristen Cates (Jennifer Jason Leigh) et Jim Raynor (Jason Patric), les anti-héros du **Rush** de Lili Fini Zanuck, plongent de concert dans l'enfer de la drogue dans le but de ramener un gros poisson dans leur filet. Abandon, déchéance et soutiens mutuels : jamais deux policiers n'ont été aussi proches l'un de l'autre, aussi irrémédiablement soudés. Souvent artificiel et fabriqué de toutes pièces pour plaire au plus grand nombre, le duo de flics n'existe pas dans **Rush** pour des valeurs commerciales, mais pour des valeurs humaines. Ou extrêmes comme celles de Richard Chance (William Petersen), sombre héros de **Police Fédérale Los Angeles**, le film incandescent de William Friedkin, un connaisseur en matière de flics. Richard Chance perd son coéquipier de longue date. Son chef lui en désigne un nouveau, John Vukovich (John Pankow), issu d'une famille de flics qui s'honorent de suivre le réglement à la lettre. Progressivement, Chance corrompt Vukovich, le pousse insidieusement à le suivre dans son désir de vengeance, quitte à enfreindre la loi. Là, dans **Police Fédérale Los Angeles**, les représentants de l'ordre ne sont plus flics par deux mais deux flics flirtant avec la criminalité. **Police Fédérale Los Angeles** ou le point de non retour d'un sous-genre. C'était en 1985 et depuis on n'a pas été plus loin.



Sean Penn, nerveux et idéaliste, et Robert Duvall, l'ancien : les écumeurs des quartiers chauds de Los Angeles de **Colors**.


Le jeunot de bonne famille (Charlie Sheen) et le vétéran (Clint Eastwood) de **La Relève**.

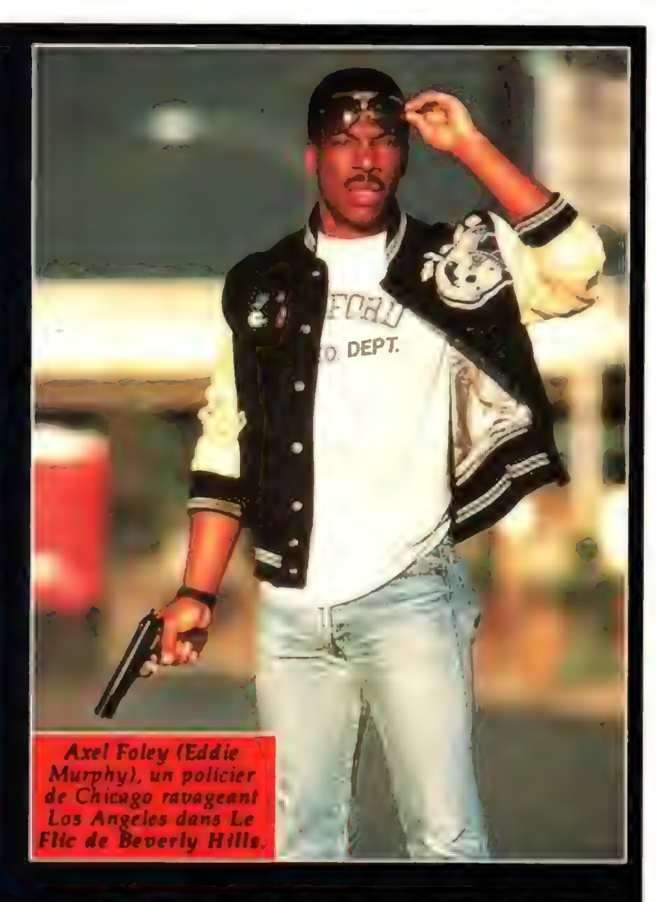

Comme chien et chat : le flic (Mark Harmon) et le Colonel (Sean Connery) de **Presidio**.


Leur vengeance est un plat qui se mange chaud : John Pankow & William Petersen dans **Police Fédérale Los Angeles**.

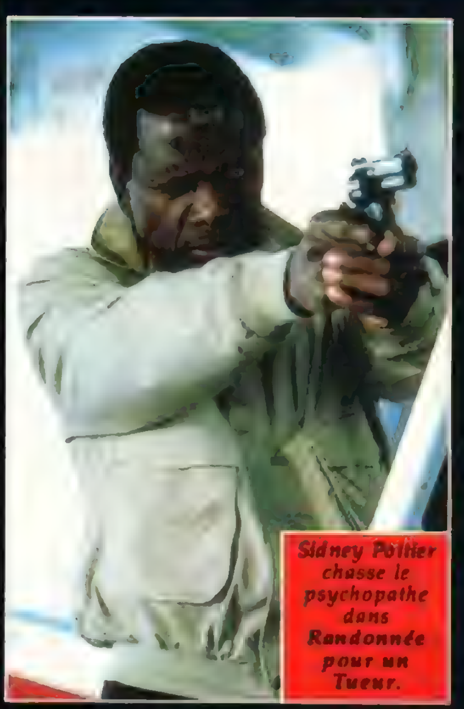


Noir, c'est Noir

Tous les policiers noirs américains ne sont pas les sosies de Danny Glover dans *L'Arme Fatale*. Tous n'acceptent pas le rôle du faire-valoir et les contraintes hollywoodiennes liées à la couleur de peau...

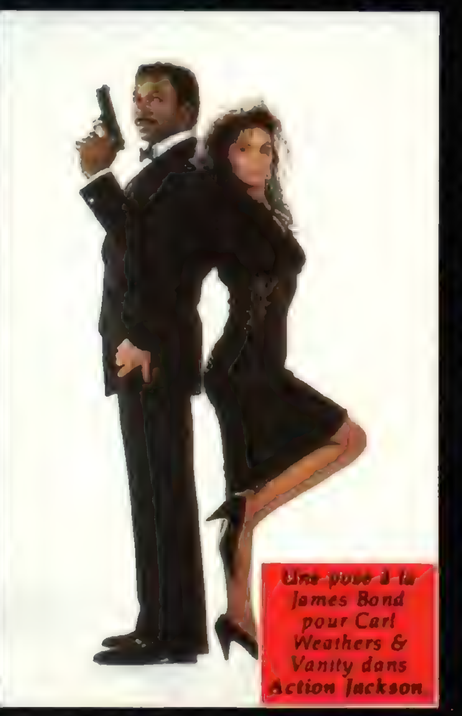


Axel Foley (Eddie Murphy), un policier de Chicago ravageant Los Angeles dans Le Flic de Beverly Hills.



Sidney Poitier chasse le psychopathe dans Randonnée pour un Tueur.

Sidney Poitier sera le premier à transgresser un tabou bien hollywoodien qui voulait que le policier américain soit blanc de peau. Les malfaiteurs pouvaient être noirs, mais le flic devait demeurer blanc. C'était ainsi à Hollywood, discréminatoire. Admis depuis longtemps comme le prototype du "bon Noir", Sidney Poitier abat quelques bastions réactionnaires en incarnant, en 1967, Virgil Tibbs, policier noir de Philadelphie enquêtant dans une petite localité du Sud ouvertement raciste. Le film, **Dans la Chaleur de la Nuit** de Norman Jewison, marque l'arrivée du Noir dans le polar. **Appelez-Moi Monsieur Tibbs** de Norman Jewison, la séquelle, et le détective privé Shaft, vedette d'une trilogie, semblent avoir définitivement entravé les contraintes. Mais, en fait, rien ne change en profondeur. Dans le rôle de Axel Foley, l'insolent et anticonformiste héros du **Flic de Beverly Hills** de Martin Brest, Eddie Murphy exulte, s'emporte, tire autant avec les mots qu'avec son flingue, chamboule toute une ville. Vengeur qu'il est de son meilleur ami, Axel Foley n'en reste pas moins un rigolo. Impossible de prendre ce policier très au sérieux, toutes les ambitions des auteurs, des Blancs, allant vers la comédie et le spectacle. Faire rire est dans la nature d'Axel Foley. Visiblement, être noir et policier ne suffit pas au cinéma américain. Etre blanc et policier passe encore, mais un flic noir doit proposer un plus pour pouvoir exercer à l'écran. Dans **Fatal Beauty** de Tom Holland (un Blanc), Whoopi Goldberg se perd dans un farfelu numéro de Dirty Harry au féminin très doué pour le travestissement. Dans **Action Jackson** de Craig Baxley (un Blanc), Carl Weathers s'en tire en mettant au premier plan une incroyable force physique et d'indiscutables qualités d'athlète... Même si son rôle a été écrit pour un comédien blanc, Danny Glover dans **L'Arme Fatale** et ses séquelles, demeurent le faire-valoir, le premier spectateur des facéties dangereuses de Mel Gibson. Il est l'inévitable pote du buddy-movie, celui qui vient toujours en second au générique. Deuxième, Danny Glover, pourtant moins pépère en flic-commando, l'est encore dans **Predator 2**. Après le monstre chasseur extraterrestre ! Avantagé par le scénariste, Forest Whitaker, dans **Deux Flics à Downtown**, s'en tire avec les honneurs, son partenaire étant tellement blanc qu'il en devient transparent. C'est récemment que la situation a changé. Sous l'impulsion du chef de file Spike Lee, le nouveau cinéma black met notamment en scène des policiers noirs "normaux", qui ne sont ni des comiques de cabaret, ni des forces de la nature, ni des as du déguisement. Rien ne distingue, sinon la pigmentation de la peau, les flics de **New Jake City** de Mario Van Peeples des policiers blancs que présenterait un scénario identique. Mieux, les flics de quartier aperçus dans **Boyz N the Hood** de John Singleton sont noirs, agressifs, répressifs. Un cinéaste blanc en aurait sans doute fait des assistantes sociales, des représentants de l'ordre toujours bon conseillers. Ils peuvent bien sûr l'être, mais la condescendance blanche en fausserait l'appréhension. En réalisant **Deep Cover**, Bill Duke sacre définitivement le policier noir américain. Le personnage incarné par Larry Fishburne, chargé de boucler des dealers, infiltre un gang. Pour parvenir à ses fins, il n'a d'autre choix que de se droguer et de rentrer dans le jeu du crime. L'ambiguïté, tendance exclusive du policier blanc jusqu'à présent, entâche pour la première fois l'intégrité d'un flic Noir. Cette dégradation-là est signe d'épanouissement.



Une pose à la James Bond pour Carl Weathers & Vanity dans Action Jackson.

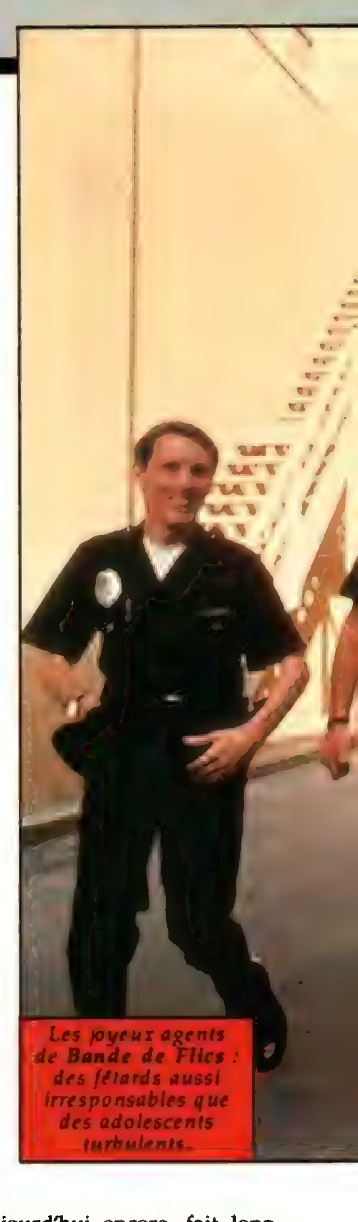


Danny Glover et son arme fatale dans Predator 2.



Le Revers de L'insigne

A voir certains films américains, une question se pose : les flics sont-ils humains ? Affirmatif. Parfois très humains même. Vulnérables, voués corps et âme à leur métier, de manière si inconditionnelle que rien d'autre existe, ils n'ignorent pas la cupidité lorsqu'une main bienveillante tend une liasse de billets...



Les joyeux agents de Bande de Flics : des fêtards aussi irresponsables que des adolescents turbulents.

Qu'est-ce qui différencie un flic d'un citoyen ordinaire ? Selon Hollywood, un pékin moyen ne peut se comparer à un policier car le policier, sur son piédestal de star, est formellement quelqu'un de supérieur. Plus fort, plus intelligent, d'un sang-froid absolu, excellent tireur, apprécié de la gent féminine, as du volant, de bonne moralité... Ce portrait-robot ne correspond à aucune réalité. Mais le cinéma continue de faire ses choux gras de ces policiers rêvés, fantasmés par la société. Il est, en effet, tout à fait rassurant qu'un Mel Gibson, un Clint Eastwood vienne au secours de la victime. Lorsque le cinéma décide de ne pas masquer la réalité, il perd aussi de son pouvoir, de ce magnétisme propre aux héros invulnérables, aux RoboCops sans cuirasse métallique.

La vie quotidienne du policier américain, avec tous ses travers, n'intéresse pas Hollywood. Le public n'admet guère qu'un flic ressemble au voisin de palier, qu'une balle perdue puisse l'éliminer et que la frousse le paralyse. Savoir que des êtres humains, et non des machines, veillent sur la population est le sujet central des **Flics ne Dorment pas la Nuit** de Richard Fleischer. En pleine décennie **Inspecteur Harry**, un film caresse dans le sens contraire du poil une mythologie en pleine effervescence et qui, aujourd'hui encore, fait long feu. Adapté d'un roman de Joseph Wambaugh, un policier reconverti dans l'écriture, **Les Flics ne Dorment pas la Nuit** décrit l'envers du décor, les coulisses. Fraîchement sorti de l'académie, le jeune Roy Fehler (Stacy Keach) vérifie sur le terrain la médiocrité de l'enseignement théorique. Il découvre que son métier n'a rien de la vocation attendue. Ramasser des putes, des ivrognes, calmer une mère qui bat son gosse, arrondir en douce ses fins de mois, patrouiller des nuits entières, assumer les bavures sanglantes... Profondément déçu mais pris d'une espèce de fascination morbide pour l'uniforme, Roy Fehler meurt sous les balles d'un déséquilibré sans envergure après que le Sergent Kilvinski (George C. Scott) se soit fait sauter le caisson. La retraite forcée ne lui offrait plus aucune raison d'exister. Un constat juste, dur. Ici, les vilains ne sont plus des dealers internationaux, mais des petits loubards, des drogués désespérés, des prostituées, des cinglés... Comme les agents des **Flics ne Dorment pas la Nuit**, **Bande de Flics** de Robert Aldrich traduit en pleine période Clint Eastwood/Charles Bronson une réalité éloignée des clichés hollywoodiens. Avec toute la verdeur qu'on lui connaît, le cinéaste des **Douze Salopards** présente crûment ses protagonistes. Roscoe, une brute raciste, provoque la mort d'une jeune Noire ; Sam Lyles, un claustrophobe, tue accidentellement un homosexuel ; Tanaguchi passe son temps à imiter Dracula ; Cachalot est le client d'une prostituée ; Baxter se livre à des pratiques sado-masochistes... Pas très glorieux ce portrait de groupe sans dame. Petites corruptions, bavures, faux témoignages, éthiques bafouées, blagues du plus mauvais goût,

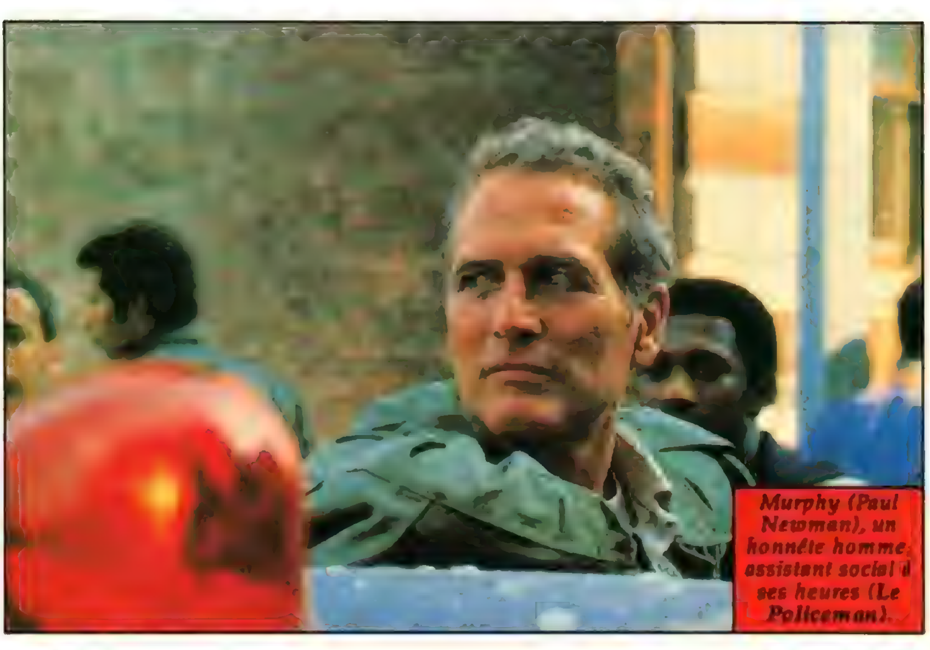
Le Sergent Kilvinski (George C. Scott) à quelques jours d'une retraite plus fatale que les balles perdues (Les Flics ne Dorment pas la Nuit).

soirées bien arrosées... Evidemment, savoir que cette bande de flics peu regardants, irresponsables, représente la loi a de quoi inquiéter le brave citoyen. Fidèle à lui-même, Robert Aldrich noircit quelque peu le tableau, mais son point de vue, mi-sarcastique, mi-fraternisant, ne vise jamais à la condamnation systématique des personnages.

Le Policeman de Daniel Petrie adopte une position radicalement opposée, moins dure, plus bienveillante à l'encontre des flics de quartiers. Situé en plein Bronx, le commissariat du 41ème District, surnommé Fort Apache, a la tâche ingrate. Au beau milieu d'une population noire et porto-ricaine, les agents font face à des affaires de drogue, de prostitution, de vandalisme, à des meurtres qui ne feront jamais la une des journaux. Le nouveau Boss, Connoly, à la suite de l'assassinat de deux flics par une pute, prend des mesures radicales. Il demande l'arrestation d'un maximum de suspects. Conséquence immédiate : Fort Apache subit un siège. Comme jamais film américain ne l'a fait, **Le Policeman** explique que la répression et l'application rigoureuse de la loi peuvent être les pires solutions au problème de la délinquance. Dans le rôle de l'agent Murphy, Paul Newman défend solidement cette prise de position. Rarement au cinéma, aura-t-on en effet mis en scène un flic aussi humain, aussi proche de la population, aussi solidaire. Son avancement refusé pour avoir verbalisé un fils à papa, Murphy va même jusqu'à aider une mère à accoucher, et démissionne après avoir dénoncé deux flics assassins. Le Capitaine Frank Mattelli (Anthony Quinn) de **Meurtres dans la 110ème Rue** de Barry Shear n'aurait pas pactisé avec Murphy. Extrêmement brutal, partisan du passage à tabac, vieillissant et ouvertement raciste, il fait partie des anciens. C'est sous la contrainte qu'il collabore avec un policier noir, le Lieutenant Pope (Yaphet Kotto), lequel sera le seul à se pencher sur lui avant qu'il ne meurt sous les balles d'un gangster. Crû, violent, **Meurtres dans la 110ème Rue** dresse un portrait sans concession de la police new-yorkaise. D'un côté, les flics à l'ancienne, hargneux, coriaces, de l'autre, ceux qui croient dans les vertus de leur métier et sont prêts à endiguer le flot des débordements.

Les exactions et autres débordements sont le lot de la police. Passons sur les exploits tout à fait délirants des inspecteurs Gibson, Norris ou Seagal. Au

■■■



Murphy (Paul Newman), un honnête homme, assistant social à ses heures (Le Policeman).

Popeye Doyle (Gene Hackman), flic coriace de French Connection. Un type pas vraiment fréquentable.

■■■

quotidien, certains flics font bon usage de la violation de la loi. Toujours pour la bonne cause évidemment, coffrer ou abattre. Très documenté quant au travail et à la psychologie des policiers, William Friedkin expose dans **French Connection** une situation banale. L'Inspecteur Doyle, dit Popeye (Gene Hackman), jalouse jusqu'à l'obsession les trafiquants de drogue qu'il pourchasse. Il se gèle dans sa voiture des nuits entières à épier le malfrat tandis que celui-ci mène une existence dorée, dort dans des draps de soie. Et Popeye n'admet pas le décalage social entre le bon qu'il pense être et les vilains. Après des mois de filatures, de planques, et malgré ses supérieurs, Popeye atteint son but mais, par accident, abat un collègue. Cette mort, il la met aussitôt sur le compte de son adversaire, Alain Charnier. A l'instar des fourgueurs de cocaïne, ce Popeye n'est pas un modèle de vertu. Borné, fasciste, il hait "youppins, nègres, ritals et froggies". Mais sa détermination lui vaut la sympathie du spectateur. De **French Connection** à **French Connection 2** de John Frankenheimer, Popeye n'a pas changé. Son environnement oui. Des faubourgs de New York, il passe à Marseille, toujours aux trousses d'Alain Charnier. Ses méthodes expéditives s'opposent à celles, plus douces, des Français. Toutefois, l'Américain et le "froggie" trouveront matière à s'estimer mutuellement. Le coup classique du buddy-movie.

Le succès de **French Connection** impose brusquement l'image du flic anti-héros, salopard sur les bords, peu fréquentable et abusant de son pouvoir. Vulnérables, contrairement à un Dirty Harry abstrait, ces flics ne cherchent pas à plaire. Leur enquête les aveugle et la protection du contribuable compte moins que leur désir de revanche sur un criminel toujours narquois, moqueur. Humain, très humain. La popularité de **French Connection** entraîne donc dans son sillage **Police Puissance 7** de Philip D'Antoni, justement producteur du film de William Friedkin, avec Roy Scheider, coéquipier de Gene Hackman. Sur le modèle de **French Connection**, **Police Puissance 7** brosse un portrait de flic ordinaire assez terrifiant. Dans sa lutte contre les gangs et la Mafia, Buddy (Roy Scheider) recrute une équipe de policiers durs à cuire, des rapides de la gâchette. Selon lui, un gangster mort vaut mieux qu'un malfrat libéré sous caution. Obtenir une information juteuse par la torture n'est pas vraiment faire entorse au réglement. Provoquer les malfrats pour légitimer moralement les morts sur le bitume est parfaitement admis par ces "justiciers" de la rue, presque banals, et qui ne pourraient se reconnaître dans un Clint Eastwood. **Police Connection** de Howard C. Koch respecte la moralité suspecte d'un Popeye Doyle. Son anti-héros, Eddie Ryan (Robert Duvall) subit l'humiliation d'une mise à pied suite à la mort d'un dealer tombé d'un toit. Eddie Ryan ne lui a évidemment pas gentiment tendu la main. Devant les assassinats perpétrés par le trafiquant Sweet William, il reprend clandestinement du service. Victorieux du crime, Eddie sera finalement réintégré avec les honneurs.



Corvée de poubelles pour deux policiers fouineurs et pugnaces (Super Flics).

Contre-Enquête : Michel Alexandre

Inspecteur de police à la Brigade des Stupéfiants, Michel Alexandre s'est signalé en co-signant le scénario du formidable film de Bertrand Tavernier, **L627**. Entre la fiction américaine et la réalité française, Michel Alexandre fait le tri des vérités toutes faites et des mensonges faciles...

Dans *L627*, la police a à ce point des problèmes d'argent que les inspecteurs empruntent du papier carbone à leurs parents. C'est une donnée inconnue dans le cinéma américain...

C'est vrai que dans les films, la police américaine semble n'avoir aucun soucis à ce niveau. Le manque de voiture, la paperasse, tout ça est occulté. On voit d'ailleurs rarement au cinéma un policier américain taper un procès verbal. En général, ils interrogent des suspects derrière des glaces sans tain et leur travail s'arrête là : pas de rapport !

Est-ce que, comme dans *L627*, il arrive qu'un policer craque lors d'un interrogatoire et use de méthodes violentes ?

Oui, mais c'est exceptionnel, très rare. Comme dans tous les métiers, disons "durs", il y a effectivement des personnes qui craquent, qui disjonctent, qui se flinguent... On reste quand même très loin, en France en tout cas, de ce que le cinéma américain peut montrer : les flics psychopathes, obsessionnels, les vigilantes adeptes de l'auto-défense...

Vous n'avez jamais rencontré d'Inspecteur Harry tricolore ?

Non parce que déjà, en France, le policier ne travaille jamais seul. Si un policier français désirait jouer les justiciers solitaires, il ne le pourrait tout simplement pas. Donc à deux, il y en a toujours un pour rattraper l'autre en cas de défaillance ou de dérapage. A ma connaissance, je ne vois vraiment pas d'exemple de flic français qui pourrait nourrir une fiction à l'américaine. On peut expliquer les excès du cinéma américain dans le genre par le fait qu'il se creuse un gouffre entre la France et les Etats-Unis au niveau de la délinquance : là-bas, tous les petits voyous, tous les petits dealers ont désormais un flingue, ce qui n'est pas le cas ni à Paris, ni même en banlieue. Le système américain tourne progressivement à la paranoïa, il y a plus de faits d'arme, sans doute plus d'action qu'ici (d'où les excès cinématographiques), et tout cela peut par exemple expliquer, sans l'excuser, le comportement du policier qui a tabassé ce Noir, Rodney King, sur le bord de la route.

Puisqu'on parle action, qu'en est-il des poursuites automobiles ?

Il paraît qu'il y en a vraiment aux Etats-Unis, évidemment moins spectaculaires que dans les films. A Paris, la chasse comme on dit, est pratiquement impossible. Au mieux, on verra, de nuit, trois ou quatre voitures de police poursuivre un conducteur qui a grillé un feu rouge et pris la fuite : mais avec précaution, sans dérapage contrôlé, sans renverser les poubelles à tous les coins de rue, sans cascade ! Il n'y a pas de trucs très spectaculaires dans la police française. Quand un coup de feu est tiré, c'est vraiment qu'il y a un malaise. En France, quand on tire, il faut faire un rapport, souffler dans le ballon pour vérifier si on n'est pas bourré, et éventuellement s'attendre à la visite de la Police des Polices ! Ce qui explique que les gunfights soient rares !

Le policier est bien souvent un héros dans le cinéma américain. En France, on le montre presque toujours comme un fonctionnaire du crime. Qu'en pensez-vous ?

Aux Etats-Unis, le policier est respecté par la population, son image est bonne, ce qui n'est pas le cas en France. Les deux cinémas sont à l'image de cette différence. Ici, on ne s'écarte pas forcément de notre passage, les gens ont des doutes lorsqu'on leur présente notre carte. On s'entend souvent dire que notre carte est fausse ! Alors quand on planque dans une montée d'escaliers et que quelqu'un nous demande ce qu'on fait là, on préfère l'effrayer en jouant les gangsters plutôt que dire qu'on est policiers ! Le policier français n'apparaît pas aux yeux de la population comme un "sauveur", à l'instar du policier américain. Ceci dit, le cinéma américain est rempli de mensonges. Un flic habite un logement de fonction, et non un loft de 200 m² !

Quel est l'emploi du temps réel d'un policier ?

La répression du banditisme en général, et des stupéfiants en particulier, se compose essentiellement de planques et de filatures. Un autre mensonge du cinéma veut que la vie du policier soit exaltante alors qu'elle est pleine d'attente et de temps morts. Une interpellation, qui est un moment fort question adrénaline dans l'emploi du temps d'un policier, intervient après des jours et des jours, voire des semaines de planques et de filatures. **L627** insiste bien sur ce côté répétitif des choses qui n'est jamais exploité dans les films américains.

Le buddy-movie a progressivement grignoté le film noir, avec cette paire de flics qui se détestent au début pour finalement devenir les meilleurs amis du monde. Comment cela se passe-t-il dans la réalité ?

En France, on travaille en équipe de six, ce qui permet de former trois couples. On essaie donc de choisir son partenaire suivant les atomes crochus, parce qu'il n'est pas forcément facile de passer des journées et des nuits entières à planquer avec un partenaire avec qui on ne s'entend pas bien. Deux policiers qui s'entendent bien font de plus généralement de bien meilleures affaires, et cette relation peut en effet évoluer jusqu'à devenir amicale. Mais au contraire de ce que montre le cinéma, quand on s'entend mal avec son ou sa partenaire dès le départ, il y a peu de chances pour que ça s'améliore. Plus couramment par contre, de bons rapports initiaux peuvent très vite se dégrader, jusqu'au départ de l'un des deux.

Les Américains, comme les Français, ont fait leur choux gras des flics gaffeurs : Clouseau, Frank Drebin, La Bavure, Pinot... Vous avez déjà eu à faire avec ce genre de cancres ?

J'ai envie de dire qu'il y a des gaffeurs partout, que tout le monde fait des gaffes, des conneries, et même les policiers. Je ne m'exclue pas de l'ensemble. Une fois, on venait avec un collègue de traverser Paris à grande vitesse, girophare et tout le tralala, pour ramener des interpelés au poste. A peine arrivés, on a dû repartir pour aller suivre quelqu'un. J'étais au volant, mon collègue derrière, on se tenait à distance respectable, et le mec sur le trottoir n'arrêtait pas de regarder par dessus son épaule dans notre direction. J'avais oublié d'enlever le girophare ! Des choses qui arrivent.

■ Propos recueillis par
Vincent GUIGNEBERT ■

Les années 1972-73 alimentent allègrement le cinéma américain de cette race de flics. Ils sont encore nombreux à appliquer la justice d'un Popeye Doyle sans céder à l'imagerie improbable d'un Dirty Harry. Dans **Les Anges Gardiens**, Richard Rush ironise lors d'une séquence métaphorique sur les qualités morales de ses personnages, un duo composé d'un Américain et d'un Chicanos. Pour confondre le racketteur Albert Meyers, Freebie et Bean font les poubelles. Ils piquent du nez dans les ordures ménagères pour mettre la main sur un morceau de papier capital. Un aveu de la part du metteur en scène et du scénariste. Les représentants de l'ordre des **Casseurs de Gang** de Peter Hyams ne reculeraient pas devant pareille méthode d'investigation. Michael Keneely (Elliott Gould) et Patrick Farrel (Robert Blake) violent les domiciles, harcèlent les témoins... Inspecteurs à la Brigade des Mœurs, ces flics, lassés de "planquer" dans les urinoirs publics pour arrêter les pervers, décident de frapper un grand coup. Contre l'avis de l'autorité, ils s'occupent du cas de Rizzo, un dealer. Rizzo derrière les verrous, les compères, dégoûtés par les magouilles et la lâcheté ambiante,

■■■



Franck White (Mickey Rourke) n'a qu'un désir : nettoyer Chinatown de sa pègre (*L'Année du Dragon*).

Daniel Ciello (Treat Williams) dans *Le Prince de New York* : la corruption de la police passée au crible.

■■■

donnent leur démission. Ils auront, avant ce geste symbolique, préconisé une institutionnalisation de leur façon d'opérer face aux criminels de droit commun. Les super flics du film du même nom de Gordon Parks apprécieraient. Après un passage dans une académie où des officiers méprisants dispensent des cours très théoriques, les futurs super flics règlent la circulation. Transférés dans la portion la plus misérable de Brooklin, les voilà qui fréquentent les putes, perquisitionnent sans mandat, interpellent sans uniforme... Inévitablement, Greenberg et Hantz seront cités en exemple et très officiellement décorés. Bien sûr, leurs méthodes peu orthodoxes ne figureront pas dans les manuels de la Police Academy.

Dans un contexte différent, avec **L'Année du Dragon**, Michael Cimino s'inscrit dans une logique identique. L'enquête de Stanley White (Mickey Rourke), nouvellement affecté à Chinatown, tourne à l'obsession. Piéger le Chinois Joey Tai devient une nécessité absolue, quitte à sacrifier un indic, à accumuler les morts. Entre Popeye Doyle et Dirty Harry, Stanley White, héros de guerre et policier décoré, se pose en partisan d'une loi moins laxiste et plus répressive. Tous ces policiers, du Popeye de **French Connection** au Stanley White de **L'Année du Dragon**, se ressemblent. Tous sont des types banals, guère plus courageux que la moyenne, usant et abusant de leur statut, brimant, désservant la loi plus qu'ils ne la servent. En outre, ils feraient d'excellents instructeurs chez les citoyens d'un quartier trop soucieux de sa quiétude. Ceux-ci, dans **La Loi et la Pagaille** d'Ivan Passer, vont même jusqu'à revêtir un uniforme pour légitimer leur petite milice. Petite mais dangereuse. Ces braves gens ne rêvent qu'à la grande lessive qui débarrassera le pays des bandits de tout poils. Un rêve de flic. Bien plus malins sont les agents de **Flics ou Voyous** d'Aram Avakian. Les héros, des policiers new-yorkais, menant une existence médiocre et dangereuse, décident de s'en sortir et mettent leur uniforme au service de la Mafia. Mais les compères, rusés, grugent à la fois gangsters et policiers, et s'en tirent les poches pleines. Pas très moral, mais tordant dans un genre où la recherche du réalisme documentaire interdit souvent l'humour.


Klute (Donald Sutherland), flic sans histoire. Pas un héros, un homme (*Klute*).

Le cinéaste Sidney Lumet se fait une spécialité de disséquer la police américaine, new-yorkaise tout particulièrement. A travers trois films, **Serpico**, **Le Prince de New York** et **Contre-Enquête**, il expose au grand jour, avec un réel souci de véracité qui s'appuie inévitablement sur des faits réels, tous les maux de l'honorable institution, et notamment la corruption. Au début des années 70, **Serpico** entame ce processus de délation, véritable procès argumenté de "coutumes" chères à la police. Frank Serpico (Al Pacino), intègre, résiste à la tentation : empocher des pots-de-vin et fermer les yeux sur quelques trafics. Mal rénumérés, travaillant dans des conditions pénibles, ses collègues cèdent

rapidement aux dessous de table. En s'y refusant, l'anti-conformiste Serpico, partisan de la non-violence, s'attire des rancœurs. D'un commissariat à l'autre, il constate l'étendue et l'enracinement de la corruption, une donnée admise dans la vie quotidienne du flic. En désespoir de cause, menacé, face à une autorité sourde, Serpico dévoile tout au *New York Times*. Décoré, il doit cependant s'exiler en Suisse. Une balle perdue, on ne sait jamais... Dans le monumental **Prince de New York**, Sidney Lumet, dans un style âpre et naturaliste, pousse le débat dans ses derniers retranchements, démonte les mécanismes de la gangrène qui souille l'uniforme. *"Le Prince de New York n'est pas un film sur le mouchardage. C'est un film sur les policiers, sur les problèmes qu'un policier rencontre dans la vie. J'ai connu de nombreux flics. La plupart étaient rentrés dans le métier par idéalisme. Pourtant, c'est dans cette profession que l'on trouve le taux le plus élevé d'alcoolisme et de suicides"* souligne le réalisateur-juriste. Son "mouchard" est Daniel Ciello (Treat Williams), membre du Service Spécial d'Enquêtes de la Brigade des Stupéfiants, piégé par les deux assistants d'un Procureur. Rongé par la rancœur et la culpabilité, Daniel Ciello met le doigt dans l'engrenage ; de fil en aiguille, broyé par les rouages d'un procès-marathon, il "donne" ses anciens partenaires, tous mouillés à des degrés divers, tous marrons. L'un d'eux se suicide... **Le Prince de New York**, film-dossier par excellence, ne se perd jamais dans le manichéisme. Le flic véreux, le ripoux, est décrit comme un brave type, bon copain, bon père de famille, un policier dont toutes les faiblesses demeurent humaines. Le mettre au pilori, au banc des accusés, indispose. Sidney Lumet n'apporte aucune solution au problème de la corruption, mais la machine judirique apparaît au bout du compte comme un système absurde dans sa volonté de purification de la police, de blanchiment moral de ses agents. Dans **Contre-Enquête**, Sidney Lumet limite la portée de ses investigations à la surveillance de Mike Brennan (Nick Nolte), un flic odieux, véreux, corrompu au dernier degré par des politiciens aussi marrons que lui. L'insigne et l'arme ne sont plus que des instruments mis au service de bien mauvaises causes, et Mike Brennan crèvera dans un coin de commissariat après avoir ouvert le feu sur ses collègues.

Ils sont humains tous ces flics, faibles malgré la loi dont ils sont les serviteurs, malgré le flingue, l'autorité... Autant un ripoux comme celui, caricatural, de **L'Arme Fatale 3** ne suscite pas la moindre émotion, autant la défaillance vis-à-vis d'une éthique rigide entraîne l'adhésion.

Matt Scudder (Jeff Bridges) lutte autant contre la bouteille que contre les trafiquants de drogue dans **Huit Millions de Façons de Mourir**.



Frank Serpico (Al Pacino), un flic intègre, trop droit pour les autres policiers (Serpico).

Mais le cinéma américain sait également se pencher sur des cas plus limpides, des hommes qui accomplissent au mieux leur travail. Ce sont notamment Klute (Donald Sutherland), protégeant une call-girl dans le film homonyme d'Alan J. Pakula, **Les Poulets** de Richard A. Colla (Burt Reynolds, Raquel Welch...) sur la piste de dingues incendiant les clochards pour purger le quartier, les duettistes dans l'enfer de la drogue de **Rush**, les partenaires de **Colors**, le brave shérif (Bill Paxton) d'un bled paumé, envieux de la réputation des flics des villes et calquant son comportement sur les séries télé (**One False Move**), Jim Slade (Burt Lancaster) purgeant une peine de prison pour avoir abattu l'amant de sa femme (**Le Flic se Rebiffe** de Roland Kibbee)... Un policier, même "honnête", craque parfois. Il fond en sanglots comme George C. Scott dans **L'Exorciste 3** de William Peter Blatty, vomit le dîner de la veille sur un malfrat pour l'avoir coursé comme Don Johnson dans **Dead Bang** de John Frankenheimer, sombre dans un coma éthylique au point d'en perdre provisoirement la mémoire comme Jeff Bridges dans **Huit Millions de Façons de Mourir** d'Hal Ashby.... Le plus allumé, celui qui plonge le plus profond dans la fange, qui se complait dans la dégradation avant de chercher la rédemption est incarné par Harvey Keitel. Shoot, alcool, putes... Tout est bon pour le pourri de **The Bad Lieutenant** de Abel Ferrara, tout ce qui peut l'entraîner vers le bas, plus bas que le caniveau. Irrécupérable ? Pas tant que ça. Bouffé par le vice et la corruption, ce père de deux enfants, sniffant aux portes de l'école, cherche désormais le chemin du retour au pardon. Dans la purée de pois, l'opacité des bas-fonds, il avance à tâtons vers un Christ soudainement ressuscité. Une apparition au fort relent de dope et d'alcool. Et si maintenant la Vierge Marie apparaissait à Dirty Harry ?

à suivre

aux non-sportifs
sans décevoir
les autres.
Le rêve...

Il dit jalousement : « Ça, c'est mon émission ! » Et sourit déjà à la perspective d'offrir un « spectacle sportif » toutes les se-

"Des Belges tournent un film :



33 MORTS !"

blur

er.
ent

s

chanté
milliers
le pont
de com-
la guer-
Michelle
fière de
tonique
Twentie-
les par-
Irés que
é flotter
tant ce
je suis
er pour

million
et seins
lle n'ar-
e de ses
le de sa
jeune
pas de
s'épar-
t les oc-
ierté au

radition
« body
ne des
une fille
audace
position
toute la

ublure
grâce à
ger. Sur
ra-ter-
ndre le

Ces jam
l'autre, s

ANCE 2

mau
Jea

ne,

eul»

comme un
je pense q... ce de camps de concentration en ex-Yougoslavie. Et qu'on ne peut rien faire », rugit-il.

Et le cinéma, le théâtre ? « Au théâtre, il ne se passe plus rien depuis longtemps. Le cinéma s'est embourgeoisé. Et ce n'est pas ce gâteux de Sautet, ni ce plagieur de Carax qui le sortiront de l'ornière. Pialat est le

Il entame un
cours.

toire ou les techn
à l'aide d'image
aussi miser sur le
d'un champion
mis à rude épreu
ciplines sport
connaît pas.

F.-S. — Commen l'émission ?

G. H. — On rece
sieurs invités.
exemple, tous les
olympiques sero
Marie-José Pérec
semaine prochain
rubriques comm
drine Domingue
des nouvelles te
tout ce qui est
sport. Mais auss
sur les « coulisse
phie Davant pré
re à travers la C
elle en décortiq
plateau. On pr
une voiture Cit
l'occasion du Pa
kin. Il y aura ég
portages origin
prochaines sema
de body-buildi
acrobatique par

F.-S. — Le rythme celui de « Stade 2

G. H. — Ce sera
daire, mais je v
prendre mes we
ne m'était pas
quinze ans ! Ce
aussi difficile ca
voir innover tou
mais je ne suis p
matière.

Val

URS DU F
IE OCKRE

Fran

SOUTIEN. Dan
qué, signé des
ces derniers aff
tien aux nouve
formation, « e
nouvelle formul
de Christine Oc
prouvent dans
jorité », mais n
pas disposer d
mains et matér
plir correctem
d'informer ».

« Le rendu
ressent » et «
travail et de vi
regrettent les
demandent «
leur donne le
saires pour atte
fixés, sans affa
existantes (12
aussi bien en
qu'en temps d'
mécontentemen
tions de trava
sistance de dis

nationale et les journalistes de Paris Ile-de-France avaient appelé à la grève, également pour le 28 septembre, afin de protester contre « l'aggravation des conditions de travail ».

Ce nouvel appel à cesser le travail fait suite à la tenue, mardi après-midi, d'une assemblée générale à laquelle a appelé « spontanément » la rédac-

TORD-BOYAUX

C'EST ARRIVÉ PRÈS DE CHEZ VOUS



■ De gauche à droite : André Bonzel, Rémy Belvaux et Benoit Poelvoorde, l'inénarrable interprète de Ben ■

Le 4 novembre, **C'Est Arrivé Près de Chez Vous** sort sur les écrans. Vous pouvez déjà préparer vos zygomatiques au choc qui les attend, car ce faux reality show en forme de reportage à peine avant-gardiste sur un serial killer belge est au moins aussi drôle et passionnant que ses trois auteurs : Rémy Belvaux, André Bonzel et Benoit Poelvoorde. Si le trio excelle avec une justesse de ton renversante dans l'art du comique décalé, il n'en oublie pas pour autant de donner un sens moral à leur bidonnade d'exception. Coup dur pour le film à quelques semaines de sa sortie, un jeune Belge de 17 ans a été arrêté le 24 septembre pour meurtre et tentative de meurtre dans la commune de Mouscron, l'un des lieux de tournage de **C'Est Arrivé Près de Chez Vous**. On murmure déjà que le film ne serait pas étranger aux déambulations criminelles de cet adolescent, ce qui risque de conforter les adversaires de **C'Est Arrivé Près de Chez Vous** dans leurs virulentes positions. On leur répondra que Stanley Kubrick himself avait déjà morflé à la sortie d'**Orange Mécanique** et que, pour une brebis galeuse, le reste du public sait parfaitement que tout ça, c'est du (tous en chœur) "Cinéma, Cinéma..." !

Entretien avec

Rémy BELVAUX
André BONZEL
Benoit POELVOORDE

(Certaines réponses regroupent les propos des trois compères, ce qui explique qu'elles ne soient pas précédées d'un nom)

HUMOUR BELGE

"On s'est aperçu avec le film que les Belges étaient très chauvins. Peut-être même plus que les Français ! On nous a souvent dit en Belgique, "Ah, c'est extraordinaire, c'est typiquement belge, très terre à terre, mais ça ne fera rire personne à part nous". Donc, à l'époque, on ne savait absolument pas si le public allait réagir à Paris ou Toronto de la même façon qu'à Bruxelles. On avait même un peu peur que les différences d'expression et l'accent belge rebutent les spectateurs étrangers. En fait, on s'est aperçu que ça ajoutait au charme du personnage, et le film a été bien reçu partout là où il a été présenté."

CISEAUX

"A Cannes, on a refusé plein de manifestations parce que le Festival de Tokyo nous voulait dans la sélection. On a bien le papier officiel comme quoi **C'Est Arrivé Près de Chez Vous** a été selectionné mais le film ne sera pas projeté à cause de la scène du viol. Les organisateurs ont apparemment réfléchi depuis Cannes et ne veulent plus de nous. Au départ, on a accepté de masquer les poils pubiens image par image, parce que c'est interdit au Japon. Mais ça n'a pas suffit. Alors, juste pour voir, on a envoyé un fax au festival expliquant qu'on acceptait de couper purement et simplement la scène, et on n'a pas réintégrer la sélection pour autant. C'est donc qu'ils ont un gros problème avec le film ! En France, on a juste écopé d'une interdiction aux moins de 12 ans. Par contre, ils ont censuré l'affiche (Cf *Impact* 39). La tétine aspergée de sang, ça les choquait. A la place, on a mis un dentier !"

REACTIONS

"Lors d'une projection à Cannes, quand Ben lance *"Les Jaunes, malgré tous leurs défauts, ils ont compris beaucoup de choses"*, trois Japonais se sont levés et sont sortis de la salle, hop ! Ce sont des choses qui arrivent et on n'y peut rien. Si quelqu'un se barre à la scène du viol, c'est qu'il n'a rien compris. La scène du viol, on l'a placée là exprès. C'est le moment où l'équipe de reportage atteint le point de non retour, que le film commence à soulever des questions et qu'on ne rigole plus librement comme avant. Mais celui qui reste jusqu'à la scène du viol, il vient quand même d'assister sans broncher au meurtre d'un gamin et d'une grand-mère !"

INSULTES

Benoit : "A Cannes, un journaliste m'a agressé. Il m'a dit que c'était dégueulasse, que c'était pire que Thierry Zino, un réalisateur belge réputé pour faire des films scabreux. Moi ça va, j'aime bien Thierry Zino."

Rémy : "Récemment, quelqu'un a téléphoné à ma mère : "Mais c'est horrible, madame, comment votre fils a-t-il pu faire ça ?"

André : "Quand on a reçu le Prix de la Jeunesse à Cannes, un mec est sorti furieux de la salle : "C'est ça la jeunesse d'aujourd'hui, c'est une honte ! Quand je pense que le CNC subventionne ce genre de truc ". Alors qu'on ne l'a même pas eue, l'aide du CNC !"

CONNERIE

"Les connards sont pour la plupart des gens logiques. S'il n'y avait pas une certaine logique dans le personnage de Ben, il n'existerait pas à l'écran. Nous, on a bien sûr piqué à droite à gauche des répliques entières de gens cons qui s'exercent en fait souvent dans le même registre : le rascisme (toutes les allusions xénophobes de Ben) et la condescendance (la façon dont il traite la femme de ménage dans la salle de boxe). On a carrément traité la condescendance raciste de manière outrancière, c'est le plus évident, le plus troisième degré, parce qu'il n'y a aucune raison d'êre condescendant. Et la condescendance raciste peut aussi se situer sur un plan professionnel, on s'en est aperçu en essayant de monter le film. En Belgique,

■■■

■ Ben (Benoit Poelvoorde) dans l'exercice de ses fonctions : une méthode radicale ! ■

■ ■ ■

quand un long-métrage se tourne, ça se sait immédiatement, tous les acteurs sont à l'affût. Et puis quand on les a rencontrés, c'était : "Un long-métrage, hum, hum... Faudrait déjà avoir tourné beaucoup de courts... C'est gentil quand même d'avoir pensé à moi..."

PRISE DE TETE

"Parmi les nombreuses interprétations du film, le truc le plus énorme qu'on a entendu concerne les tueurs du Brabant. Il y a deux trois ans, en Belgique, des mecs sont rentrés dans des grandes surfaces avec des riot-guns, ont piqué l'argent et se sont échappés en flinguant tout le monde sur le parking. C'est arrivé trois fois, et on n'a jamais su qui c'était. On sait simplement qu'il y a un géant de 2,20 m dans la bande et que des gens ont été suspectés sans être arrêtés. Il y a eu plein de théories sur l'affaire - un Français a même écrit un bouquin - et l'une d'elles avançait que la tuerie avait été organisée par l'Etat pour renforcer les mesures policières, ce qui entre nous est très probable mais n'a strictement rien à voir avec le film. Dernièrement, un journaliste nous a pourtant fait part d'une rumeur qui courait dans le milieu journalistique belge, comme quoi **C'Est Arrivé Près de Chez Vous** était un film commandité par on ne sait qui pour reposer chez le public la question des tueurs du Brabant et demander à l'Etat qu'il y réponde en démasquant les coupables. La rumeur veut donc que **C'Est Arrivé Près de Chez Vous** dénonce d'une manière déguisée l'attitude de l'Etat. Voilà un raisonnement digne de Ben !"

TELEPHONE ARABE

André : "En Italie, on nous a annoncé qu'on devait donner une conférence de presse. C'était la première, on avait la trouille, répondre à plein de gens, tout ça... Quand on est arrivé dans cette grande salle, il y avait deux journalistes ! On était plus nombreux qu'eux ! C'était cocasse parce qu'il y avait un homme, qui ne parlait qu'italien, et une femme, qui parlait italien et anglais, mais qui n'avait pas vu le film ! L'homme posait donc des questions en italien, qui étaient traduites en anglais par la femme, et je répondais dans un anglais approximatif que la journaliste traduisait pour finir en italien à son confrère ! A un moment, la journaliste a dû mal poser sa question, ou moi mal y répondre, toujours est-il qu'elle a cru comprendre qu'on avait vraiment tué des gens dans le film. Alors elle nous a regardé un instant, puis s'est tourné vers son confrère pour lui expliquer en italien, et lui, à son tour, nous a fixé quelques secondes, l'air inquiet ! Vous imaginez les titres des journaux : "Des Belges tournent un film : 33 morts" !"



■ Ben après un de ses forfaits favoris : se faire un facteur en début de mois ■

MACCHABEES

"Pour la scène où Ben découvre que la retenue d'eau où il jetait ses victimes est asséchée, on disposait d'un seul crâne, appartenant à André. Le reste, c'était des morceaux de mannequins qu'on avait empruntés, et qu'il fallait rendre en bon état ! On mettait une demi-heure pour descendre du haut de la falaise avec un bras ou une jambe. C'était tellement crevant qu'à la fin Benoit balançait carrément les morceaux d'en haut ! On a passé une journée entière à escalader cette falaise et à patauger dans la boue pour disposer les membres. Heureusement, la carrière asséchée est différente de celle où Ben se débarrasse des corps. On se serait mal vu la vider avec des seaux d'eau ! On nous a quand même demandé plusieurs fois comment on avait fait pour assécher le plan d'eau. Mais bon sang, on n'avait même pas de quoi se payer une bagnole !"

NATURISME

Benoit : "On a tourné la scène où je cours nu dans les dunes à la Mer du Nord. On l'a tournée deux fois ! Et en plein hiver ! André n'était pas satisfait du ralenti, et j'ai dû me regeler les couilles. Pendant le tournage, j'ai demandé à tout le monde, sauf André qui tenait la caméra, de se retourner. Aujourd'hui, mon zob a été vu par 120.000 personnes, rien qu'en Belgique ! Vous imaginez les gens qui développaient les rushes :

ils recevaient des scènes de famille avec ma mère dans l'épicerie, et après ils me voyaient courir à poil à la Mer du Nord !"

MOULES-FRITES

"La scène où Ben invite l'équipe à manger des moules-frites a également été tournée deux fois. D'abord dans un restaurant assez classe à la Mer du Nord. On était assez nombreux ce jour-là, huit je crois, et on a demandé au restaurant de faire des moules. Qui dit moules, dit frites, dit vin blanc, et on a bouffé comme des porcs en prenant tout notre temps. Vers deux heures, on commence à tourner, et une fille du restaurant vient nous voir : "Dites, il faut partir, parce qu'il y a des représentants qui viennent faire une démonstration de chaîne Hi-Fi". On n'était même pas prévenus... Résultat, on a ingurgité plein de moules et on n'a rien tourné !"

GERBE

"Finalement, on a tourné la scène du restaurant à côté de chez Rémy, un dimanche à 10 heures du matin. On avait acheté des frites la veille, qui ont passé la nuit dans le congélateur, parce que le restaurant ne servait pas de frites à cette heure-là. Les moules, c'était des coquilles vides qu'on avait nettoyées et remplies de vinaigre. Dans le film, si vous regardez bien, Rémy est le seul à y goûter et il tire une tronche pas possible. Quant au vomi, c'était des haricots froids à la sauce tomate, et on a tourné la scène en une prise alors que les premiers clients commençaient à arriver. On a disposé un bout de moquette par terre et beuarrglll, il suffisait de bien viser !"

CUITES

Benoit : "On en a pris une fois dans le bar, chez Malou, pour la séquence du Petit Grégory (*"Une larme de Gin, une rivière de Tonic, et la petite victime"*, NDLR) et pour la scène du cocktail. Là, j'étais complètement allumé, à tel point qu'on a tourné dans la continuité la scène de la dérive nocturne où je baise une poubelle. Dans la rue, on s'est fait insulter par des gens : "Allez faire vos conneries ailleurs !". Moi, bourré : "Eh ta gueule, j't'emmerde !" - "Viens l'dire ici, crétin !" - "J't'attends, connard !". Mais ça, on ne l'a pas gardé parce que le son n'était pas très bon..."



■ *Ben console Rémy après la mort malheureuse du caméraman* ■



■ *André Bonzel fait le point sur de la chair fraîche qui finira en chair à pâté* ■

NOIR

"On a eu du mal à trouver quelqu'un pour la scène où Ben tue un ouvrier noir et le déculotte ensuite pour voir s'il a une grosse bite. Le premier Noir qu'on a rencontré, on lui a fait lire uniquement sa scène, et il a bien sûr refusé. On s'est dit que, sortie du contexte, la scène aurait du mal à convaincre. On a donc donné l'intégralité du scénario à un deuxième Noir qui, après lecture, est venu nous voir : "Voilà, je trouve ma scène très drôle, mais à la fin du film, l'équipe de télé participe aux meurtres. Donc vous êtes d'accord avec les idées du tueur. Sans moi !". On savait plus quoi faire. Finalement, on a réussi à trouver un inconscient !"

ULTRA-VIOLETS

"On ne sait pas si Jennie, qui joue le rôle de la prostituée, en était vraiment une, et on n'a jamais voulu savoir. On sait juste qu'elle posait nue dans des magazines. D'ailleurs, les photos dans son appartement, c'est elle ! On n'a rien construit, rien inventé. Les miroirs, tout ça, tout y était. Même la lampe à ultra-violets au-dessus du lit, c'est une des premières choses qu'on a remarquée chez elle et qui nous a fait marrer. Ce que Ben dit à l'équipe, *"C'est bien parce que que pendant que tu fais l'amour, en même temps tu te fais bronzer le cul"*, c'est totalement plausible. Mais on n'a pas essayé !"

LESTAGE

Benoit : "Quand Ben explique à l'équipe comment immerger un corps - les différences de lestage suivant le poids des os si le cadavre est un vieux, un enfant ou un nain, c'est n'importe quoi. A tel point que le sujet revient deux fois dans le film et que je ne raconte pas la même chose. Je me suis planté !"

André : "Une fille qui s'occupait de la traduction pour le sous-titrage nous a même appelés : "Oui, alors Ben, il dit que c'est deux fois le poids du corps pour les nains, et après il dit que c'est trois fois le poids du corps. Qu'est-ce que je mets moi ?" !

DIALOGUES

Benoit : "On a coupé certaines tirades rascistes de Ben, sur les Italiens et les Japonais, parce qu'il y en avait déjà assez comme ça. Mais ça donnait des trucs du genre : *"La Camora, c'est la Rolls Royce de la pègre. Tu vois, les Italiens, c'est classique, ils te coupent les couilles et ils te les font bouffer. Mais les Japonais, non seulement ils te tuent, mais ils te sucent littéralement le sang, comme des vampires. Et ce sont des techniques ancestrales qui remontent à très longtemps, si bien que des fois tu retrouves des cadavres et tu ne sais pas bien"* etc... C'est fou ce que les dialogues du film peuvent avoir comme impact sur les gens. Dernièrement, j'étais en Belgique pour quelques jours et j'entendais dans la rue des passants qui meuglaient "Cinéma, Cinéma..." ou qui appelaient leur môme, "Gamin, reviens gamin...". Un compact-disc va d'ailleurs bientôt sortir avec plein de répliques du film !"

REALITY-SHOW

Benoit : *"L'Amour en Danger"*, c'est épouvantable. On regarde ça en se fendant la gueule alors que le couple sur le plateau fait office de victime. La télé réagit par rapport à la demande ; si elle lance une émission, c'est qu'en général le peuple en a envie. Attention hein, ce n'est pas forcément péjoratif. Mais quand vous êtes au restaurant et qu'un couple s'engueule à côté de vous, vous êtes gêné. Ce qui est inquiétant, c'est que la télé se nourrit de ce genre d'histoires et que les gens regardent. Guy Bedos dit très justement qu'aujourd'hui on montre plus vite son cœur que son cul. Quand on voit le public intervenir dans la relation, c'est aberrant : "Je crois que Patrice est de mauvaise foi avec Sandra. S'il était plus ferme, peut-être que sexuellement ça irait mieux...". Nous, on a commencé à écrire **C'Est Arrivé Près de Chez Vous** avant l'invasion des reality-shows. Et le film tombe bien pour dire qu'on est de plus en plus proche de la réalité."

■ Propos recueillis
par **Didier ALLOUCH** et
Vincent GUIGNEBERT ■

(Lire également entretien in *Impact* 38
et critique dans ce numéro, p. 42.)



IRA, RIRA PAS !

JEUX DE GUERRE

Il revient, il a vieilli, il n'est pas content et il a échangé sa valise diplomatique contre une caisse d'explosifs. Dans *Jeux de Guerre*, Jack Ryan est un héros comme tant d'autres, bête et discipliné, luttant contre des terroristes à l'avenant, coriaces et vengeurs...



En vacances, Jack Ryan trouve le moyen de sortir son flingue. Merci l'IRA !

Attention, le schématisme manichéen des ramollis du bulbe vient de frapper à nouveau aux Etats-Unis avec **Jeux de Guerre/Patriot Games**, un titre qui en dit long sur les intentions de l'entreprise. Vous connaissez peut-être l'histoire de ce journaliste de *Variety* (la bible d'Hollywood) qui a osé traiter le film de fasciste, provoquant une grosse colère chez *Paramount* USA, où l'on a aussitôt fait pression pour obtenir des excuses (et ce avec succès !). Attention, la logique défensive du studio envers leur chef-d'œuvre, on ne la qualifiera pas de fasciste, le film non plus d'ailleurs. Disons plutôt que la diplomatie affiche depuis quelques temps des rictus nerveux qu'on ne lui connaissait pas !

Lorsque débute **Jeux de Guerre**, Jack Ryan, l'agent de la CIA de **A la Poursuite d'Octobre Rouge**, a pris sa retraite depuis quelques mois. Mais ce qu'on remarque surtout en fait, c'est les 20 ans qu'il a pris dans la tronche ! Entre l'élégant Alec Baldwin et le grisonnant Harrison Ford (plutôt bien dans le film d'ailleurs), la série a carrément sauté une génération, ce qui promet pour **Clear and Present Danger**, le troisième volet annoncé des aventures de Jack Ryan. Dans le rôle, je propose d'ailleurs Gregory Peck ou Anthony Perkins (quoi il est mort ?! Mais c'est encore mieux !). De par son concept vieillot, **Jeux de Guerre** ne fait preuve d'aucun soucis de complémentarité avec **Octobre Rouge** et se fout par conséquent de la cohérence d'une série tuée dans l'œuf. Les scores moyens du film au box-office US le prouvent : le Jack Ryan millésimé 92 ne réussirait même pas à concurrencer un James (mori)Bond !

Le final débilitant de **A la Poursuite d'Octobre Rouge** n'annonçait en rien une reprise éclatante avec **Jeux de Guerre**. Souvenez-vous : le Capitaine Markus (Sean Connery), un ruskoff pro-yankee, rejoignait l'Ouest en laissant ses officiers cocos à la dérive meugler des phrases se terminant invariablement par "ski", "lev" ou "itch". Et l'on parlait alors d'un film prônant le rapprochement Est-Ouest ! L'Amérique, terre d'accueil des déçus du communisme et des hostiles au régime, se posait plutôt là en sauveur des âmes perdues et autres ânes bâtés. Dans **Jeux de Guerre**, ce sont les Irlandais qui font les frais du patriotisme exacerbé de la série. En vacances en Angleterre avec sa petite famille, Jack Ryan ne peut s'empêcher de mettre les pieds dans le plat. Témoin d'un attentat contre un membre de la famille royale, l'ex-agent de la CIA, en proie à de forts relents de justice et en souvenir de nombreux bons et loyaux services, met son grain de sel dans la fusillade et plombe une cagoule noire. Le frère du défunt terroriste, membre de l'IRA jugé puis écroué, n'a plus qu'à se venger du touriste gaffeur en s'attaquant à sa famille, quitte à passer outre les directives politiques du groupuscule. Ryan, à qui la CIA demande de rempiler en tant qu'analyste, devra alors se battre sur le terrain pour sauver sa peau.

Un scénario de type revanchard que le réalisateur australien Phillip Noyce achève lourdement en tombant dans une caricature qui relève de l'inconscience. Les membres de l'IRA semblent uniquement préoccupés par la mort de la Couronne et font rapidement l'impasse sur leurs revendications pour nourrir une fiction complètement à la masse, alternant suspense bas de gamme et action sous-bondienne avec un sens aigu de la médiocrité. Pour ne pas laisser le public américain en pleine confusion morale, Noyce délimite une franche frontière entre (bon) Anglais et (mauvais) Irlandais. Les terroristes mettent des perruques rousses, boivent de la bière, ont des noms qui commencent par "O" et n'hésitent pas à se flinguer entre eux pour incompatibilité d'humeur ! Un gros plan sur une tasse de thé est là pour rappeler malgré tout qu'entre l'Angleterre et l'Irlande, on s'attache aux traditions. Merci pour le cours d'histoire ! Quant à Jack Ryan, rallié à la cause des royalistes sans justification aucune, avec son air détaché de père de famille pantouflard, il ne fait ni dans la dentelle ni dans la neutralité, et abat la carte de l'interventionnisme en bon sous-lieutenant du gouvernement américain. A la guerre froide soutenue par McTiernan dans **Octobre Rouge**, formidable d'efficacité dans son genre, on préfère dans **Jeux de Guerre** les effets rambomaniaques et les mouvements armefatalesques. Mais qui connaît la recette ne sait pas forcément l'appliquer !

Sans faire pencher la balance du bon côté, une seule et unique scène de **Jeux de Guerre** tente de sauver in extremis la mise. La CIA décide d'éliminer radicalement les terroristes retranchés dans un camp d'entraînement au Moyen-Orient. Retransmis via un satellite dans les bureaux de Washington en images infra-rouges, ce mini-génocide montré comme une opération guerrière courante a au moins le mérite de ne pas provoquer les applaudissements de l'assistance et donc de faire chanceler les assises morales d'une telle méthode. Mais ce petit pavé dans la mare ricoche plus à la surface qu'il ne provoque de remous dans le fond...

Vincent GUIGNEBERT

UIP présente présente Harrison Ford dans une production Paramount Pictures *JEUX DE GUERRE (PATRIOT GAMES* - USA - 1992) avec Anne Archer - Patrick Bergin - Sean Bean - James Earl Jones - Richard Harris **photographie de** Donald M. McAlpine **musique de** James Horner **scénario de** W. Peter Iliff & Donald Stewart d'après le roman de Tom Clancy **produit par** Mace Neufeld & Robert Rehme **réalisé par** Phillip Noyce
21 octobre 1992 **1 h 57**

harrison ford

L'ANTI-HEROS

Son nom est synonyme de grande aventure, d'héroïsme. Mais le comédien n'aspire pas à ce titre envié de tous. Tour à tour Han Solo, Indiana Jones et Jack Ryan, Harrison Ford préfère paradoxalement la réflexion à la castagne. Ce qui ne l'empêche pas de cogner après avoir gambergé !



■ *Jack Ryan (Harrison Ford) : un anti-héros qui n'hésite pas à jouer les patriotes* ■

"On ne peut guère dresser un portrait type du héros. Tous les jours, on trouve dans les journaux l'histoire d'un gars qui rentre dans un immeuble en flammes pour sauver des gosses. Avant cet événement, l'existence du gars était rigoureusement paisible, normale. Rien ne le prédestinait au statut de héros. Voilà ce que je recherche à travers mes rôles. Ce qui m'intéresse : les personnages, leurs émotions, leur charisme". D'emblée, Harrison Ford arrache l'étiquette qu'on était évidemment prêt à lui coller, celle de super-espion à la James Bond. Après le Han Solo de la **Guerre des Etoiles** et Indiana Jones, la tentation était grande d'assimiler Jack Ryan au cartel des as du laser ou des arabesques au fouet. *"La CIA ressemble à n'importe quelle administration. Pour me documenter en vue du tournage de* **Jeux de Guerre**, *j'ai visité leurs locaux. Immédiatement, j'ai eu l'impression de rentrer dans les bureaux de n'importe quelle compagnie d'assurance. Parler avec les gens qui se trouvaient là était le plus intéressant. Mais ça l'est toujours quel que soit le rôle. La facette humaine renforce immanquablement le personnage".* Ce versant caché du héros, Harrison Ford ne cesse de l'explorer d'un film à l'autre. **Blade Runner, Frantic, Présumé Innocent, Witness**... Rien que des personnages seulement forts en apparence. Harrison Ford ne cesse d'en égratigner le vernis même si la façade affiche toujours le mot magique : HEROS.



■ *Jack Ryan bastonne un terroriste sous l'oeil imperturbable de la caméra* ■

"Etant gosse, je n'idolâtrais pas les vedettes de cinéma. Le seul homme à susciter mon admiration était Abraham Lincoln ; je pensais qu'il était l'un des grands hommes de l'histoire de l'humanité. Mais en grandissant, les choses se compliquent ; vous appréhendez l'Histoire de manière différente. Et plus vous la comprenez, moins vous avez besoin de vous reporter à des héros. Je ne comprends absolument pas les héros que le cinéma nous montre. De plus, je ne pense pas que les vénérer, en faire le pivot de votre vie, soit une bonne attitude". Harrison Ford s'adresse bien sûr à tous ceux qui vouent un culte vibrant à Han Solo et Indiana Jones. Les mêmes qui espèrent voir en Jack Ryan la réplique américaine de 007. *"Je n'ai aucune affection particulière pour les espions. Pour moi, ce sont des gens ordinaires, des fonctionnaires comme tant d'autres"* leur répond le comédien heureux que son Jack Ryan soit en fin de compte un père La Pantoufle préférant le bonheur de sa femme à la fréquentation douteuse des barbouzes. *"**Jeux de Guerre** touche aux côtés humains de la violence. C'est ainsi que Jack Ryan est*

■ *Blessé à l'épaule par une balle irlandaise, Jack Ryan savoure des vacances forcées à l'hôpital* ■

acculé dans une impasse ; il doit réagir pour protéger sa famille d'une répression sanglante. Lorsqu'il doit user de la violence pour endiguer l'action des terroristes, des forces contradictoires le déchirent intérieurement. En assistant, par l'intermédiaire d'un satellite, à l'anéantissement des terroristes, Jack Ryan ne trépigne pas de joie. Il culpabilise même". Il se sent coupable d'assister au spectacle glacial d'un massacre humain, des "méchants" pourtant, réduits à l'état de simples points sur un écran. Un jeu d'arcade impitoyable. "*Cette séquence fait l'unanimité. Jusque là, Jack Ryan n'est réellement impliqué dans la violence de la situation que par réaction à la menace des terroristes de l'IRA. Brusquement, il devient le vecteur de la violence. Jack Ryan régresse, son personnage évolue. Provoquer ainsi la mort de nombreux hommes lui confère une réelle ambiguïté qui le sort définitivement du simplisme. Dans cette séquence, j'essaie à la fois de faire passer sa révolte et sa résignation face à ce massacre*". Message reçu cinq sur cinq.

"*Jack Ryan est une extension de Harrison Ford lui-même. Il lui ressemble comme un frère. Harrison Ford est en effet un esprit pragmatique qui s'efforce de donner à ses personnages un maximum de crédibilité et réunit pour ce faire une documentation impressionnante. Après notre première visite à la CIA, il a immédiatement commencé sa préparation en étudiant les méthodes de travail d'un analyste, l'histoire de la CIA et des services de renseignements*" témoigne de son côté le réalisateur Phillip Noyce, pas plus enclin que son interprète à enfermer Jack Ryan dans une tour d'ivoire. "*Contrairement à James Bond, Jack Ryan n'est pas entouré d'une flopée de naïades !*". Si Jack Ryan n'est définitivement pas l'enfant de Ian Fleming, Harrison Ford fut, malgré lui, un héros involontaire, échappant de peu à la mort lors du tournage du morceau de bravoure final dans un bassin rempli de 4 millions de litres d'eau et secoué de creux de 1,20 m. "*C'est l'exemple type de ce qu'une certaine presse déduit d'incidents tout à fait bénins. Selon ce journal, j'aurai été gravement blessé au fond du bassin. En fait, je me suis seulement cogné la tête à la paroi du réservoir. Cela m'a uniquement gratifié d'une bosse minuscule qui n'avait pas besoin du moindre pansement. Le tournage d'un film est toujours une entreprise ardue, même si la préparation mentale compte davantage que l'entraînement physique. Se concentrer sur le personnage, prendre les bonnes décisions..., voilà qui est plus délicat que courir, sauter et tomber devant les caméras*".

Délicate s'avère également la succession de Alec Baldwin, lauréat du rôle de Jack Ryan dans **A La Poursuite d'Octobre Rouge** dont le script passe entre les mains d'Harrison Ford. "*Harrison Ford constituait notre premier choix*" insiste le producteur Mace Neufeld. "*A la lecture du livre de Tom Clancy, j'ai immédiatement pensé à lui. Malheureusement, il a refusé notre offre sous prétexte que le personnage du commandant de sous-marin Marko Ramius l'intéressait davantage*". Alec Baldwin étant pris par les



■ *Jack Ryan protège sa petite famille des brutales revendications de l'IRA* ■

représentations de "Un Tramway Nommé Désir" en compagnie de Jessica Lange sur la scène de Broadway, le script de **Jeux de Guerre** atterrit ironiquement entre les mains de Harrison Ford, désireux de se remettre au cinéma d'action après **A Propos d'Henry**. Aussitôt le contrat **Jeux de Guerre** signé, le romancier Tom Clancy proteste énergiquement. A 49 ans, Harrison Ford serait bien trop âgé pour incarner Jack Ryan. Mais Clancy met rapidement un bémol à son coup de gueule. Il est vrai que la perspective d'un gros chèque pour l'adaptation prochaine de **Clear and Present Danger**, troisième tome des aventures de Jack Ryan, a de quoi modérer ses ardeurs partisanes. Et l'avance de 5 millions de dollars pour **The Sum of All Fears** contribue probablement à une plus grande tolérance.

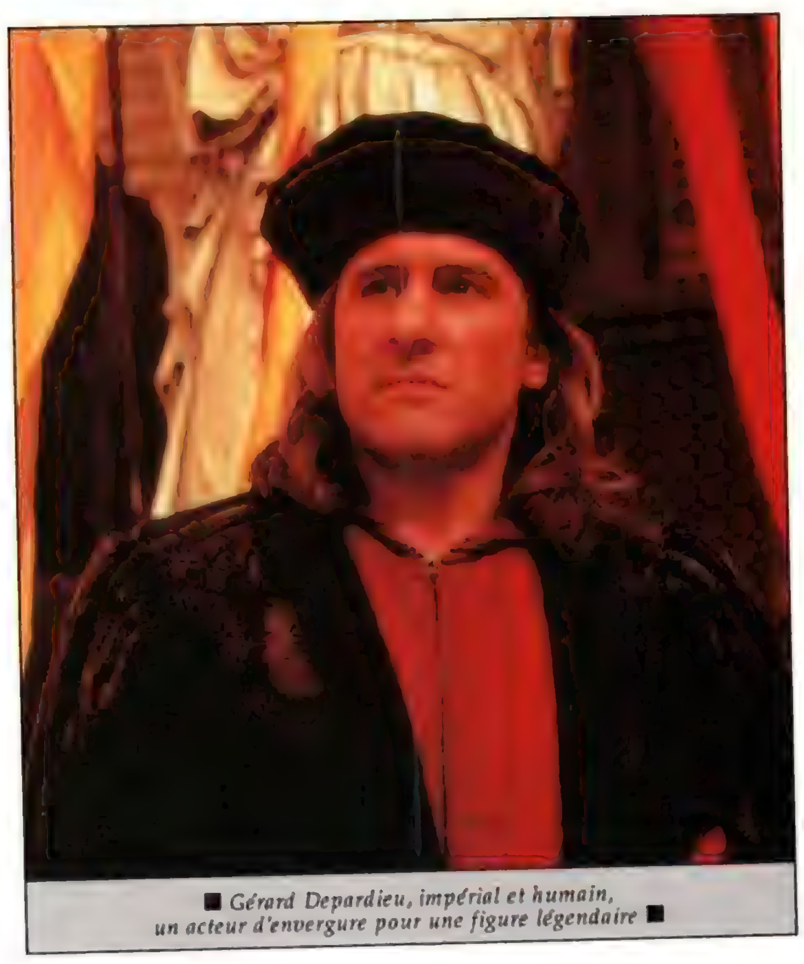
Harrison Ford retrouvera-t-il donc Jack Ryan pour **Clear and Present Danger** prévu en 1993 ? "*Je n'ai jamais eu l'intention de devenir un spécialiste du film d'action. Le public me considère pourtant comme tel parce que mes succès les plus importants sont liés au genre. Pour éviter d'être catalogué après* **Jeux de Guerre**, *j'enchaîne sur un projet qui rejette au maximum l'action. En ce qui concerne une nouvelle séquelle à* **Octobre Rouge**, *la Paramount ne m'a pas encore contacté car aucun contrat ne me contraint à incarner de nouveau Jack Ryan. Pour Indiana Jones, c'était également ainsi. Je n'avais aucune obligation. Je prenais ma décision après lecture du scénario. Je ferai de même avec Jack Ryan*". Mais la rumeur prétend déjà que, oui, Harrison Ford sera Jack Ryan dans **Clear and Present Danger**. Auparavant, ce défenseur farouche des valeurs humaines enfilera la redingote et les éperons de Buffalo Bill dans **Hickoc & Cody**. Héros dans la légende, exterminateur d'Indiens et de bisons dans la réalité. Une vraie source de dilemmes et de réflexion en prévision. Harrison Ford adore ça !

■ **Marc TOULLEC** ■

MARÉE BASSE

1492 Christophe Colomb

Une grande fresque, un film ambitieux, des noms prestigieux, des moyens colossaux pour une production européenne... Et un sentiment mitigé, la désagréable impression que ce Christophe Colomb n'a pas ramé dans le bon sens. Elle est encore loin son Amérique !



■ *Gérard Depardieu, impérial et humain, un acteur d'envergure pour une figure légendaire* ■

"*Le plus grand film européen jamais produit, l'un des plus gros budgets du cinéma indépendant*". C'est ainsi que le producteur Alain Goldman présente son **Christophe Colomb**, projet dont la genèse remonte à une visite de Roselyne Bosch dans les archives de Séville. Alors journaliste au *Point*, elle prépare un article sur la commémoration du 500ème anniversaire de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. Christophe Colomb, un nom magique, un inconnu célèbre, une figure imprécise, mal esquissée par les manuels d'histoire et les historiens. Le flou qui voile l'image du grand navigateur suscite la curiosité de Roselyn Bosch dont l'enthousiasme croît au fur et à mesure que ses recherches avancent. "*Il y a mille façons de décrire Colomb. Nous aurions pu le dépeindre comme un bigot, un ambitieux... On pouvait prendre des directions très diverses. Ce qui m'intéressait, c'était le fait qu'arrivé dans le Nouveau Monde, il invente quelque chose d'original, s'efforce d'établir un rapport harmonieux avec les Indiens, tente d'édifier une société où tout le monde travaille, y compris les nobles. Ses contradictions me fascinaient également : son obstination, son courage, sa douceur, son humanisme, mais aussi sa brutalité proprement médiévale, typique des hommes de son temps*". Des paramètres qui offrent une souplesse unique dans le cinéma historique. Mais la relative liberté d'interprétation peut aussi tendre des pièges. Selon certains historiens, Christophe Colomb était un petit gros, frère jumeau de Coluche. Difficilement admissible dans une production de 45 millions de dollars !

A Christophe Colomb, il faut une aura cinégénique, une stature, un charisme. Le charisme justement, un récif sur lequel échoue l'autre **Christophe Colomb**, le projet concurrent de John Glenn. Dans le rôle titre, un comédien français du nom de George Corraface, une espèce d'Indiana Jones médiéval, d'Errol Flynn battant le fer plus que de raison, de gentil-gentil au sourire *Pepsodent*, à la coiffure trop soignée. Ridiculissime ! "*Christophe Colomb est un homme extrêmement complexe. Il n'est ni un saint, ni un démon ; il est complètement, totalement humain*" continue Rosalyne Bosch. Et qui pourrait le mieux allier cette puissance de la nature à l'imperfection inhérente à l'espèce humaine ? Gérard Depardieu bien sûr, Depardiou pour les Américains. C'est d'après toute une série de portraits de Christophe Colomb parus à la une d'un quotidien britannique que Ridley Scott soulève l'idée d'embaucher le Français, "*mon premier et seul choix*" dixit le réalisateur de **Blade Runner**. Le comédien tricolore le plus connu du public anglo-saxon adhère aussitôt à la proposition avec toute la fougue qu'on lui connaît. "*Je ne savais pas grand chose de Christophe Colomb. N'ayant guère fréquenté l'école, j'ignore beaucoup de l'Histoire, mais j'exerce un métier qui me permet de rattraper mon retard. En lisant le scénario de Roselyne Bosch, j'ai rencontré un Christophe Colomb humaniste, même s'il s'est livré à l'exclavage. Il n'avait pas un*

grand sens du pouvoir, mais sa pugnacité lui a permis de négocier 10 % de l'or découvert. A l'encontre du pouvoir religieux, il a prouvé que la Terre était ronde, qu'elle était nullement une plate-forme bordée par une abîme que des monstres habitent". Depardieu s'emporte, exhulte, se répand en larges gestes. Son Christophe Colomb, il l'aime. *"C'est un artiste. Sa dimension mystique m'a interpelé. En lui, j'ai même retrouvé des similitudes avec Cyrano de Bergerac. Comme lui, Christophe Colomb est un allumé, quelqu'un qui veut décrocher la lune".*

La lune, il va falloir que Depardieu en décroche un petit fragment pour rentrer dans la peau du personnage, car la langue de Shakespeare ne lui est guère familière. Si **Green Card**, situation oblige, lui permet de bredouiller l'anglais, **Christophe Colomb** lui impose une grande discipline linguistique. *"C'est là le grand challenge du film car c'est frustrant de ne pas comprendre tout ce qu'on dit. De plus, quand vous êtes là, devant 500 figurants crevant de chaleur, il est vraiment déplacé de bafouiller sur une réplique".* Contre toute-attente, Depardieu s'en tire avec les honneurs. Quelques minutes de crissement pour l'oreille et son accent français passe pour une caractéristique du personnage. Si l'anglais de Depardieu ne gêne finalement qu'une dizaine de minutes, le temps de s'y habituer, **1492, Christophe Colomb** choque par le peu de temps réservé à la traversée de l'Atlantique à proprement parler, tout au plus une dizaine de minutes. Pour qui Christophe Colomb est avant tout une aventure maritime, une bataille contre les éléments déchaînés de l'océan, la déception est cruelle. Ce qui était attendu comme le morceau de bravoure de cette gigantesque production se réduit à une peau de chagrin. Quelques considérations express sur la vie de l'équipage, une menace de mutinerie (nous ne sommes pas sur le Bounty, mais quand même !), la famine probable... A peine a-t-on deviné la souffrance des marins que le brouillard se lève pour révéler la côte de San Salvador. *"En fait, le voyage n'a pas été si long. Il a seulement duré 33 jours. Les équipages des trois caravelles n'ont pas subi d'événements particuliers. A part la chaleur et les superstitions, rien ne justifiait un développement de cet épisode. Selon moi, les marins de la Santa Maria, la Pinta et la Nina constituent une métaphore ; ce sont les premiers astronautes confrontés à l'inconnu".* Ridley Scott défend bien ce point de vue, mais le temps imparti à l'aller déséquilibre le film, lui ôte tout magnétisme, toute puissance légendaire, tout attrait de l'aventure, des éléments indispensables, même à la vérité historique.



■ *La Santa Maria, le navire-amiral, accoste pour la première fois au large des côtes américaines, à San Salvador plus exactement* ■

Un voyage plus long aurait laissé le temps de pénétrer à l'intérieur de **Christophe Colomb**, de comprendre les doutes du navigateur, ses motivations, ses rapports conflictuels avec les autres protagonistes. Mais en prenant ce fulgurant chemin de traverse, Ridley Scott perd le film. Dès lors, le gouvernail tourne à vide...



■ *Isabelle la Catholique (Sigourney Weaver), alliée précieuse de Christophe Colomb* ■

Balotté par l'indécision d'un scénario en friche, **1492, Christophe Colomb** dérive dès lors dans les eaux du superflu, de l'académisme et de l'anachronisme. *"Le film est fidèle aux déroulements des événements, mais pas dans les détails ; ils sont inconnus. On connaît les dates, les découvertes, mais pas vraiment la manière dont ça s'est passé. Après des recherches minutieuses, on a récolté une somme de documentation qui aurait donné un film de 20 heures. Il fallait choisir des personnages"* explique Roselyne Bosch. Dommage que ces choix soient des erreurs. Moxica, par exemple, détonne dans pareil contexte. Un jubilatoire méchant de série B, roulant des yeux, tout de noir vêtu et proférant de lourdes menaces dans un film plaçant très haut l'alibi historique. C'est rigolo, mais pas crédible pour un écu. Délirante aussi la séquence du cyclone s'abattant sur l'église. La foudre frappe une croix qui s'enflamme aussitôt devant un Colomb pétrifié : ça passe pour **Les Chevaliers de la Table Ronde**, version hollywoodienne années 50, mais pour **Christopher Colomb** années 90, ça blesse... Toute la partie "Amérique" du film est ainsi, en rupture avec l'Histoire, trop schématique, trop superficielle. On en vient à regretter la dernière version des **Révoltés du Bounty**, les jungleries cannibales de Ruggero Deodato... Ridley Scott sauve quelques meubles du naufrage, quelques belles séquences lyriques, quelques plans magnifiques du visage de Gérard Depardieu. Mais mettre en images un script-puzzle, même avec un sens aigu du cadre et du spectacle, n'aboutit à rien.

Alors, heureux qui comme Colomb a fait un beau voyage ? Le film conclut à un désastre. Pas d'or ou peu en Amérique, des centaines de morts. Et Christophe Colomb, miné par la maladie, tombant, après quelques années de cachot, dans une semi-disgrâce. Il n'aura de l'Amérique découvert que les contreforts, quelques îles. Le continent, à seulement une embardée de mer supplémentaire, étant pour la première fois foulé du pied par Amerigo Vespucci. Dur pour l'homme. Et pour le film.

■ **Marc TOULLEC** ■



■ *Christophe Colomb lors de son deuxième voyage dans une contrée qu'on n'appelle pas encore Amérique. La tension monte déjà* ■

Gaumont présente Gérard Depardieu dans une production **Légende Production/Percy Main** ***1492 CHRISTOPHE COLOMB*** (France/Espagne/Grande-Bretagne - 1991/92) avec Armand Assante - Sigourney Weaver - Angela Molina - Michael Wincott - Fernando Rey - Kario Salem - Tcheky Kario - Kevin Dunn - Frank Langella **photographie de** Adrian Bibbles **musique de** Vangelis **scénario de** Roselyne Bosch **produit par** Alain Goldman - Roselyne Bosch - Marc Boyman - Ridley Scott **réalisé par** Ridley Scott

12 octobre 1992 **2 h 42**

EN RÉSUMÉ

JEREMY PAUL KAGAN
réalisateur de **Par l'Epée**



L'après-guerre du Vietnam dans **Héros**, le film noir modernisé pour **The Big Fix**, la description du Brooklyn juif des années 50 dans **L'Elu**, **L'Arnaque 2**, **Natty Gann**... Jeremy Paul Kagan est un cinéaste éclectique, inclassable, surprenant... Il le prouve une fois de plus avec **Par l'Epée**, affrontement autant physique que psychologique de deux escrimeurs d'exception...

Cela fait maintenant deux ans que *Par l'Epée* est fini. Et le public américain ne l'a pas encore découvert...

La maison de production du film a été absorbée par *Sony*. Du jour au lendemain, tous mes interlocuteurs ont été virés. Les nouveaux dirigeants ignoraient jusqu'à l'existence de **Par l'Epée**. Six mois durant, personne ne s'en est donc soucié. Une tragédie pour moi. Puis, le type qui s'occupe de la distribution a visionné le film. Il l'a aimé et regrette aujourd'hui ne pas l'avoir vu plus tôt ! La sortie de **Par L'Epée** en France est donc la première chance pour le film d'être présenté au public.

Vous travaillez sur des sujets très différents les uns des autres, mais votre participation à un film comme *Par L'Epée* surprend assez...

C'est suite au départ du premier metteur en scène, qui ne s'entendait pas avec les comédiens, que je suis arrivé sur le projet. Pourquoi moi ? Peut-être à cause de ma réputation de bon directeur d'acteurs. Evidemment, entre



■ *Benoit Poelvoorde, le killer, et son papy à la ville comme à l'écran, Hector Pappaert* ■

c'est arrivé près de chez vous

Que Brian de Palma ait adoré **C'Est Arrivé Près de Chez Vous** n'est pas forcément une référence, surtout après **L'Esprit de Caïn**. N'empêche que **C'Est Arrivé Près de Chez Vous** est un drôle de film, monstrueux, décapant, caustique. Un film qui décolle les papiers et foudroie d'indignation les braves gens, ceux qui pourtant se gargarisent de reality shows. Les envoyer à **C'Est Arrivé**, c'est les expédier au casse-pipe, leur mettre le nez dans le caca. Logique que le film les insupporte, que Ben, le tueur de smicards, de facteurs et de mémés, leur retourne l'estomac et leur ronge le cervelet. Bien fait. Voilà du cinéma en liberté, libre de penser et de montrer tout ce qu'il ne faut pas penser et montrer dans une soirée entre gens de bonne compagnie, du cinéma provocateur, sarcastique, comme télécommandé par un trio de Coluche défoncés... **C'Est Arrivé** soulève soit l'indignation et les estomacs, soit l'enthousiasme. On a choisi la seconde option pour le culot, l'esprit hérité de Reiser, la verdeur du langage, la robustesse de l'humour. Et aussi pour de magnifiques numéros musicaux absents des albums de Patrick Bruel ("J'ai chié la nuit, j'ai chié le jour"), pour un sublime poème en hommage aux pigeons, pour une gamelle de moules copieusement arrosée de vomi, pour un sac poubelle sauvagement sodomisé, pour un passionnant cours de lestage des cadavres, pour un plaidoyer rendant justice à la logique de l'immobilier japonais... Il y a mille raisons de s'emporter pour ce film bricolé avec trois fois rien, ce collage de pellicules piquées à droite et à gauche. C'est hilarant, anticonformiste, parfois dur à encaisser, mais la philosophie de l'existence enseignée par Ben le prolo-killer fait déjà école dans le cercle des initiés. Comme quoi, le cinéma belge ne se réduit pas aux films américains de Jean-Claude Van Damme.

■ **Marc TOULLEC** ■

AAA présente Benoit Poelvoorde dans une **production Les Artistes Anonymes** *C'EST ARRIVE PRES DE CHEZ VOUS* (Belgique - 1990/91) avec Rémy Belvaux - André Bonzel - Jacqueline Poelvoorde-Pappaert - Nelly Pappaert - Hector Pappaert - Jenny Drye - Malou Madou - Willy Vandenbroeck - Rachel Deman - André Laime **musique de** Jean-Marc Chenut **photographié, écrit, produit et réalisé** par Rémy Belvaux - André Bonzel - Benoit Poelvoorde avec la collaboration de Vincent Tavier pour l'histoire et les dialogues

4 novembre 1992 **1 h 35**

L'Elu et Par L'Epée, les différences sont importantes. Dans un sens, je suis heureux de me consacrer à des genres très variés. Professionnellement, toutefois, ce n'est pas très bon car les producteurs préfèrent confier leurs scripts à des spécialistes de tel ou tel genre. Ayant touché un peu à tout, il est difficile de me situer.

Par L'Epée contient de très grandes valeurs morales. En êtes-vous conscient ?

Par L'Epée est une métaphore de l'agression et de la défense, de notre manière courante, quotidienne, de nous comporter. On porte tous des épées dans nos coeurs, dans nos esprits, dans le but de nous protéger des autres, de réduire notre vulnérabilité. Ces épées dissimulent notre peur de nous livrer, de nous exposer. Il s'agit là de la facette noire de l'épée. En revanche, l'épée permet une extension de cet esprit, elle est synonyme de discipline. L'escrime est un sport qui confère à l'intellect et au corps un véritable raffinement, une majesté unique. Pour être un bon escrimeur, il faut être intelligent, malin, capable d'anticiper sur les conséquences de tous vos gestes. Dans le même temps, le contrôle du corps doit être absolu. Le côté négatif de l'escrime s'exprime dans le film à travers le personnage d'Eric Roberts et celui du jeune élève ; tout deux se protègent contre leurs propres sentiments. Maximilian et Alexander voient en eux le meilleur et le pire de chacun. Maximilian voit en Alexander l'homme qu'il était autrefois et Alexander retrouve en Maximilian l'image de son père.

Si vous remplacez l'escrime par un art martial quelconque, pensez-vous pouvoir raconter la même histoire ?

Honnêtement, non. Une large part du scénario de Par L'Epée provient de l'image historique de l'escrime dont l'impact sur les jeunes est précisément lié à l'épée lumineuse de **La Guerre des Etoiles**. Peut-être est-ce possible avec un art martial comme le kendo. Mais cela n'a rien à voir avec ce qu'on entend aujourd'hui par arts martiaux, comme le kickboxing par exemple. L'escrime tient une place importante dans **Par l'Epée**, mais cela n'est pas le sujet principal. En fait, **Par l'Epée** transcende l'escrime dont l'univers est totalement inconnu du cinéma. Au départ, nous avons un sujet neuf, l'escrime, et, au finish, un conflit entre deux personnes qui se partagent culpabilité et responsabilité. Et ça, les gens connaissent.

Les comédiens ont dû subir un sacré entraînement pour passer pour d'exceptionnels bretteurs à l'écran...

Eric Roberts et F. Murray Abraham ont tout deux une formation classique. En étudiant Shakespeare, ils se sont aussi initiés à l'escrime. Pour son plaisir propre, Murray avait déjà suivi des cours. Eric Roberts est un athlète, et il s'est donc vite adapté. Ils apprenaient chacun de leur côté. Et pendant les cinq mois d'arrêt du tournage, suite au départ du précédent réalisateur, ils ont poursuivi l'entraînement. Le jeune, Chris Rydell, en a vraiment bavé. Il devait s'y atteler matin et soir, y compris après une journée de tournage. Lorsque vous tenez une épée, vous êtes en nage au bout de cinq minutes. La tension est forte, les poussées d'adrénaline terribles. L'escrime est un sport extrêmement exigeant, plus fatigant qu'on ne le croit.

Le duel final entre F. Murray Abraham et Eric Roberts constitue un joli morceau d'anthologie, digne des meilleurs Errol Flynn. Comment êtes-vous parvenu à ce résultat ?

J'ai d'abord visionné tous les grands combats à l'épée de l'histoire du cinéma. Ensuite, j'ai longuement discuté avec le maître d'armes du film, Bob Anderson qui a 70 ans, afin de déterminer une chorégraphie bien spécifique. Le duel devait débuter de manière très simple, très professionnelle, pour aboutir à un combat sauvage, brutal. Du gracieux, on passe à la brutalité, à la laideur. L'évolution du combat est pour beaucoup dans son efficacité. Pour cette scène, la production prévoyait deux doublures, mais les comédiens ont insisté pour la tourner eux-mêmes. Murray Abraham s'est foulé le poignet. Toutefois, il n'a rien dit à personne, sachant que nos délais étaient serrés !

■ Propos recueillis par Marc TOULLEC et traduits par Didier ALLOUCH ■

obsession fatale



■ *Ray Liotta* ■

Hollywood aime faire peur aux Américains nantis. A ceux qui pètent dans la soie, habitent de belles maisons avec piscine, votent George Busch, élèvent de beaux enfants promis à l'université. Une recette qui marche du tonnerre dans **La Main sur le Berceau**, cas récent de violation de domicile. Dans **Obsession Fatale**, pas de nurse infanticide, pas de sadique écumant, mais un flic apparemment tout à fait normal, plutôt sympathique même, et ne rêvant qu'à la paisible existence des privilégiés en compagnie d'une jolie femme aimante. Il peut toujours rêver. Car Michael Carr possède tout ce que le flic Pete Davis désire : l'argent, la maison, et la ravissante épouse. Pete Davis pète les plombs, prend ses désirs pour des réalités, profite de sa fonction pour nuire à son rival, lequel échoue derrière les barreaux pendant que le maniaque mijote un dîner aux chandelles !
Ah, la belle histoire mille fois racontée, souvent en mieux, avec davantage de punch dans la mise en scène et de véracité dans les rapports. Scénariste et réalisateur en sont encore réduits à planquer les cadavres dans les placards et à ressusciter le dingue pour une ultime charge. Autant dire que c'est bourré de clichés, de déjà-vu, que toutes les situations ont déjà été exploitées jusqu'à la corde, que rien dans la mise en scène fonctionnelle de Jonathan Kaplan ne provoque le grand frisson, que la morale sera sauve, que les sévices du maniac cop sont tous plus prévisibles les uns que les autres... Comme **La Main sur le Berceau**, **Obsession Fatale** a obtenu un immense succès aux Etats-Unis. C'est à désespérer...

■ **Emmanuel ITIER** ■

Twentieh Century Fox présente Kurt Russell - Madeleine Stowe - Ray Liotta dans une production Largo Entertainment *OBSESSION FATALE (UNLAWFUL ENTRY* - USA - 1991) avec Roger E. Mosley - Ken Lerner - Deborah Offner **photographie** de Jamie Anderson **musique** de James Horner **scénario** de Lewis Colick **produit** par Charles Gordon **réalisé** par Jonathan Kaplan

23 septembre 1992 **1 h 51**

la nuit du défi



■ *James Woods & Lou Gosset Jr.* ■

A Hollywood, aujourd'hui, on copie, on adapte, on remake, on allonge la sauce, bref on manque singulièrement d'imagination. Alors dès qu'un scénario, même très légèrement différent des autres, se retrouve sur le marché, c'est la ruée des producteurs pour s'en accaparer les droits. Les pontes de *MGM* ont sans doute trouvé l'idée de départ de **La Nuit du Défi** originale. On se demande bien pourquoi !
Un escroc (James Woods) sort de prison et décide d'organiser le plus gros coup de sa carrière en plumant l'homme le plus riche de Diggstown, une petite bourgade du sud des Etats-Unis qui doit son nom au boxeur C.M. Diggs, la gloire de la ville, un ancien champion poids lourds cloué dans un fauteuil roulant pour un combat de trop. Pour réussir son coup, notre arnaqueur parie qu'un de ses copains, Lou Gosset Jr. pourra mettre KO les dix meilleurs boxeurs du coin en 24 heures. Pari tenu par le magnat Diggstownien. Il ne reste plus qu'à persuader le pote castagneur de venir participer à l'arnaque et à faire en sorte d'éviter les mauvaises surprises. **La Nuit du Défi** (une traduction dans l'esprit reality show) ouvre une nouvelle voie aux scénaristes en mal d'inspiration : le remix. Un bon morceau d'**Arnaque**, un petit peu de **Rocky**, une idée piquée à **Bloodsport**, une ambiance buddy-movie, on mélange tout ça, et hop, on envoie la sauce. Seule véritable bonne idée du film, l'âge des protagonistes. James Wood, remarquable en arnaqueur vieillissant, et Lou Gosset Jr., son boxeur, approchent tous les deux la cinquantaine. Et les semi-papys donnent bien du fil à retordre aux jeunots musclés de Diggstown. Mais cette petite touche d'originalité ne suffit pas, et la platitude de la mise en scène du décidément très mauvais Michael Ritchie ne rend pas hommage aux deux acteurs survoltés.

■ **Didier ALLOUCH** ■

UIP présente James Woods & Lou Gossett Jr. dans une production Electric Films/Metro Goldwyn Mayer *LA NUIT DU DEFI (DIGGSTOWN/ MIDNIGHT STING* - USA - 1992) avec Bruce Dern - Oliver Platt - Heather Graham - Duane Davis **photographie** de Gerry Fisher **musique** de James Newton Howard **scénario** de Steven Mc Kay **produit** par Robert Schaeffel & Youssef Vahabzadeh **réalisé** par Michael Ritchie

25 novembre 1992 **1 h 37**

les blancs ne savent pas sauter



■ *Wesley Snipes* ■

Extrêmement populaire aux Etats-Unis, le basket des rues va-t-il rencontrer un public en France ? On se demande bien lequel, surtout que **Les Blancs ne savent pas Sauter** s'adresse à un public presque essentiellement américain. Tel qu'il est, le film de Ron Shelton est une porte d'entrée sur une certaine Amérique, un moyen de se documenter sur une mythologie, un mode de vie inédit, inconcevable pour les Européens. Les références sociales et culturelles abondent donc à un rythme presque aussi frénétique que l'impressionnant débit de dialogues. Non pas que ce film soit bavard, mais les tirades, la tchache et les injures bien senties pleuvent à ce point que les sous-titres ne parviennent pas à suivre. Le langage est souvent vert, imagé, savoureux, et les parties de basket, chrorégraphiées à la perfection, peuvent même passionner le spectateur qui tient *L'Equipe* en horreur.
Plus qu'un sport, le basket est ici le révélateur de l'incapacité de l'un à se dominer, et du désir d'ascension sociale de l'autre. S'imposer dans cette discipline c'est devenir un caïd à l'échelon du quartier, c'est comploter de sombres magouilles dans le but d'arnaquer les parieurs. Le Noir Sidney Deane et le Blanc Billy Hoyle se posent même en virtuoses dans ce domaine. Sans autre scénario qu'une suite d'engueulades, d'injonctions et de parties de basket, **Les Blancs ne Savent pas Sauter** doit beaucoup à l'énergie de Wesley Snipes et à la gouaille de Rosie Perez, étonnante en porto-ricaine étudiant nuit et jour pour triompher dans un jeu télévisé. Et, à sa manière, elle réalisera le rêve américain.

■ **Emmanuel ITIER** ■

20th Century Fox présente Wesley Snipes & Woody Harrelson dans *LES BLANCS NE SAVENT PAS SAUTER* (*WHITE MEN CAN'T JUMP* - USA - 1991) avec Rosie Perez - Tyra Ferrell - Cylk Cozart - Kedeem Hardison **photographie de** Russell Boyd **musique de** Bennie Wallace **produit par** Don Miller & David Lester **écrit et réalisé** par Ron Shelton

10 novembre 1992 **1 h 55**

cœur de tonnerre



■ *Val Kilmer (au centre)* ■

Un film autrement plus passionnant que le soporifique **Vent Sombre**, qui repose sur une histoire jumelle. La signature de Michael Apted (**Gorilles dans la Brume**) laisse présager un pamphlet assez pesant sur l'insertion des Indiens aux Etats-Unis. Très respectueux de leurs coutumes, de leur culture, le cinéaste évite le côté folklorique ou même touristique. Simple et direct, il adopte le point de vue de Raymond Levoi (Val Kilmer), jeune et brillant agent du FBI dont circule dans les veines un quart de sang indien. Progressivement, malgré le peu d'affinités avec ses ancêtres, le citadin assume son lointain héritage, découvre en lui le besoin d'en arriver à des valeurs essentielles. En compagnie d'une militante indienne et d'un vieux sorcier, Raymond Levoi disculpe Jimmy "Regarde à Deux Fois" du meurtre d'un Sioux Oglala.
Dans la mouvance de **Danse avec les Loups** et du **Dernier des Mohicans**, **Coeur de Tonnerre** double l'initiation de Raymond Levoi à une intense vie spirituelle d'un polar aussi âpre que le paysage aride, désertique, qui lui sert de décor. Michael Apted n'en fait jamais trop d'un côté comme de l'autre. Il laisse parler une belle histoire et l'âme du peuple indien dont les actuels représentants se sont d'ailleurs reconnus dans ce film. C'est en quelque sorte une garantie. Conscient de la valeur profonde du monde qui s'ouvrait à lui, Michael Apted a, de concert avec **Coeur de Tonnerre**, tourné le documentaire **Incident à Oglala** qui relate les mêmes événements inspirés de faits réels.

■ **Emmanuel ITIER** ■

Columbia/Tri-Star présente Val Kilmer & Sam Shepard dans une production **Tribeca/Waterhorse** *COEUR DE TONNERRE* (*THUNDERHEART* - USA - 1991) avec Graham Greene - Fred Ward - Fred Dalton Thompson **photographie de** Roger Deakins **musique de** James Horner **produit par** Robert Deniro - Jane Rosenthal - John Fusco **scénario de** John Fusco **réalisé par** Michael Apted

10 novembre 1992 **1 h 59**

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS

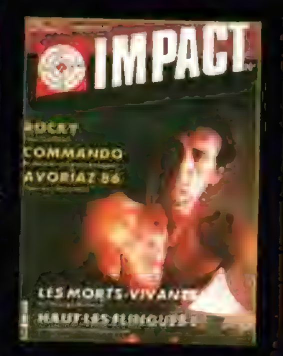
MAD MOVIES

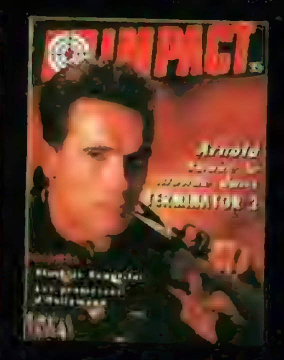
23 La série des Dracula, entretien Tom Savini.
26 Les "Mad Max", Cronenberg, Avoriaz 83.
27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele.
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984.
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava.
31 Indiana Jones, l'Héroïc-Fantasy.
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages.
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones.
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985.
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven.
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator.
37 Mad Max III, Legend, Ridley Scott.
38 Rick Baker, Retour vers le Futur, Fright Night.
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986.
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock.
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma.
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type.
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton.
44 Massacre à la Tronçonneuse II, Stephen King.
45 La Mouche, Star Trek IV, Avoriaz 1987.
46 King Kong (tous les films), Superman, entretien maquilleur.
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy III, Evil Dead II.
48 Evil Dead II, Les Maîtres de l'Univers, Creepshow II.
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B. U.S., Fulci...
50 Robocop, The Hidden, Effets spéciaux, Index des n° 23 à 49.
51 Star Trek IV, Robocop, Avoriaz 1988.
52 Running Man, Hellraiser II, les films de J. Carpenter.
53 Near Dark, Maniac Cop, Festival du Rex, Dossier "zombies".
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les "Vendredi 13".
55 Roger Rabbit, les films de "Freddy", Bad Taste.
56 Beetlejuice, Freddy IV, Near Dark, Cyborg.
57 The Blob, Fright Night II, Avoriaz 1989.
58 Entretien Cronenberg, Chucky, Dossier Carpenter.
59 Batman, Hellraiser II, Freddy (série TV), Cyborg.
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Abyss, les héros du Fantastique.
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les Super-héros (Hulk, Spiderman...).
62 Spécial effets spéciaux : Star Wars, Star Trek, Willow, etc...
63 Avoriaz 1990, Simetierre, Bride of Re-Animator.
64 Freddy, Basket Case II, Cabal, Dossier Frankenstein.
65 Total Recall, Les Tortues Ninja, Akira.
66 Gremlins II, Highlander II, Maniac Cop 2.
67 Robocop II, Dick Tracy (SPFX), Hardware.
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas.
69 Avoriaz 91, Cabal, Highlander II, L'Exorciste, La Suite.
70 Predator II, Massacre à la Tronçonneuse III.
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Darkside.
72 Les Feebles, Robocop 3, Freddy 6, Rocketeer.
73 Numéro spécial Terminator 2.
74 Evil Dead 3, Rocketeer, T2 : James Cameron, Freddy VI, Hook.
75 Avoriaz 92, La Famille Addams, Freddy 6.
76 Le Festin Nu, Hook : entretien Spielberg, Star Trek VI.



IMPACT

1 Commando, Rocky IV, George Romero, Avoriaz 86.
2 Highlander, Rutger Hauer, Michael Winner.
3 The Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive.
4 Effets Spéciaux, John Badham, John Carpenter.
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch.
6 Daryl Hannah, Dossier "Ninja", Day of the Dead.
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris.
8 Les trois "Rambo", Dolls, Evil Dead II.
9 Freddy III, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2.
10 Vamp, Man on Fire, Deauville 87.
11 Kubrick, Les Incorruptibles (De Palma), Superman IV.
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser.
13 Avoriaz 1988, Lucio Fulci, Le "hard Gore", J. Chan.
14 Hellraiser II, Rambo III, Elvira, Harrison Ford, Wes Craven.
15 Double Détente, les "Emmanuelle", Beetlejuice.
16 Spécial Rambo III, Cyborg, Munchausen.
17 L'Ours, Freddy IV, Roger Rabbit, Rambo III, Traci Lords.
18 Les "Inspecteur Harry", Avoriaz 1989, Tsui Hark.
19 Avoriaz 89, dossier Polar, Schwarzenegger.
20 Indiana Jones, Simetierre, entr. J. Carpenter, Punisher.
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme.
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2.
23 Spécial les trois "Indiana Jones", Punisher.
24. Ciné-muscles: Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop II, Total Recall, Entretien : R. Corman.
26 Dossier "Super Nanas", Maniac Cop II, Eff. Spéciaux.
27 Gremlins II, Jean-Claude Van Damme, Jackie Chan.
28 Robocop II, Dick Tracy, Gremlins II.
29 Total Recall (SPFX), Rocky V, Van Damme.
30 Avoriaz 91, Rocky V, Cabal, Les Tortues Ninja, Hong Kong.
31 Coups pour Coups, Highlander II, le retour du Western.
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2, Muscles.
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme.
34 Double Impact, Backdraft, Robin des Bois.
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan.
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3.
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Black is Beautiful (4ème partie).
38 L'Arme Fatale 3, entretien Stallone, Batman 2, Arts Martiaux.







Le splendide poster (format 75 x 115 cm) spécial Avoriaz créé par Melki pour *Impact*. Avec les plus grands héros du Cinéma Fantastique. 40F.

216 pages sur les monstres les plus incroyables du cinéma. 800 photos, 1500 films. Tout en couleurs. Brochage de luxe cartonné. 250F.

DIVERS :

Poster Avoriaz. 40 F, port compris ☐

Ze Craignos Monsters. 250F, port compris ☐

Cochez la case et joignez votre réglement



BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire: 20F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon de commande (Mad 1 à 22, 24, 25 et 28 : épuisés). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon: 5F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

MAD MOVIES 23 26 27 29 30 31 32
33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43
44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54
55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65
66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76

IMPACT
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12
13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24
25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38

NOM __________ PRENOM __________

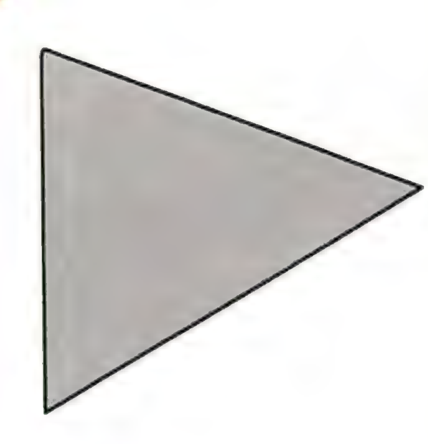
ADRESSE ____________________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, réglement joint.

RAYON INÉDITS



Des acteurs ? Christopher Walken - Michael Keaton - David Carradine - Robert Davi - Michael Paré - Mark Harmon - Peter Weller - Joanna Cassidy - Rob Lowe - Jessica Lange - Cynthia Rothrock

Des réalisateurs : James Glickenhaus - Joseph Mehri - Bobby Roth - Glenn Jordan - Christopher Cain

Leurs films ? Tous inédits au cinéma, en France.

La vidéo dans *Impact*, ou quand le petit écran complète positivement le grand.

▲ par Marcel BUREL & Cie ▲

un bon flic

Artie Lewis (Michael Keaton) est un bon flic que la mort de son partenaire met dans une situation inédite. Par testament, lui et sa compagne (Rene Russo, nettement plus calme que dans **L'Arme Fatale 3**) prennent en charge les trois filles du défunt. Parallèlement aux soucis occasionnés par leur présence, Artie poursuit son enquête. Pour acheter une maison dans le but de loger convenablement sa progéniture adoptive, il braque un dangereux trafiquant de drogue...
Commercialement parlant, Michael Keaton n'a guère eu la main heureuse avec ce polar réalisé peu avant **Batman le Défi**. Le public américain a, en effet, tourné le dos à ce **Bon Flic** qui se consacre autant à l'action dure qu'aux soucis domestiques de ses héros. Le méchant arrogant est évidemment puni d'un vilain coup de sabre et le bon flic sur la pente savonneuse retrouve l'honneur un temps perdu. Très moral donc. Mais en s'attachant de près aux doutes, aux angoisses et aux tentations qui rongent Artie Lewis, le réalisateur Heywood Gould offre à un Michael Keaton inhabituellement sobre l'un de ses meilleurs rôles, sinon le meilleur.

Hollywood Pictures Home Vidéo présente ***UN BON FLIC (ONE GOOD COP*** - USA - 1990) avec Michael Keaton - Rene Russo - Anthony LaPaglia - Rachel Ticotin **réalisé par** Heywood Gould



▲ *Michael Keaton* ▲

maximum force



▲ *Sam Jones* ▲

Maximum Force porte bien son titre et tire le maximum d'un budget minimum. Un trio de flics triés sur le volet sont recrutés pour nuire aux agissements d'un malfrat protégé par des appuis politiques. Ma première est une beauté aux poings d'acier et à la gâchette facile, mon deuxième un féru d'arts martiaux et de kick-boxing, mon dernier un spécialiste des armes à feu et de l'électronique. Ensemble, ils s'attaquent à un vilain tenant des conseils d'administration comme le plus respectable des chefs d'entreprise...
Coups de savate, coups de feu... Joseph Mehri, le réalisateur, connaît la musique et joue à fond la carte du genre. Ses cartes maîtresses : l'action non-stop, les gagdets (les voitures miniatures télécommandées et explosives), les gueules patibulaires (évidemment celle, cramée, de Richard Lynch), la violence, la vengeance, des ambiances nocturnes soutenues par des éclairages marqués... Et la présence d'une comédienne répondant au nom délicieux de Sherrie Rose, laquelle aurait aisément supplanté Rene Russo dans **L'Arme Fatale 3**.

TF1 Vidéo présente ***MAXIMUM FORCE*** (USA - 1991) avec Sam Jones - Sherrie Rose - John Saxon - Richard Lynch - Mickey Rooney **réalisé par** Joseph Mehri



▲ *Ali McGraw & Robert Urich* ▲

naufragés

Un téléfilm qui plaira certainement à Alain Bombard et à tous les rameurs vedettes. Heurté par une baleine, le Providence coule à pic. La famille Carpenter (un couple et leurs trois garçons) ainsi quelques passagers dérivent au gré des vents un mois durant dans un canot pneumatique. La faim, la soif, les requins, les tempêtes, la chaleur, le désespoir, la solidarité... Pas moyen d'innover dans un espace aussi réduit tant les stéréotypes paraissent incontournables. Régulièrement, la voix off dispense des commentaires très boy-scout en totale contradiction avec les événements, la survie ne semblant être qu'une question de volonté et les conflits se résolvant sans trop de difficultés. En résumé, ces **Naufragés** n'en bavent pas autant que le Capitaine Blyth après la mutinerie du Bounty. Plutôt fainéant, le réalisateur, conscient de la situation, laisse le suspense se dérouler de lui-même sans trop intervenir !

Warner Home Vidéo présente ***NAUFRAGES (SURVIVE THE SAVAGE SEA*** - USA - 1991) avec Ali MacGraw - Robert Urich - Danielle Von Zerneck **réalisé par** Kevin James Dobson



▲ *Peter Weller* ▲

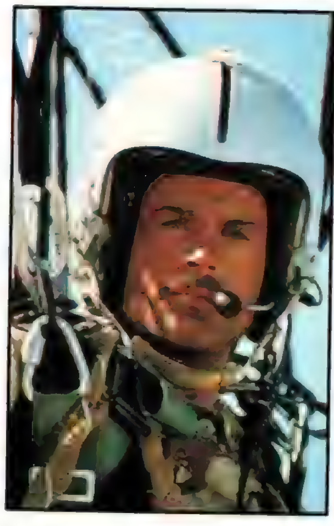
l'enquête interdite

Peter Weller dans un nouvel emploi de flic, mais sans cuirasse métallique cette fois. Au petit matin, Mike Gallagher découvre quelques cadavres égorgés dans une villa de Rainbow Drive. Alors que les rapports officiels signalent trois morts au lieu de quatre, le flic est déchu de l'enquête au profit du FBI. Il ne désarme pas et redouble même de vigueur lorsqu'un confrère meurt assassiné. Il découvre alors que des fédéraux ripoux, des malfrats et un patron de presse infanticide trempent de concert dans l'affaire.
Sur une musique d'ambiance du groupe Tangerine Dream, Peter Weller interprète un flic humain, déterminé à zigouiller tous les affreux de service, capable d'ébouillanter un vilain sous une douche pour le faire parler, mais aussi de fondre en sanglots ou de pianoter mélancoliquement. Finalement, il résoud une énigme qui demeure bien confuse pour le spectateur pas très attentif. Dommage que la mise en scène appliquée mais académique de Bobby Roth ne parvienne jamais à transcender un script qui aurait gagné à être plus explicatif.

Fox Vidéo présente *L'ENQUETE INTERDITE (RAINBOW DRIVE* - USA - 1990) avec Peter Weller - Sela Ward - Bruce Weitz - David Caruso **réalisé par** Bobby Roth

the finest hour

Un mélodrame militaire sur fond de guerre du Golfe. Nettement supérieur au **Bouclier Humain** et à **Navy Seals, Les Meilleurs, The Finest Hour** regroupe tous les archétypes du cinéma guerrier : entraînement à la dure, adjudant peau de vache, camaraderie virile, patriotisme, apologie du sacrifice... Rien n'échappe à Shimon Dotan, cependant soucieux d'étoffer la psychologie de ses héros, rivaux dans le privé et soudés dans leur mission commando. C'est ainsi que Hammer, la tête brûlée, et Dean sabotent une base irakienne bourrée de missiles scuds et d'armes bactériologiques. Si ce morceau de bravoure n'innove en rien sur ce qui a déjà été souvent montré, le savoir-faire du réalisateur fait oublier la surabondance de clichés. Clichés dans le déroulement de l'opération, mais pas forcément dans les moyens employés. Documentée, la production s'offre deux armes inédites, un parachute manoeuvré par un ventilateur portable et des sous-marins de poche. Pas courant dans le genre. A noter la présence de Rob Lowe, plutôt crédible...



▲ *Rob Lowe* ▲

Antarès-Travelling présente *THE FINEST HOUR* (USA - 1991) avec Rob Lowe - Gale Hansen - Tracy Griffith - Ed Lottimer **réalisé par** Shimon Dotan

dragon kickboxers

Amateurs d'authentiques séries Z, vous serez transportés de bonheur. Les jumeaux McNamara, qui sont aux "Barbarians Brothers" ce que *Les Bistros Romains* sont à la gastronomie, personnifient deux crétins tenant une école d'arts martiaux. Faits prisonniers par leur vieil ennemi, le nazillon-punk Jake, amputé d'une main par leur faute, ils servent de proie à une bande d'assassins idiots allant du dresseur de chien à une équipe de ninjas paraplégiques. Les gibiers et leurs chasseurs sont donc unis dans des péripéties de patronage à faire se retourner le Comte Zaroff dans sa tombe. Tout ceci respire l'amateurisme, les jumeaux McNamara sont aussi photogéniques que des latrines perdues au fond d'un jardin, le prétendu sadisme de la chasse est touchant à force de naïveté... Heureusement, il y a un méchant grotesque au point de rentrer au panthéon des malfaisants légendaires. Il faut le voir jouer avec ses soldats de plomb, astiquer frénétiquement un révolver en grommelant l'air du **Pont de la Rivière Kwaï** et l'entendre, en voix off, ourdir des menaces grandiloquentes contre l'humanité entière. Un régal !

Film Office présente *DRAGON KICKBOXERS (DRAGON HUNT* - Canada - 1989) avec Michael & Martin McNamara - B. Bob - Heidi Romano - Sheryl Foster **réalisé par** Charles Wiener

crime en direct

Une tentative originale de suspense. Vedette du journal télévisé, la journaliste Alana Powers et son caméraman sont prisonniers, dans la salle d'exécution d'un pénitencier, d'une poignée de détenus menés par le dangereux et très intelligent Dvorak. Condamné à mort, ce tueur dénué de tout sentiment se prête au jeu de la caméra et se livre à un show de la terreur en direct. Jamais en panne de mots, il fustige la justice américaine, les média, révèle le pourquoi de la haine d'un des matons vis-à-vis des prisonniers...
Peu d'action, beaucoup de dialogues, surtout les tirades lyriques et caustiques de Dvorak, une espèce de génie criminel s'improvisant Léon Zitrone de la chaise électrique. Face à lui, Alana Powers, qui s'était forgée un cœur de pierre, verse les mêmes larmes qu'à ses débuts. Menaces de viol, chantage à l'électrocution, suicide d'une jeune mère infanticide... Le huis-clos ne se prête pas réellement à la diversité, mais le réalisateur parvient à tenir son audience en haleine jusqu'à un dénouement cynique. Pas mal pour ce qui pourrait être du théâtre filmé.

Warner Home Vidéo présente *CRIME EN DIRECT (LIVE FROM DEATH ROW* - USA - 1991) avec Joanna Cassidy - Bruce Davison - Art LaFleur - Calvin Levels **réalisé par** Patrick Duncan

▼ *Joanna Cassidy & Bruce Davison* ▼





▲ David Carradine ▲

empire city

Pas de gros bouleversements à l'horizon du thriller. Un flic pas tendre avec les truands (Michael Paré) enquête sur l'assassinat d'un malfrat en passe d'épouser une riche héritière de la jet society new-yorkaise, Nancy Kraus. Joe André, le flic, et sa partenaire, découvrent rapidement que le meurtrier n'est pas vraiment un clochard et l'investigation aboutit à une sombre histoire d'inceste.
Influencé par **Basic Instinct, Empire City** respecte les règles du film noir. Flic looser, beauté ensorceleuse, ambiance nocturne sous une pluie battante, musique jazzy... D'honnête facture, avec un Michael Paré s'essayant là à un registre qui n'a pas été le sien jusqu'à présent, **Empire City** ne gêne que par certains détails. Télévision oblige, les protagonistes forniquent en effet prudemment vêtus, y compris sous la douche !

Warner Home Vidéo présente ***EMPIRE CITY*** (USA - 1991) avec Michael Paré - Mary Mara - Beau Starr - Peter Frechette **réalisé par** Mark Rosner



▲ Michael Paré ▲

hollister

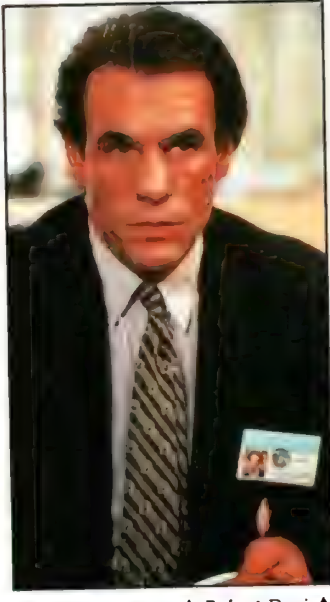
Un bon petit western tourné pour la télévision. **Hollister** retrace l'évolution de Zach Hollister, héros de la Guerre de Sécession devenu pistolero et qui, progressivement, mettra son colt au service de la loi, un souhait émis par son frère avant qu'il ne soit abattu par un bandit aussi doué pour le ragoût de serpent à sonnette que cruel. **Hollister** prend d'ailleurs un plaisir évident à brosser des figures originales dans le genre : un truculent et obèse shérif mexicain extrêmement compétitif en matière de lancer de tomahawk, un nain tireur de cartes, Artemis McBride (David Carradine), un riche propriétaire terrien qui s'impose en Capitaine Crochet du Far West... Le film vaut surtout par ces personnages secondaires très bien décrits. Le metteur en scène sait également cadrer les grands espaces inhérents au western, tirer un bon parti des décors, et le duel final, dans la rue centrale, tient toutes ses promesses. Illustratif donc, mais très convenable.

CIC Vidéo présente ***HOLLISTER*** (USA - 1991) avec Brian Bloom - Jamie Rose - David Carradine - James Remar **réalisé par** Vern Gillum

criminel intent

Un étrange mariage entre **Basic Instinct, Affaires Privées et La Veuve Noire.** Mike Yarnell, un bon flic, est suspendu pour violences abusives. Tandis que l'officier Walker enquête sur ses agissements, ses rapports avec sa femme se dégradent rapidement. Perturbée par une prétendue relation incestueuse avec son frère, celle-ci est loin d'être une innocente victime. Elle séduit Walker...
Sexe et machination machiavélique sont les principaux ingrédients de ce thriller à tendance psychologique. Mais la psychologie se résume ici à des dialogues pesants, aussi futiles qu'ampoulés. Quant aux scènes chaudes, quelle rigolade. Les comédiennes refusant systématiquement de montrer leurs miches, les doublures exposent la marchandise par des effets de montage pour le moins grossiers. D'une lenteur désespérante, **Criminal Intent** s'en sort tout juste grâce à un chef opérateur compétent.

CIC Vidéo présente ***CRIMINAL INTENT (ILLICIT BEHAVIOR*** - USA - 1991) avec Robert Davi - Joan Severance - Jack Scalia - James Russo **réalisé par** Worth Keeter



▲ Robert Davi ▲

un fugitif parmi nous

Le manichéisme n'est vraiment pas de rigueur dans ce téléfilm inspiré de faits réels. Max Cole, un flic miné par le départ de sa femme, harcèle Cal Harper, une tête brûlée trop portée sur les armes à feu. Le policier est convaincu que Harper est l'agresseur de plusieurs jeunes femmes. Physiquement, Harper correspond au signalement, il porte les mêmes santiags que le violeur, ne possède pas d'alibi... Le coupable désigné. Devant une condamnation inévitable, l'accusé s'enfuit en compagnie de l'assistante de son avocat...
Pas de vilains tout noirs et de gentils immaculés dans cette affaire constamment crédible. Mal en point à cause d'une vie privée désastreuse, le policier s'acharne à la perte d'un homme, lequel ne peut répondre que par la fuite. Logique. Comme le réalisateur ne se laisse pas aller à des concessions dans les rapports Cole/Harper, que Peter Strauss et Eric Roberts savent limiter les effets, que l'écriture des dialogues met dans la bouche des personnages des répliques à la fois simples et cinglantes, que plane un certain doute sur la culpabilité de Harper, **Un Fugitif Parmi Nous** est le prototype même du téléfilm intelligent et bien confectionné.

Zénith Productions présente ***UN FUGITIF PARMI NOUS (FUGITIVE AMONG US*** - USA - 1991) avec Eric Roberts - Peter Strauss - Elizabeth Pena - Guy Boy **réalisé par** Michael Toshiyuki Uno



▲ Mark Harmon ▲

fatal rendez-vous

Un agréable petit film d'aventures. Saxophoniste et barman dans un club new-yorkais, Franck Flynn reçoit une carte postale de son frère Charlie accompagnée d'un billet d'avion pour l'île de Vanuatu, une jeune république du Pacifique. Sur place, il découvre que Charlie a été assassiné. Le coupable ? Big Viv, un robuste colon maladivement jaloux des fréquentations de sa superbe épouse, Anna. Mais le drame passionnel dissimule aussi une cargaison d'or, enfouie dans un avion abattu pendant la Deuxième Guerre Mondiale...
Pas prétentieux pour un sou, celui qui fut l'un des meilleurs régisseurs de scènes d'action du cinéma australien, John Seale, honore convenablement son contrat. Exotisme, plongée sous-marine, tribu sauvage venant en aide au héros, empoignades brutales, hommes de main pittoresques, atterrissage en catastrophe dans la jungle... Il fallait au moins ça pour pallier à la fadeur de Mark Harmon, lequel se fait voler la vedette par un Jeroen Krabbé hirsute, cynique, et prenant un vif plaisir à incarner un mari ne désirant vraiment pas qu'on enlève sa femme de son lit. Au vu de la blondeur resplendissante de Deborah Unger, on le comprend.

Gaumont/ Columbia/ Tri-Star Home Vidéo présente ***FATAL RENDEZ-VOUS (TILL THERE WAS YOU*** - Australie - 1990) avec Mark Harmon - Deborah Unger - Jeroen Krabbé - Ivan Kesa **réalisé par** John Seale

McBain

Parce que son copain Santos meurt assassiné, McBain regroupe une poignée de vétérans du Vietnam et autres champs de bataille. Leur objectif : éliminer les barons de la drogue qui ont pris le pouvoir en Colombie. Guidés par une farouche autochtone, les chiens de guerre investissent progressivement la capitale et, avec l'appui de la population, renversent le tyran.
Simple comme bonjour ce **McBain**. Il suffit de mixer **Les Douze Salopards**, **Les 7 Mercenaires**, **Top Gun** et même **Les Chiens de Guerre** (avec justement un Christopher Walken, autrement plus concerné et fiévreux). Malgré le recours à une belle galerie de tronches connues (Michael Ironside toujours impeccable, mais il n'y peut rien), malgré une figuration et une logistique impressionnantes, des artificiers compétents, **McBain** ne se hisse pas à la hauteur des ambitions de son producteur-réalisateur. Il cherche l'ampleur d'un **Il Etait une Fois la Révolution**, mais n'atteint que les limites respectables de la série B de luxe. Il manque à **McBain** un scénario digne de ce nom, une virtuosité, un lyrisme, un souffle que l'on ne retrouve que rarement. Reste que l'on ne s'ennuie pas.

TF1 Vidéo présente ***McBAIN*** **(USA - 1991) avec** Christopher Walken - Maria Conchita Alonso - Michael Ironside - Steve James **réalisé par** James Glickenhaus

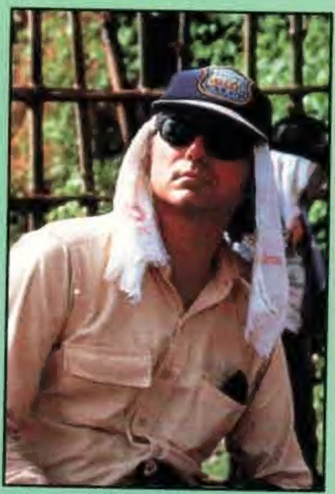


▲ *Christopher Walken* ▲

Réalisateur

JAMES GLICKENHAUS

Il transforme un malfrat en viande hachée dans **Le Droit de Tuer**, éclabousse des murs blancs d'un sang vermeil dans **Le Soldat**, malmène Jackie Chan dans **Le Retour du Chinois**, secoue sérieusement Peter Weller dans **Blue Jean Cop**... James Glickenhaus n'est pas un tendre, un cinéaste de salon de thé. Dans McBain, il déploie l'artillerie lourde...



▲ *James Glickenhaus* ▲

L'histoire de *McBain* ressemble étrangement à celle des 7 *Mercenaires*...

C'est vrai et c'est ce que je voulais. J'adore ce genre de films. Comme je n'en avais pas vu sur les écrans depuis longtemps, j'en ai réalisé un moi-même. Mais il fallait que je trouve un prétexte valable pour me différencier de l'original. J'aime particulièrement **Les 7 Mercenaires**, **Les Oies Sauvages** et **La Horde Sauvage**, qui reste mon film fétiche. Dans un sens, McBain constitue un hommage à une certaine tradition du cinéma guerrier.

La présence de Christopher Walken surprend dans *Mc Bain*. Il est coutumier d'un cinéma plus cérébral, moins physique...

Le public se dit systématiquement qu'un film d'action nécessite obligatoirement un acteur comme Jean-Claude Van Damme. Je pense que dans une vingtaine d'années, on se souviendra toujours de **Voyage au Bout de l'Enfer** tandis que **Full Contact** sera tombé aux oubliettes. Je veux travailler avec de véritables comédiens, pas avec des athlètes sans le moindre talent. La présence de Christopher Walken apporte un plus à un film d'action, quelque chose qui le distingue du gros de la production. A son arrivée, nous avons même modifié le scénario pour recentrer tout le film sur son personnage. C'est par rapport à Christopher Walken que nous avons engagé Michael Ironside. Sans un contrepoids valable, une interprétation ne vaut plus rien, y compris celle d'un grand comédien comme Christopher Walken. Voir Christopher Walken et Michael Ironside face à face équivaut à regarder un match de tennis ; ils s'envoient des répliques comme deux champions des balles.

***McBain*, pour une production indépendante, semble avoir bénéficié de moyens considérables...**

C'est mon plus gros budget, environ 20 millions de dollars. Il faut être fou pour se lancer dans pareille aventure. Mais je continuerai toujours à entreprendre de tels projets, jusqu'à ce qu'une saisie-arrêt sur mon compte en banque m'en empêche ! J'aime trop la liberté pour travailler pour les autres. C'est pourquoi j'ai emprunté 16 millions de dollars pour monter **McBain**. Si les acheteurs étrangers et le public boudent le film, je me retrouverai dans une merde noire. Pour prendre de tels risques, je dois être complètement givré.

Comme tous vos précédents films, *McBain* ne lésine jamais sur les morts violentes. Vous aimez ça, les macchabées ?

Au cinéma, la violence ne me gêne pas. Nous sommes tous fascinés par la violence. Mais plus que le sang, la brutalité, je recherche le réalisme. Je pense qu'Hollywood fait fausse route en voulant toujours imposer une violence au second degré, drôle, dans des films où les coups ne semblent pas laisser de traces. C'est une grossière erreur. La violence et la douleur sont horribles, insupportables. Pourquoi vouloir aseptiser à tout prix ? A travers mes films, j'essaie de coller le plus possible à la réalité, de me rapprocher de la véracité d'un documentaire. C'est aussi pour cette raison que j'évite de recourir à des effets de montage, des coupures, dans les séquences violentes. Je préfère un cadre large à une succession de gros plans. Je n'allais tout de même pas filmer les pieds, les têtes, les mains armées de mes 17.000 figurants de la bataille finale et expédier la séquence en quelques secondes. Montrer avec honnêteté une foule nombreuse apporte à **McBain** une dimension qu'on ne retrouve plus dans le cinéma d'action.

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Didier ALLOUCH** ■

requiem pour un assassin

Un téléfilm comme tant d'autres, qui a malgré tout l'avantage de présenter un semblant de scénario. Michael a de sérieux doutes sur son ami d'enfance Hanke. Alors qu'un mystérieux assassin, se faisant passer pour un chauffeur de limousine, décime la lie de la société (gouverneur ripoux, pornocrate obèse...), Michael perce progressivement le regard de Hanke, obstrué par des lunettes noires, jusqu'à être convaincu de sa culpabilité dans cette série de meurtres. Peut-on s'immiscer dans la vie privée d'un ami, même si elle est criminelle, pour en bouleverser le cours, c'est la question que pose le réalisateur Bradford May avec lourdeur. Un final étonnant, en contradiction avec les intentions du récit, fait soudainement pencher la balance en faveur de l'assassin et de son jardin secret éclaboussé de sang. Bien sûr, ça ne suffit pas...

Delta Vidéo présente ***REQUIEM POUR UN TUEUR (DEADLY FRIENDSHIP*** - USA - 1991) avec Kevin Dobson - Gerald Mc Raney - Patty Yasutake - Will Nye **réalisé par** Bradford May

pionniers

Rien que pour Jessica Lange, cette version modeste et calme d'**Autant en Emporte le Vent** mérite un coup d'œil attentif. Elle est constamment émouvante, forte, belle, dans le rôle d'Alexandra Bergson, héritière d'une terre incultivable où elle bâtit un riche domaine par sa seule volonté. Situé dans le Nebraska à l'aube du vingtième siècle, **Pionniers** se veut principalement intimiste. Là où certains auraient donné dans la niaiserie style ***La Petite Maison dans la Prairie***, où d'autres auraient complaisamment versé dans la fresque genre **La Conquête de l'Ouest**, Glenn Jordan s'intéresse principalement à ses protagonistes, Alexandra Bergson en tête, à ses trois frères, à son voisinage, aux saisons qui passent. D'où des tonalités mélancoliques assez rares et la consécration d'une comédienne trop souvent réduite à des rôles d'épouses comme dans **Les Nerfs à Vif**.

Warner Home Vidéo présente *PIONNIERS (O PIONEERS !* - USA - 1991) avec Jessica Lange - David Strathairn **réalisé par** Glenn Jordan



▲ *Jessica Lange* ▲



▲ *Renée Estevez, Lisanne Falk & Carrie Mitchum* ▲

mort à palm springs

Peter O'Fallon est un cinéaste manipulateur. Consciemment, dans les quinze premières minutes, il fait tout pour irriter. Trois étudiantes stupides, le décor de Palm Springs, sorte de Saint-Tropez californien à la puissance 1000, des hordes de bronzés body-buildés et de pin-up siliconées, des belles bagnoles, du soleil... Brusquement, ce monde artificiel et de frime n'existe plus au regard de Sunnie, Zanna et Joan, meurtrières malgré elles d'un vagabond dans un coin de désert. Accident, fuite... Progressivement, l'étau se resserre.
Tourné avec une rare écomonie de moyens, surtout en ce qui concerne les effets dramatiques et le suspense, **Mort à Palm Springs** se tient dangereusement sur le fil de l'objectivité. Entre les trois jeunes femmes s'établissent ainsi des rapports remarquablement crédibles tandis que l'enquête les prend au piège de la culpabilité. L'argument, dont la minceur n'est qu'apparente, donne lieu à une étouffante descente aux enfers, à une inquiétude permanente, à la paranoïa du flic. Pragmatique jusqu'au bout, Peter O'Fallon saisit magistralement l'inéluctable, la détresse sourde consécutive à l'impossibilité de faire marche arrière.

Fox Vidéo présente *MORT A PALM SPRINGS (DEATH IN PALM SPRINGS* - USA - 1991) avec Renée Estevez - Lisanne Falk - Carrie Mitchum **réalisé par** Peter O'Fallon

meurtre dans l'ombre

Deuxième couteau de talent (**Délivrance, Superman**), Ned Beatty ne résiste pas à son examen de passage en tant que tête d'affiche. Dans le rôle de Thelonius Pitt, un bibliothécaire rêveur désireux de trouver le calme dans un coin perdu, ce comédien à la bedaine proéminente ne fait guère illusion. Difficile de croire que sa culture littéraire séduise la belle Mia Sara, femme sauvagement battue par son aubergiste de mari (Michael Madsen, le rocker sadique de **Reservoir Dogs**). La crédibilité de ce drame passionnel en prend donc un sacré coup, même si une machination explique tout. Le réalisateur ne parvenant pas à installer le suspense et l'atmosphère ténébreuse souhaités, ce **Meurtre dans l'Ombre** dure, dure, jusqu'à un dénouement très prévisible.

Antarès-Travelling présente *MEURTRE DANS L'OMBRE (SHADOWS IN THE STORM* - USA - 1989) avec Ned Beatty - Mia Sara - Michael Madsen - James Widdoes - Donna Mitchell **réalisé par** Terrel Tannen



▲ *Bolo Yeung* ▲

dans les griffes du tigre

A Hong Kong, les cinéastes savaient tirer le meilleur parti de l'incroyable souplesse de Cynthia Rothrock et de ses coups de pied au-dessus de la tête. Aux Etats-Unis, Cynthia Rothrock n'est plus qu'une combattante un peu plus élastique que la moyenne et de surcroît considérablement enlaidie par ceux qui la filment. **Dans Les Griffes du Tigre** ne lui rend donc pas justice. Son rôle : Masterson, femme-flic en butte à l'autorité de ses supérieurs et flanquée d'une autre forte tête douée pour les arts martiaux, Richards. A eux deux, ils découvrent l'assassin de plusieurs maîtres des arts-martiaux, tous défigurés par un vilain coup de griffes...
Le prétexte est mince, très mince, à tel point que l'intrigue ne semble jamais devoir vraiment débuter. Tout le staff du film se préoccupe essentiellement des combats, spectaculaires au départ, mais vite lassants. Seule la présence de l'impressionnant Bolo Yeung (le balafré sadique de **Double Impact**) justifie la vision de cette série B mollassonne.

TF1 Vidéo présente *DANS LES GRIFFES DU TIGRE (TIGER CLAWS* - USA - 1991) avec Cynthia Rothrock - Jalal Merhi - Bolo Yeung **réalisé par** Kelly Makin



▲ *Craig Shaeffer & Emilio Estevez* ▲

les derniers outsiders

Malgré ce que prétend la publicité, **Les Derniers Outsiders** ne prolonge pas **Outsiders** et **Rusty James** de Francis Coppola. Il s'agit ici d'une chronique amère sur le mal de vivre de deux frères adoptifs, Mark et Byron, en passe de devenir adultes. Quelques bastons, vols de voitures et bitures, et la mort d'un copain barman constituent les moments les plus spectaculaires de ces **Derniers Outsiders**, un film qui évite toutefois le racolage, le sensationnel. Christopher Cain (**Le Proviseur, Young Guns**) préfère s'en tenir à des tonalités nettement plus intimistes, guidé par le scénario en partie autobiographique d'Emilio Estevez. Ceux qui en redemandent question bagarres et rock'n roll feront grise mine, comédiens et réalisateur préférant de loin la description de l'antagonisme naissant entre les deux frères, l'un clean, l'autre tenté par le deal de drogue. Un peu long, mais honnête tant au niveau du message que de la confection.

Gaumont/ Columbia/ Tri-Star Home Vidéo présente *LES DERNIERS OUTSIDERS (THAT WAS THEN... THIS IS NOW !* - USA - 1985) avec Emilio Estevez - Craig Schaeffer - Kim Delaney - Ramon Sheen - Jill Schoelen - Morgan Freeman **réalisé par** Christopher Cain

ciné maniac

Drôle de film réalisé et interprété avec désinvolture par l'un des piliers de la série B américaine, Wings Hauser. Et celui-ci ne se donne pas le rôle qu'on pouvait attendre, celui d'un super-flic. A contrario, il passe à côté d'indices probants soulignés par un collègue perspicace. Dès la première séquence, son intervention désastreuse aboutit à la défenestration d'une jeune femme. Mais Jack a bon cœur et finira par mettre la main au collet d'un cinéaste pervers et gay, tueur par références de jeunes gens. **Pychose, Voyage au Bout de l'Enfer** et **Massacre à la Tronçonneuse** servent notamment de modèles à ce maniaque de la caméra, adepte du snuff movie... Devant et derrière l'objectif, Wings Hauser prend son temps, installe une atmosphère malsaine, revient à une chaude séquence érotique, déambule du côté d'Hollywood Boulevard, s'offre quelques effets de montage insolents... C'est souvent maladroit, buissonnier, et parfois attachant.

Film Office présente *CINE MANIAC (THE ART OF DYING* - USA - 1990) avec Wings Hauser - Kathleen Kinmont - Sarah Douglas - Michael J. Pollard - Mitch Hara **réalisé par** Wings Hauser



Il n'a qu'une obsession.
Le retrouver.
Il n'a qu'une crainte.
Lui ressembler.

LE SIXIÈME SENS

Un film de
MICHAEL MANN
DE LAURENTIIS ENTERTAINMENT GROUP présente une production de RICHARD ROTH

Cinq ans avant LE SILENCE DES AGNEAUX un psychopathe frappait déjà dans

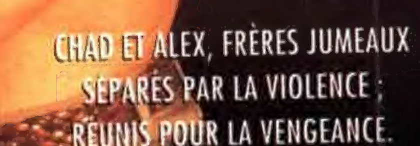
LE SIXIÈME SENS

Disponible dans les grandes surfaces et vidéo-clubs

36-15 FOX



DOUBLE VAN DAMME



JEAN-CLAUDE VAN DAMME

DOUBLE IMPACT

UNE RENCONTRE EXPLOSIVE EN VIDEO CASSETTE !



SKYROCK

EN VENTE PARTOUT • EGALEMENT EN LASER DISC